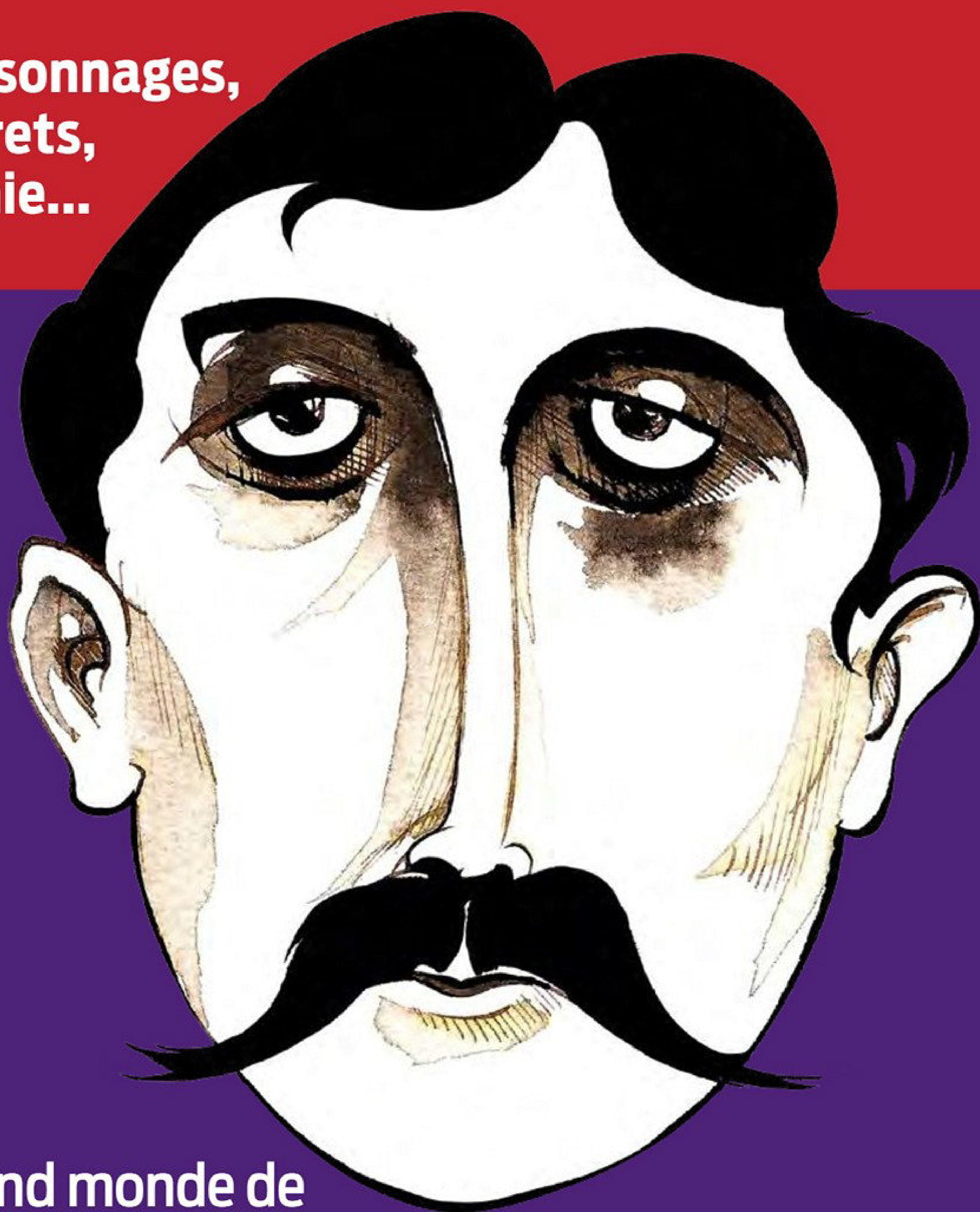
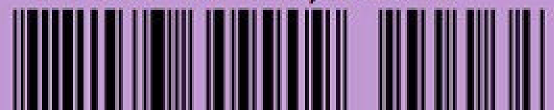
Hors-série **Le Point**
Références

Ses personnages, ses secrets, son génie…



Le grand monde de PROUST

JUILLET-AOÛT 2019
BELGIQUE : 10,90 € • CANADA : 14,90 $ CAN • DOM : 10,90 € • TOM : 1100 XPF • LIBAN : 16700 LBP • LUXEMBOURG : 10,90 € • MAROC : 105 DH • PORTUGAL : 10,90 € • SUISSE : 15,50 CHF • TUNISIE : 9,50 TND
L 14833 - 3 H - F: 9,90 € - RD



Avec Jean-Yves Tadié, Claude Arnaud, Jérôme Bastianelli, Karol Beffa, Mathilde Brézet, Jean-Paul Enthoven, Raphaël Enthoven, Patrick Mimouni, Eugène Nicole, Michel Schneider, Olivier Wickers

VISIT…

LANZAROTE
Caliente.com

LIRE PROUST

avec Bernard de Fallois

le premier éditeur de *Jean Santeuil* et du *Contre Sainte-Beuve*

Bernard de Fallois

Introduction à

LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU



Editions de Fallois
PARIS

Bernard de Fallois

Sept conférences sur

MARCEL PROUST



Editions de Fallois
PARIS

“Je ne connais pas d’ouvrage qui prépare mieux à une lecture de la *Recherche du temps perdu*, ou, si on l’a lu, de mieux en saisir le sens, l’architecture, les richesses, la poésie, l’humour.”

JACQUES FRANCK,
La Libre Belgique

Éditorial

Par Christophe Ono-dit-Biot, Claude Arnaud, Jean-Paul Enthoven et Michel Schneider

Anatole France : « La vie est trop courte, et Proust est trop long. » Ah oui ? Anatole France ? Qui lit encore Anatole France ? Tout juste sauvé par un nom de famille mémorisable et un beau titre de roman, *Les dieux ont soif*... Alors que Proust... Pas besoin d'être sauvé : il règne. Monarque absolu du royaume des lettres, révéré même par celles et ceux qui ne l'ont pas lu, c'est dire... C'est aussi en pensant à ces chanceux, trop longtemps intimidés par cette cathédrale de mots qu'est *À la recherche du temps perdu*, et qui bientôt connaîtront le plaisir, mieux, l'illumination proustienne, que nous avons pensé en réalisant (avec un commando de proustiens, voire de proustolâtres) ce grand guide de ses principaux personnages. En traitant d'abord Charlus, Odette, Albertine, Saint-Loup ou Vinteuil comme de vraies personnes, avec leurs traits de caractère, leur généalogie, leurs goûts et leurs dégoûts, mais sans oublier – en dépit de la querelle qui opposait Proust à Sainte-Beuve – que ces créatures de papier doivent aussi considérablement à certains êtres de chair et de sang que « petit loup », comme l'appelait sa mère, Jeanne Proust, croisa dans le vrai monde. Un mot, d'ailleurs, sur ce « monde », qui fait parfois accroire que les 3 000 pages écrites par Proust seraient résumables au tableau d'une société aristocratique révolue qui ne nous *parlerait* plus aujourd'hui. C'est évidemment faux. La « data » proustienne – les tirages, publications, colloques, l'activité numérique, même, autour du nom de Proust – suffirait à le prouver, mais ce ne sont jamais *seulement* les chiffres qui comptent. Ce qui compte, c'est que dans la *Recherche* il y a tout : l'enfance, l'amour, la beauté, la philosophie, la musique, l'art, le sexe, la haine de soi, le désir d'être un autre. Voilà aussi pourquoi nous avons entrelardé nos portraits des personnages de Proust par de grands tableaux des obsessions proustiennes. Une précision, encore : la *Recherche* est, plus que tout autre chef-d'œuvre, un livre-miroir, c'est-à-dire un livre qui se transforme selon l'âge et l'état d'esprit de celui qui le lit. C'est, du coup, un livre sans cesse renouvelé, dont chaque lecture procure des réponses aux questions qu'on ne se posait pas lors d'une lecture précédente. Les proustiens les plus exigeants suggèrent ainsi que ce livre doit être lu au moins trois fois. Une fois pour être ébloui et n'y rien comprendre. Une deuxième fois pour guérir de son premier chagrin d'amour. Une troisième fois pour se préparer à mourir. Chacun y puisera donc quelque chose qui l'aide à mieux vivre, et même, à l'occasion, à mieux mourir, et pas seulement à passer le temps, qui, avec Proust, n'est jamais perdu mais toujours, comme chacun sait, retrouvé. ●

En couverture : l'écrivain Marcel Proust vu par l'illustrateur anglais Neale Osborne (détail). © Neale Osborne/Lebrecht/Rue des Archives

Sommaire

3 Éditorial PAR CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT, CLAUDE ARNAUD, JEAN-PAUL ENTHOVEN ET MICHEL SCHNEIDER
6 Lire, ce n'est pas faire un selfie PAR JEAN-YVES TADIÉ
8 Un résumé de la *Recherche*
10 À la recherche des personnages de Proust PAR MICHEL SCHNEIDER

LE QUATUOR DE LA JALOUSIE
16 Connaissez-vous le « narraproust » ? PAR CLAUDE ARNAUD
20 Swann, premier de cordée
22 Odette de Crécy, adorable cocotte
24 Albertine, celle qui prend du bon temps

26 Proust et les « personnages-lieux » PAR PATRICK MIMOUNI

LA FAMILLE
32 L'adolescent qui veut devenir écrivain
36 Gilberte, le premier amour PAR MATHILDE BRÉZET
37 Cinq cents fois « maman »
40 La grand-mère ou l'amour maternel au carré PAR EUGÈNE NICOLE
42 Françoise, si bonne, si cruelle

44 Proust et les peintres PAR OLIVIER WICKERS

LES ENCHANTEURS
48 Elstir ou le peintre de la mémoire
50 La Berma, plutôt deux fois qu'une
52 Bergotte, l'idole des jeunes années
54 Vinteuil ou l'oreille qui voit PAR JÉRÔME BASTIANELLI

56 Proust et les musiciens PAR KAROL BEFFA

LES MAÎTRES DU FAUBOURG
60 Basin, roi de piques au cœur des Guermantes
62 Oriane de Guermantes, l'inatteignable étoile
64 Une princesse qui gagnerait à être mieux connue
66 Saint-Loup, le seul ami

SALONS ET COTERIES
70 Mme Verdurin, chef de clan
72 La marquise de Cambremer ou l'opinion des autres

73 Brichot ou la bêtise de l'intelligence
74 Andrée, bande à part
76 Pas plus snob que Blanche Leroi !
77 Cottard ou le sot savant
78 Le côté Sainte-Beuve de la marquise de Villeparisis
79 Le prince d'Agrigente ou l'insignifiance

LES SERVITEURS

80 Céleste, la gouvernante à la barre
81 La femme de chambre invisible
82 Aimé, confident et espion

84 Proust et le sexe PAR JEAN-PAUL ENTHOVEN

LE MONDE DES MARGES

90 Le baron de Charlus, humain, plus qu'humain
93 Charles Morel, violoniste et gigolo
94 Jupien, portier du royaume de Sodome
96 Rachel ou l'amante religieuse

98 Proust et les philosophes PAR RAPHAËL ENTHOVEN

LES « CÉLIBATAIRES DE L'ART »

102 Legrandin, snob honteux
103 Les idées reçues de Norpois
105 Albert Bloch l'arriviste

106 Proust et les juifs PAR PATRICK MIMOUNI

PROUSTISSIME

112 Document : quand Proust se lançait des fleurs
116 Quiz proustien PAR JEAN-PAUL ET RAPHAËL ENTHOVEN
120 Biographie
121 Bibliographie
122 Les contributeurs



SEM/MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES



Écoutez la *Grande Traversée*, « Céleste Albaret chez Monsieur Proust ».
Du 29 juillet au 2 août - De 9 h 06 à 11 heures - (multidiffusion à 22 h 10).
Franceculture.fr

C'est la « star » de tous les proustiens ! Professeur émérite à la Sorbonne, maître d'œuvre de l'édition d'*À la recherche du temps perdu* dans la « Pléiade » (Gallimard), Jean-Yves Tadié ouvre le bal en répondant à cette question : pourquoi les personnages de Proust nous parlent-ils encore aujourd'hui ?

LIRE, CE N'EST PAS FAIRE UN SELFIE

PAR JEAN-YVES TADIÉ

Proust n'est pas seulement le créateur de quelques héros que tout le monde connaît : Swann, Odette, Charlus, Albertine, la duchesse de Guermantes, la grand-mère, même si la liste s'allonge vite, de ceux qui demandent, comme les hôtes des Enfers dans l'*Odyssée*, à reprendre vie, à figurer dans le peloton de tête : Jupien, Brichot, Bloch, Saint-Loup, Norpois, Françoise, Morel... Il est l'inventeur de plus de cinq cents personnages apparaissant effectivement dans le roman, sans compter ceux qui sont mentionnés au passage ou qu'on ne rencontre jamais, comme la femme de chambre de la baronne Putbus ou Mme de Stermaria. Des centaines de personnages pourvus chacun d'un corps différent, de sa propre histoire, de ses secrets. Nous retrouvons avec une surprise amusée ou émue ces humbles figurants, comme les petits personnages des cathédrales chers à Proust, le liftier de Balbec, Andrée, Saniette, Eulalie, le sculpteur Ski... Il y a toujours, dans une page perdue de la *Recherche*, un personnage qui nous ressemble, même si lire, ce n'est pas faire un selfie avec le baron de Charlus. La société a pu changer, les classes sociales se modifier, la langue évoluer, la campagne se vider de ses habitants, ces évolutions et ces disparitions ont été assumées par Proust, puisque tout est fugitif comme les années. Et l'écart qui nous sépare du temps qui les a vus naître n'est pas très différent de celui qui, dans l'espace, sépare la Chine ou le Japon d'une œuvre qu'ils ont traduite trois fois. La voix qui franchit l'espace franchit aussi le temps.

Ses personnages sont à la fois réalistes, stylisés et hantés.

Il y a ce qui demeure : on pense tout de suite au type littéraire, celui qui fait vivre Molière ou Balzac, un Goriot, un Argan, un Harpagon. Proust aussi a créé de ces types qui ne se démodent pas et nous englobent : on dira un Swann, un Charlus, une Odette (ce que fait déjà Proust lui-même). Le type ne vieillit pas : ses traits généraux échappent au temps. On n'a pas vu les peintres nous dire qu'ils n'étaient pas Elstir ni les musiciens qu'ils n'étaient pas Vinteuil. La situation des homosexuels a pu changer, la dénonciation de *Sodome et Gomorrhe* retentit encore dans maint lieu de la planète et, en tout cas, prend sa place dans l'Histoire.
Interrogeons plutôt le créateur que le lecteur, pour échapper au poncif du « c'est exactement cela », du « c'est tout à fait comme moi ». Les personnages sont à la fois réalistes, stylisés et hantés : des années



An Elegant Soiree, d'Albert Chevallier Tayler (1862-1925).

d'observation, de notations, de rencontres fondues entre elles, les font revivre à partir de modèles réels, souvent oubliés maintenant, mais ni plus ni moins qu'un philosophe de Rembrandt ou Olympia de Manet. Stylisés, parce qu'ils sont l'objet d'un traitement littéraire analogue au traitement pictural que Picasso fait subir à ses représentations humaines, à une mise en perspective qui leur donne un relief nouveau et contradictoire. Hantés, parce qu'ils jaillissent de l'inconscient, du monde du sommeil, où « de grandes figures solennelles nous apparaissent, nous abordent et nous quittent, nous laissant en larmes ». Ils nous hantent parce qu'ils ont d'abord hanté leur créateur. Notre époque pressée, rivée à une communication instantanée qui est le contraire de la communication artistique, trouve chez Proust de quoi ménager ce qu'il ne faut jamais oublier : la part du songe.

Notre époque trouve chez Proust de quoi ménager ce qu'il ne faut jamais oublier : la part du songe.

C'est aussi parce qu'ils portent la marque du temps, parce qu'ils changent, qu'on les voit vieillir et que ce vieillissement nous peine, que les personnages échappent aux modes. Ou plutôt, c'est en peignant le passage des modes que Proust échappe à la mode littéraire qui emporte tant de gloires évanouies du début du XXe siècle. Les héros du roman ont été approfondis pendant tant d'années, par un travail sur le langage autant que sur le réel, que les changements de surface ne les atteignent plus.

C'est ainsi qu'il faut les voir, dans une farandole où ils se tiennent par la main comme à la fin du *Septième Sceau,* de Bergman, pour une danse des morts – qui est une danse des vivants ●

Éditeur, écrivain, biographe, Jean-Yves Tadié a dirigé l'édition de référence d'*À la recherche du temps perdu* dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (1987-1989) et écrit *Marcel Proust, biographie* (Gallimard, 1996).

FINE ART PHOTOGRAPHIC LIBRARY/CORBIS VIA GETTY IMAGES

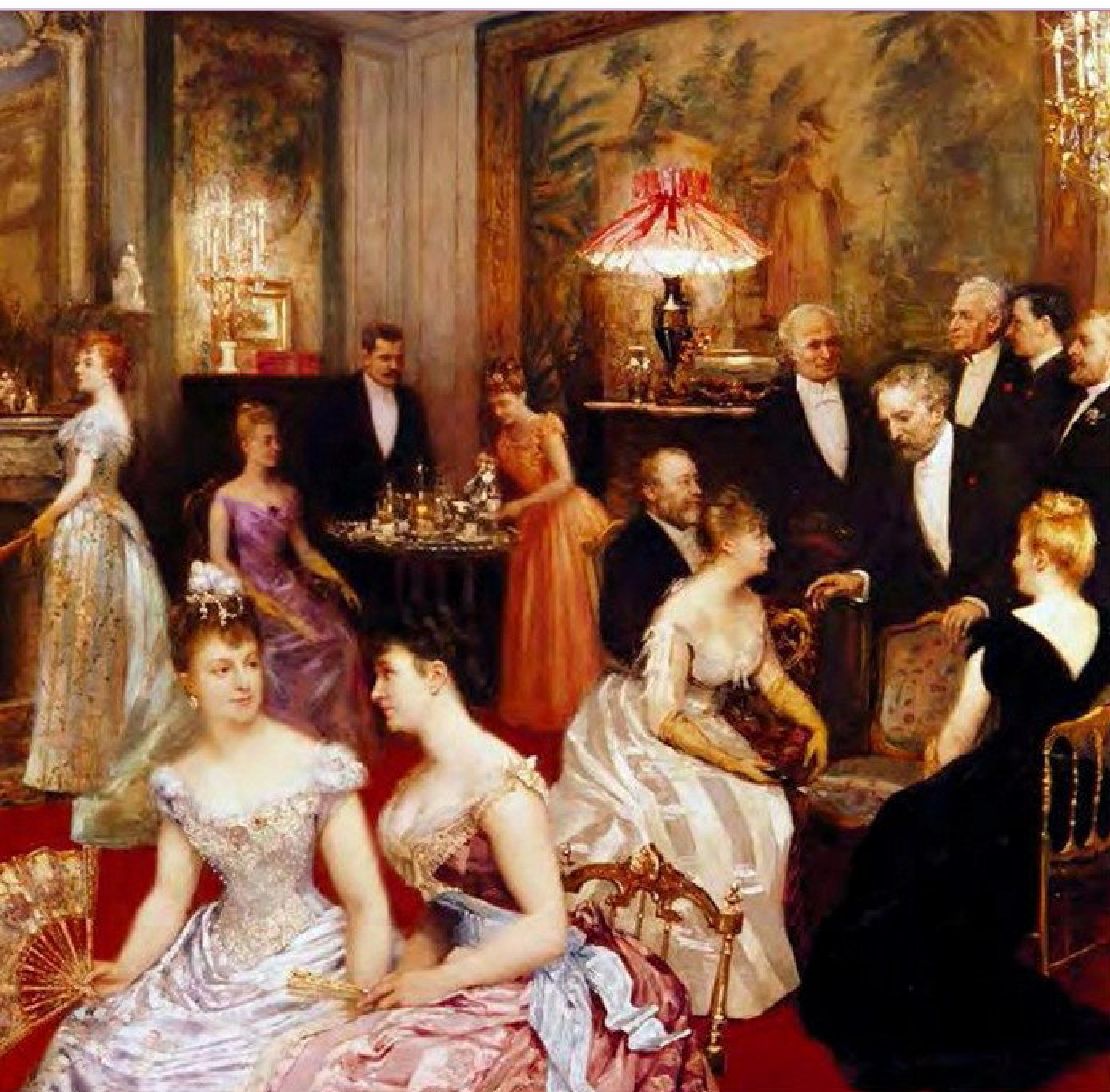
Pour ceux qui n'ont pas (encore) lu la *Recherche*

Pour le *Livre Guinness des records*, c'est le roman le plus long. Et si nous tentions un résumé de ce livre irrésumable ?



Disons que c'est l'histoire d'un homme qui s'endort, qui se réveille, qui se souvient...
Et cet homme qui dit « je », qui se fait appeler « Marcel » à deux reprises, n'est pas Proust (puisqu'il n'est ni asthmatique ni « inverti », comme le disait Proust lui-même). C'est un double, un autre lui-même. Terriblement autre. Et terriblement lui-même.
À partir de là, ce « je », ce « narrateur », devient une sorte de miroir promené sur l'histoire de sa vie, sur l'histoire d'une époque. On y trouve les souvenirs d'enfance du côté de Combray, du côté des jardins des Champs-Élysées ; on y rencontre le merveilleux Charles Swann, esthète et ami des parents du narrateur. De là, le lecteur passe naturellement à « Un amour de Swann », qui raconte l'histoire de la passion de celui-ci pour une cocotte, Odette de Crécy, dont il a fait la connaissance dans le salon des Verdurin.
Mais, bien vite, la « focale » s'oriente vers un autre « côté », le côté de Guermantes, du nom d'une illustre famille du faubourg Saint-Germain, qui fascine le narrateur, passablement snob. Celui-ci rêve de fréquenter ses réceptions, ses bals, et se pâme longuement sur ses armoiries, sur ses patronymes. D'ailleurs, la duchesse de Guermantes, la sublime Oriane, l'aime bien, ce petit voisin roturier, et elle ne tardera pas à lui accorder sa sympathie. Au passage, « je » aura rencontré Robert de Saint-Loup (un Guermantes), dont il devient l'ami, ainsi que le baron de Charlus, un homme fascinant et complexe, qui surjoue sa virilité alors qu'il est, au fond de son être, le plus féminin des hommes...
À mesure que l'on avance, le paysage se diversifie : voici l'été à Balbec, sur la côte normande, dont le Grand Hôtel devient un véritable théâtre, et où, surtout, le narrateur s'éprend d'un groupe de « jeunes filles en fleurs » qu'il aperçoit sur la digue. Parmi elle, une certaine Albertine sera, plus tard, son grand amour douloureux – et cet amour répétera, sur un mode plus tragique, l'amour de Swann pour Odette. Le narrateur songe à devenir écrivain. Mais en a-t-il la force ?
S'ouvre alors un nouveau cycle – que les proustiens appellent souvent le « cycle d'Albertine » – dans lequel le romancier plonge dans les mystères de l'amour, donc de la jalousie.

C'est l'histoire d'un homme qui s'endort, qui se réveille, qui se souvient...



Soirée mondaine (vers 1885), d'Horace de Callias (1847-1924).

FINE ART PHOTOGRAPHIC LIBRARY/HULTON FINE ART COLLECTION/GETTY IMAGES

Albertine devient sa maîtresse, il en fait sa « prisonnière », puis elle s'enfuira, deviendra une « fugitive », une « Albertine disparue » qui tourmentera le narrateur comme Odette, encore, avait tourmenté Swann. Dans ce vaste mouvement, toute une société est ressuscitée, avec ses banquiers, ses bourgeois, ses aristocrates, ses gigolos. On y croise des figures mémorables comme le giton Morel (qui inspire de grands sentiments au baron de Charlus) ; Albert Bloch, un juif qui veut frénétiquement faire oublier son judaïsme et ses origines modestes ; des voyages à Venise ; la grand-mère du narrateur ; un giletier nommé Jupien ; un peintre de génie, Elstir ; les coulisses de l'affaire Dreyfus ; Paris pendant la Grande Guerre ; Gilberte, la fille de Swann, qui épouse Robert de Saint-Loup ; un grand esprit philosophant, Bergotte ; un diplomate caricatural, Norpois ; un musicien méconnu, Vinteuil, auteur d'une « phrase » musicale qui hante le narrateur, après avoir hanté Swann, et ravive ses souvenirs dès qu'il vient à l'entendre.

Le « roman » avance. À chaque page, à chaque pas, le passé s'obscurcit et ne fait retour que par les mécanismes d'une « mémoire involontaire » déclenchée par une madeleine trempée dans du thé, par le son d'une cuillère en argent sur une tasse, par quelques notes de musique... En vérité, le narrateur s'avisera, plus tard, que seule la littérature est capable de ramener à lui tout le temps perdu ainsi que la société qui s'y est engloutie...

Quelques centaines de pages plus loin, on assiste à une véritable descente dans les enfers de Sodome et de Gomorrhe où des invertis des deux sexes révèlent leurs vices. Albertine a disparu et mourra dans un accident de cheval. Un bal, chez les Guermantes, montre au narrateur les ravages du temps sur le visage des invités. La guerre de 1914 a bouleversé toutes les hiérarchies sociales et hâté la disparition d'une aristocratie à bout de souffle. La bourgeoisie triomphe et singe les mœurs de la classe sociale qu'elle vient de terrasser. Mme Verdurin devient princesse de Guermantes.

Dès lors, il devient urgent, pour le narrateur, de fuir le temps perdu et de partir à la recherche du « Temps retrouvé ».

Il est urgent, surtout, de devenir écrivain et de rassembler dans une œuvre le monde défunt que le lecteur vient de traverser.

Et cette œuvre, bien entendu, se compose des 2 400 pages que le lecteur tient entre ses mains... Plongeons-y ! ●

Pourquoi le roman proustien n'est pas un annuaire daté, mais un bréviaire de tous les temps. Pas un Bottin mondain, mais l'atlas d'un monde en pleine mutation.

À la recherche des personnages de Proust

PAR MICHEL SCHNEIDER


IMAGO/LEEMAGE

***Dîner à bord du yacht « Vanderbilt » à Cowes* (1909), de Jacques-Émile Blanche (1861-1942).**

Proust : 1. Balzac : 0. Au niveau du nombre de personnages, la *Recherche* bat *La Comédie humaine* d'une courte tête avec huit fois moins de pages. Mais qu'est-ce qu'un personnage chez Proust ? Pourquoi ce fourmillement ? Et pourquoi sont-ils aujourd'hui plus vivants et célèbres que les modèles qui les ont inspirés ? À l'heure d'ouvrir ce Bottin proustien, Michel Schneider a enquêté.

2 511 personnages apparaissent dans *À la recherche du temps perdu*. *La Comédie humaine* de Balzac n'en compte que 2 472 pour quatre-vingt-quinze romans et huit fois plus de pages que la *Recherche*. C'est que, pour Proust, les personnages sont la chair du roman. On n'écrit pas un roman pour exposer des idées, raconter ses expériences de vie, répète-t-il, mais pour raconter des histoires et faire vivre des personnages. À Gide qui lui reprochait de ne pas faire avancer la question de l'homosexualité, Proust répondit : « Pour moi, il n'y a pas de question, il n'y a que des personnages. »
Mais qui sont-ils ? *Who's who* ? Une lecture paresseuse consisterait à chercher, comme dans un roman à clefs, les personnes réelles ou les personnalités en vue de son époque qui ont pu lui servir de modèles. « Il n'y a pas de clefs pour les personnages de ce livre ; ou bien il y en a huit ou dix pour un seul » (1), écrit Proust. Ne cherchons pas les clefs qui ouvrent toutes les portes, sauf celle du mystère de la création romanesque. D'ailleurs, les grands personnages proustiens, le baron de Charlus, Albertine, Swann, Mme Verdurin… sont aujourd'hui plus vivants et célèbres que les modèles qui les ont inspirés.
Que sont-ils ? « Les personnages de Proust, écrivait Jean-François Revel, changent ainsi sans changer. Ils changent parfois totalement sans qu'il leur soit rien arrivé de remarquable. Au contraire, il se produit parfois des transformations capitales dans leur existence, sans qu'ils changent » (2). On le sait, le •••

●●● premier mot de la *Recherche* est : « longtemps » et les derniers : « dans le temps ». Le personnage proustien est aussi changeant dans le temps que multiple dans l'instant. Il se construit dans la durée (une quarantaine d'années) selon une vision narrative que Proust définit ainsi : « Tels personnages se révéleront plus tard différents de ce qu'ils sont [...] différents de ce qu'on les croira, ainsi qu'il arrive bien souvent dans la vie. » (3) Sous l'œil du narrateur en quête de leur être véritable, ils ne cessent de changer, en pire le plus souvent, devenant avec l'âge les caricatures d'eux-mêmes. « La nature que nous faisons paraître dans la seconde partie de notre vie n'est pas toujours, si elle l'est souvent, notre nature première développée ou flétrie, grossie ou atténuée ; elle est quelquefois une nature inverse, un véritable vêtement retourné. » Chacun a sa face sombre, y compris le lumineux Bergotte, incarnation du grand écrivain à la recherche d'une musique de l'âme et d'une vérité du style, qui dans d'autres circonstances n'hésite pas à flatter les écrivains médiocres pour être élu sous la Coupole et lutine les petites filles. Le prince d'Agrigente, surnommé Gri-Gri, apparaît de loin aux yeux éblouis du narrateur comme un être merveilleux et solaire tout droit venu de l'Antiquité sicilienne, mais il n'est qu'un homme disgracieux, vieux et malade. Et il faut du temps pour que Swann comprenne qu'Odette n'était pas son genre et que Mme Verdurin, la « Patronne », devienne, à coups de veuvages successifs, Sidonie, duchesse de Duras puis princesse de Guermantes.


COLLECTION PARTICULIÈRE

Proust (troisième rang, au centre) avec un groupe d'amis, vers 1900. Debout, à droite, le pianiste Léon Delafosse (1874-1955), l'un des modèles du violoniste Morel.

En être ou ne pas en être

Au gré des regards portés sur eux, les personnages se divisent en autant de masques, confrontent leur être singulier à l'appartenance à un clan, et s'opposent comme étant d'un *côté* ou de l'autre. Ils confondent le désir d'être et celui d'*en être*. Expression qui revient sans cesse dans la *Recherche*, par exemple ce moment où M. Verdurin lance au baron de Charlus : « Degrange, qui vient de mourir, [...] "n'en était" pas, on sentait tout de suite qu'il "n'en était" pas. Brichot n'en est pas. Morel en est, ma femme en est, je sens que vous en êtes... » Il faut *en être*, mais de quel milieu, de quelle caste, de quelle classe ? Du grand monde ou de la « race maudite » (les homosexuels) ? Des israélites, comme on dit alors ? Ou de l'aristocratie ? En être ou ne pas en être, c'est la version proustienne de la célèbre formule shakespearienne « To be or not to be ».

Certaines personnalités réelles entrent dans le roman sous leur nom ; d'autres s'y retrouvent à côté de leur double de fiction.

Altérés dans leurs traits physiques, comme dans le « bal de têtes » chez les Guermantes où les convives apparaissent comme grimés, méconnaissables aux yeux du narrateur, chaque personnage est aussi mouvant dans l'espace social qu'il se révèle multiple dans la diversité psychologique contradictoire de ses apparitions. Certains, particulièrement habiles à passer pour ce qu'ils ne sont pas, se présentent comme des trompe-l'œil et persuadent leur entourage d'une identité feinte : Saint-Loup croit que son oncle Charlus est un homme à femmes, et personne n'imagine que le discret Swann, ce bourgeois sans envergure qui rend visite aux parents du héros à Combray, est reçu dans le grand monde. Les jeunes filles, en fleurs ou en fruits, sont toutes très vite suspectées de saphisme et tous les personnages masculins se révèlent peu à peu homosexuels, à l'exception

du peintre Elstir, des autres artistes, Vinteuil et Bergotte, et du narrateur lui-même. Pour lui, la révélation, le « deviens ce que tu es » qui déplore de n'être pas « né pour la littérature », apparaît à la fin du *Temps retrouvé* comme un écrivain accompli. Les personnages de Proust n'ont pas une identité. Ils ne sont pas ce qu'ils sont. Ce n'est pas seulement un jeu entre l'apparence et l'être réel, c'est l'être réel qui est frappé de discontinuité, d'incomplétude et de contradictions, comme toute intériorité.

Proust n'est pas un romancier réaliste. Il cherche le vrai à travers la fiction, le réel au-delà de la réalité. Il ne les décrit pas, ses personnages, il les crée, sans souci de vraisemblance ni de cohérence – mais pourquoi des personnages de roman seraient-ils plus cohérents que les personnes de la vie qu'on dit réelle ? Leurs traits physiques ne relèvent pas de l'imitation, du portrait d'après un modèle, mais de l'imagination créatrice. Ni le célèbre peintre Elstir (l'insignifiant « M. Biche », comme l'appelle Mme Verdurin) ni le musicien Vinteuil n'ont de visage. Non plus que Françoise, la cuisinière spécialiste du proverbe régional et du bœuf en gelée ; ni le docteur Cottard, professeur de médecine et médecin de famille du narrateur ; ni Brichot, universitaire et philologue distingué. Le personnage proustien ne se définit pas par son physique comme ceux de Balzac ou de Flaubert, peints dans toute leur densité physique, physionomie, vêtement, allure. Difficile de savoir si le narrateur est mince ou corpulent, grand ou petit ; quels sont la taille, le teint, la couleur des cheveux d'Albertine, qui n'est décrite physiquement que lorsqu'elle dort et dont les traits du visage s'effacent dans le sommeil. L'apparence d'un personnage est souvent composite : à Bergotte sont prêtés la barbiche d'Anatole France et le nez rouge de Flaubert. Les portraits sont faits de traits psychologiques plus que physiques. Ainsi, Mlle Vinteuil est peinte avec son « air las, gauche, affairé, honnête et triste », mais on ne connaîtra rien de son aspect. Peu importent les incohérences, si Gilberte a les yeux tantôt bleus tantôt noirs, et Albertine un grain de beauté que le narrateur situe successivement sur la joue, le menton ou au-dessus de la lèvre. Ce qui compte, c'est la figure qu'ils incarnent dans la comédie que se jouent le langage et le temps, la mort et le désir.

Le romancier tue les personnes et les personnalités pour les ressusciter, embaumées en personnages.

Leur identité sociale n'est pas moins incertaine. Certains personnages n'ont pas de nom de famille, comme le narrateur lui-même, ou en changent, comme Bloch, qui se fait appeler Jacques du Rozier quand il prend la posture du grand écrivain, enfin admis dans la bonne société. Ou Odette de Crécy, qui devient Swann puis Forcheville. D'autres n'ont pas de prénom, comme Vinteuil •••

GUSMAN/LEEMAGE

L'actrice Réjane (1856-1920), chez qui Proust résida plusieurs mois en 1919, avant d'emménager rue Hamelin, où il mourut en 1922. La Berma, dans la *Recherche*, lui doit beaucoup.

●●● ou le narrateur (sauf, par lapsus, à deux reprises). Le seul personnage qui porte son vrai nom dans le roman est la femme de chambre qu'il rencontre à Balbec, Céleste Albaret, la gouvernante de Proust de 1913 à sa mort. Les noms signifient les personnages. De quoi Vinteuil (qui dans les esquisses s'appelait Vindeuil) porte-t-il le deuil ? De quel signe Swann (en anglais « cygne ») a-t-il marqué le narrateur, lui qui n'était qu'un écrivain contrarié, muet comme le sont les cygnes ? Et Rachel, qu'arrache-t-elle de la virilité de Robert de Saint-Loup ? Certaines personnalités réelles (Flaubert, la princesse Mathilde, Manet) entrent dans le roman sous leur nom ; d'autres s'y retrouvent à côté de leur double de fiction : Anatole France (Bergotte), Charles Haas (Swann). L'identité généalogique est tout aussi fluctuante : Bloch veut faire oublier son apparence de juif oriental, le baron de Charlus revendique en pleine guerre ses origines germaniques...

Proust romancier pratique une théorie générale de la relativité avec ces particules élémentaires que sont ses personnages.

Petit théâtre intérieur du désir et du chagrin

Les personnages sont définis moins par leur apparence, leur histoire, leur sexualité et leurs idées, souvent pleines de contradictions, de confusion et de revirements, que par ce second vêtement qui dénude les êtres tout en les masquant : le langage. Nombre de personnages d'*À la recherche du temps perdu* rivalisent dans la maltraitance de la langue française. Chacun « s'exprime comme les gens de sa classe mentale et non de sa caste d'origine ». Mais Charlus se sert du même langage avec Jupien qu'avec les gens du monde de sa coterie, exagérant même ses tics. La frivolité d'Odette se traduit par des anglicismes et le langage de la duchesse de Guermantes garde un aspect vieille France. « Quelle mugichienne vous êtes ! » dit Mme Verdurin, gênée par son dentier. Norpois pérore dans la langue des ambassades, tandis que le directeur du Grand Hôtel de Balbec massacre lexique et syntaxe par sa méconnaissance du mot juste. Chacun a ses idiotismes (Françoise), ses « cuirs », ses ridicules, ses à-peu-près.

Tout est personnage chez Proust. Les choses : la célèbre madeleine, le manteau de Fortuny, le nez en colimaçon de Bergotte. Les lieux : des clochers de Martinville au Grand Hôtel de Balbec ; du bordel où officie Jupien à la bibliothèque des Guermantes. Mais choses, lieux ou êtres de chair, si tous les personnages gravitent dans un milieu historique précis, leurs destins croisés décrivent des trajectoires universelles. Le Bottin proustien n'est pas un annuaire daté, mais un bréviaire de tous les temps. Pas un Bottin mondain, mais un Bottin du monde entier. Un monde en pleine mutation. Sociologique : entre la noblesse du faubourg Saint-Germain et la bourgeoisie de Combray, il y a un monde, comme entre le salon Guermantes, le salon Villeparisis et le salon Verdurin. Politique : le chaos autour de l'affaire Dreyfus, la guerre, vue de l'arrière... Psychologique : Proust romancier pratique une théorie générale de la relativité avec ces particules élémentaires que sont ses personnages. Comme en physique quantique, on ne peut connaître à la fois leur position et leur vitesse de déplacement, et le regard de l'observateur ne fait pas que décrire ce qu'ils sont mais les fait advenir dans l'espace-temps du roman. Chacun n'existe que dans le regard de l'autre et dans l'instant où il parle et agit.

Qu'est-ce qu'une personnalité ou une personne pour Proust ? Un personnage sur le petit théâtre intérieur du désir et du chagrin. Une personnalité n'est qu'« une création de la pensée des autres ». « Une personne n'est pas, comme j'avais cru, claire et immobile devant nous avec ses qualités, ses défauts, ses projets, ses intentions à notre égard, [...] mais est une ombre où nous ne pouvons jamais pénétrer, [...] où nous pouvons tour à tour imaginer, avec autant de vraisemblance, que brillent la haine et l'amour. » Voleur de vies, aux personnes et aux personnalités réelles, le romancier prête une vie de papier plus durable que la vraie. « C'était avec elle que j'aurais mon roman », dit d'Albertine le narrateur. Elle lui donne plus de joie lorsqu'elle n'est pas auprès de lui et préfère, « sachant qu'il [le] rendait plus heureux qu'[elle], rest[er] en tête à tête avec le petit personnage intérieur, salueur chantant du soleil ». Le romancier tue les personnes et les personnalités pour les ressusciter, embaumées en personnages. Mais il arrive aussi que ceux-ci le poursuivent et dévorent sa vie. Proust écrivit à un ami : « Je sens tout le néant de ma vie. Cent personnages de


DOPPIO/LEEMAGE

Marcel Proust (à l'extrême gauche) à l'été 1892 à Trouville, au manoir de la Cour brûlée, louée par son amie Mme Straus (au centre), qui, avec d'autres femmes admirées par l'écrivain, inspire le personnage de la duchesse de Guermantes.

roman, mille idées me demandent de leur donner un corps comme ces ombres qui demandent dans *L'Odyssée* à Ulysse de leur faire boire un peu de sang pour les mener à la vie et que le héros écarte de son épée (4). »

Derrière les personnages de premier rang, le narrateur et sa famille, les Guermantes, les médecins, ambassadeurs, artistes, les femmes aimées, les hommes désirants et les amantes fugitives, les domestiques et les grooms, les crémières et les prostituées, toute une série de silhouettes se meuvent dans l'ombre du temps perdu. Il faut leur faire une place, comme à la femme de chambre de la baronne Putbus, la fille à la cigarette ou Mme Blanche Leroi. Mais il y a dans la *Recherche* un dernier personnage – en fait le premier – qui ne cessa de proclamer la différence entre le narrateur et lui, « le je qui n'est pas moi », et de rappeler que l'auteur c'est toujours l'autre : Marcel Proust, l'écrivain en devenir, peu à peu créé par ses personnages (5). Comme dans les rêves, on pourrait dire de presque tous les personnages de la *Recherche* qu'ils sont des masques sous lesquels Proust se représente lui-même. Un lui-même qu'il n'hésite pas à démolir, par exemple sous les traits de Swann, écrivain sans œuvre, ou de Bloch, sorte de double négatif du narrateur. De quelle appartenance les personnages tirent-ils leur identité ? De leurs façons de dire. Être n'est que paraître, et parler est toujours mentir. Pour le narrateur comme pour Proust, ce fut plus simple et plus douloureux, plus lent mais plus vrai : il lui fallait *en être*, de la littérature. Au prix de sa vie. ●

1. Envoi autographe à Jacques de Lacretelle sur une édition originale de *Du côté de chez Swann*, Paris, 20 avril 1918.
2. Jean-François Revel, *Sur Proust* (Julliard, 1960).
3. Marcel Proust, *Essais et articles* (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »), p. 557.
4. Lettre du 20 décembre 1902 à Antoine Bibesco, *Lettres* (Plon), p. 231.
5. Voir dans ce hors-série, page 114, la lettre inédite de Proust commentant l'esthétique d'*À la recherche du temps perdu*.

Michel Schneider, écrivain et psychanalyste, est l'auteur de *Maman* (Gallimard, 1999) et de *L'Auteur, l'autre. Proust et son double* (Gallimard, 2014).

C'est le premier des personnages d'*À la recherche du temps perdu* : le narrateur. Proust, jaloux de son indépendance d'auteur, a toujours refusé qu'on le confonde avec celui qui dit « je ». Pourtant, que de points communs !

Connaissez- vous le « narraproust » ?

La *Recherche* est menée de bout en bout par un homme disant « je ». A la fois personnage et narrateur, ce n'est pourtant pas Marcel Proust, à en croire les déclarations *urbi et orbi* de ce dernier, plutôt une sorte d'extrapolation. Tout comme la plupart des figures qui peuplent la *Recherche* sont des créations, même si elles ont pu avoir des modèles dans la vie réelle, Proust tenait ce « je » pour partie fictif. Il livrait là ses conceptions sur l'amour, l'art et l'amitié, sûrement pas le détail de sa vie sociale, affective ou sexuelle : « Je est un autre », disait déjà Rimbaud.

Ce distinguo ne fut pas facile à admettre, pour ceux qui avaient bien connu Proust. Lucien Daudet, Jean Cocteau ou Paul Morand avaient régulièrement envie d'interrompre le narrateur en le lisant, pour soulever les mêmes objections que le « vrai » Proust suscitait en eux. Proust lui-même ne qualifiait-il pas la *Recherche* de « roman autobiographique » ?

Ils voyaient bien ce qui distinguait leur ami d'un narrateur qui n'aime que les femmes, même s'il trahit un étrange voyeurisme pour les deux homosexualités. Mais ils avaient tendance à voir là un effet du goût pour la dissimulation de Proust, qui s'était montré capable de provoquer en duel Jean Lorrain, lequel avait eu le tort d'évoquer ouvertement ses mœurs. Ils ne pouvaient s'empêcher de reconnaître, derrière les figures féminines de la *Recherche*, les modèles masculins qui avaient hanté Proust. Quelle ne fut pas leur surprise de découvrir que les principales figures du roman « en étaient », dans l'apothéose du Temps retrouvé, à l'exception remarquable de ce même narrateur ! Comme si ce personnage jamais nommé mais qui se voit par inadvertance prénommer Marcel, et par deux fois, cachait encore le jeune homme qui faisait croire à sa mère qu'il organisait des « dîners de cocottes ».

Proust lui-même ne qualifiait-il pas la *Recherche* de « roman autobiographique » ?

Proust tenait plus que tout à ce distinguo, pourtant. Il avait la conviction qu'« un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices ». Il aimait comparer le processus créateur à cette nymphose qui voit certains insectes se changer par étapes en papillon, pour mieux célébrer le trajet qu'accomplit l'artiste pour devenir véritablement *lui-même*, avec pour seul aide « l'homme périssable, pareil à ses contemporains, pétri de défauts, auquel une âme véritable était enchaînée, et contre lequel elle protestait, dont elle essayait de se séparer, de se délivrer par le travail ». Comment ses amis ne voyaient-ils pas ce qui le séparait de ce narrateur dilettante, qui rêve d'écrire mais repousse sans cesse le moment de s'y mettre, ne sachant quel contenu donner à sa vocation nébuleuse, et qui ne compose rien pour finir, sinon un poème en prose de 39 lignes consacré aux cloches des églises de Vieuxvicq et de Martinville, tout au long d'un roman de 3 000 pages au terme duquel, craignant comme les autres d'être défait par le Temps, il se promet de s'y mettre enfin ? Ne voyaient-ils pas ●●●

YOUNGTAE/LEEMAGE



Marcel Proust à sa fenêtre du 44, rue Hamelin, à Paris (16e), où il mourut le 18 novembre 1922. Photomontage de la série *Inside Life. Écrivains à leur fenêtre*, par Kim Youngtae.

Marcel Proust en mai 1921, photographié sur la terrasse du Jeu de Paume par le journaliste Jean-Louis Vaudoyer (1883-1963), qui accompagne l'écrivain au musée où ce dernier est venu revoir la *Vue de Delft* de Vermeer, « le plus beau tableau du monde ».



Marcel Proust (à l'extrême gauche), attablé avec des amis, au début du XXᵉ siècle.

●●● que sa cathédrale de papier renfermait non pas le corps *réel* du Proust qu'ils connaissaient, malheureux en amour et plus que déçu par l'amitié, mais un organisme littérairement modifié que la lumière du soleil et les couleurs des vitraux ne cessaient de transformer, selon la personnalité du lecteur ?

Un *je* hybride

En rassemblant des textes épars de Proust dans *Contre Sainte-Beuve*, en 1954, Bernard de Fallois allait donner plus d'écho encore à son distinguo, qui reprochait au critique des « Lundis » de chercher à évaluer les œuvres à travers les « qualités » humaines de leur auteur. Convaincue que les livres étaient moins l'expression d'une personnalité qu'un tissu narratif tirant ses fils d'une scène sociale et d'une culture données – on était en plein structuralisme –, la Nouvelle Critique s'appuya sur ce legs proustien pour décréter l'absolue autonomie du texte, le primat du narrateur et la mort de l'auteur, dans les années 1950-1960. On en vint à jeter l'opprobre sur les chercheurs qui continuaient à traquer les sources des personnages de la *Recherche*, comme si c'étaient eux les voyeurs. Les amis de Proust avaient bien eu tort de ne voir dans l'hétérosexualité du narrateur que l'effet des cachotteries du premier. La « honteuse » qui leur interdisait de faire état de ses penchants était devenu entre-temps un écrivain qui cherchait d'abord à s'universaliser, comme la République – et la librairie ! – l'y encourageait. Mais, si le moi profond qui avait écrit la *Recherche* n'avait rien à voir avec le « simple » Marcel Proust qui fré-

ROGER VIOLLET/COLLECTION MANTE-PROUST – GEORGE RINHART/CORBIS VIA GETTY IMAGES

Un organisme littérairement modifié que la lumière du soleil et les couleurs des vitraux ne cessaient de transformer.


CORBIS VIA GETTY IMAGES

***Thé élégant dans le studio de l'artiste* (1891), de Madeleine Lemaire, dont Proust fréquenta le salon.**

quentait le Tout-Paris, quelle place occupait l'auteur des milliers de lettres qu'il avait écrites et quelle était son *authentique nature*, pour reprendre les querelles des premiers temps chrétiens touchant à Jésus (Dieu incarné, fils de Dieu ou homme divinisé) ? Était-il encore « le petit Marcel », cet homme de chair et d'os qui aimait tant jouer au chat et à la souris, ou déjà le narrateur, lorsqu'il délivrait sa conception de la littérature ou reprochait à ses proches la leur, dans des passages croisant les textes qui allaient nourrir *Contre Sainte-Beuve* ou figurer parfois dans la *Recherche* même ? Fallait-il parler d'une chimère où l'organisme douloureux de Proust, chargé des réprimandes mais aussi des potins, se verrait concurrencer par la conscience du narrateur, dans les sujets plus « élevés » ? Ou parler même d'un authentique hybride, dans les

Dans les chapitres si personnels introduisant *Contre Sainte-Beuve*, l'auteur reconnaît s'appeler Proust.

rares missives à haute teneur littéraire, sinon d'un « narraproust » dans les chapitres si personnels introduisant *Contre Sainte-Beuve*, « L'article dans *Le Figaro* » en particulier, dont l'auteur reconnaît s'appeler Proust ?
Et dans quelle catégorie ranger ces lettres tardives où ce dernier use de la première personne du singulier pour désigner le narrateur de son roman ? Et que dire de *Sodome et Gomorrhe*, où, partageant à nouveau l'enthousiasme intime de Marcel Proust, ce même narrateur fait l'apologie de « l'ami le plus cher, l'être le plus intelligent... Bertrand de Fénelon » ? Tout comme les conciles de Byzance peinaient à définir le sexe des anges, un plein colloque d'universitaires échouerait à établir l'identité de cette chauve-souris digne de La Fontaine.
La stratégie proustienne s'avéra pour finir payante. Si la *Recherche* fascine toujours autant, c'est aussi parce que Proust s'y cache derrière le narrateur tout en s'y exhibant, y trahit ses « vices » tout en nous interdisant de les lui attribuer : « Attrape-moi si tu peux », semble dire le narraproust à chaque page de sa confession biaisée. La traque dure depuis un siècle et pourrait se prolonger d'autant. ●

Claude Arnaud

Écrivain, biographe, Claude Arnaud est notamment l'auteur de *Proust contre Cocteau* (Grasset, 2013).

Charles Swann, premier de cordée

Précurseur et exemplaire, l'amoureux d'Odette de Crécy initie le jeune héros aux arcanes de la jalousie.

C'est un personnage magnifique, roux, juif et mélancolique – dont le destin, à maints égards, préfigure celui du narrateur. Si l'on mentionne si promptement sa rousseur, c'est afin de souligner, d'emblée, qu'il est l'équivalent à peine transposé d'un Rothschild (en allemand : « écusson » – ou « enseigne » – « rouge », voire « roux », couleur proustiennement surlignée puisque son domaine se trouve du côté de Roussainville)... Swann, alias Rothschild, est donc riche, très riche, et sa fortune, autant que son esprit, lui ont valu une place éminente dans la société aristocratique d'avant l'affaire Dreyfus – qui se flatte pourtant de ne recevoir aucun « israélite ».

Swann est aussi – d'abord ? - un ami de la famille du narrateur, dont il est le voisin à la campagne. Unique juif à avoir été admis au Jockey Club, il est, pour l'essentiel, un esthète, un spécialiste de Vermeer, un jouisseur mondain, qui n'hésite pas à faire le séducteur aimable auprès des tantes du narrateur – qui ne lui sont, pourtant, d'aucune utilité sociale. Son immense culture, sa distinction, ses hautes relations (il est l'intime du prince de Galles, mais ne s'en vante jamais...), sa réserve élégante lui valent l'amitié sincère et frivole d'Oriane de Guermantes – et, par ricochet, sa haute position au faubourg Saint-Germain.

Swann reste cependant un homme simple et discret. Il aime les femmes, surtout les demi-mondaines, en consomme un grand nombre, s'amourache d'Odette de Crécy avec qui il aura une fille, Gilberte. A priori, Odette – qui n'est qu'une « cocotte » – n'était *pas le genre* de Swann, mais elle le séduit, le rend fou de jalousie et le capture ainsi. Bientôt veuve, elle pourra jouir à son aise de la fortune d'un homme dont elle s'empressera de renier le nom juif.

Le lièvre et le cygne

Pourquoi Swann s'est-il laissé séduire par Odette ? Parce qu'il est un surdoué de la jalousie – et Odette sait s'y prendre pour rendre un homme jaloux. Chez Swann, cette jalousie précède même l'amour – dont elle est « l'ombre inquiétante » – et le rend possible. De telle sorte que la figure de Swann annonce à tous égards celle du narrateur. Et les amours Swann-Odette ne seront que le brouillon des amours narrateur-Albertine...

Précisons encore, pour revenir sur le patronyme de Swann, que, de l'aveu même de Proust, Swann est une figure très inspirée du fameux Charles Haas, riche agent de change de l'époque. Remarquons au passage que Swann signifie (en anglais) « cygne » tandis que Haas signifie (en allemand) « lièvre ». D'où la question : pourquoi Proust transforme-t-il un lièvre allemand en un cygne anglais ? Disons que, pour Proust, le judaïsme a besoin de passer par l'Angleterre avant de s'acclimater à la francité rose et blonde – le modèle étant le fameux Jacob Rothschild qui, quittant Francfort, ne devint pas un vulgaire « Jacques Rothschild » en arrivant en France, mais un « James de Rothschild » après son passage outre-Manche.

D'autres proustologues ont, pour leur part, mis en circulation une hypothèse différente : elle concerne les Baignères, que Proust fréquenta à Trouville entre 1888 et 1892, dont les Goncourt parlent dans leur Journal, et qui auraient inspiré la famille Swann. Piste hasardeuse entre toutes, et drolatique : *« swam »* n'est-il pas, à un jambage près, le prétérit de *« swim »* – qui renvoie à la natation, donc à la baignade, donc aux Baignères ? Une nouvelle preuve que la philologie et l'onomastique ont trouvé, avec l'œuvre de Proust, un champ d'investigation (et de jouissance) quasiment infini... ●

Jean-Paul Enthoven

Chez Swann, la jalousie précède l'amour – dont elle est « l'ombre inquiétante » – et le rend possible.

Extrait

« L'ignorance où nous étions de cette brillante vie mondaine que menait Swann tenait évidemment en partie à la réserve et à la discrétion de son caractère, mais aussi à ce que les bourgeois d'alors se faisaient de la société une idée un peu hindoue et la considéraient comme composée de castes fermées où chacun, dès sa naissance, se trouvait placé dans le rang qu'occupaient ses parents, et d'où rien, à moins des hasards d'une carrière exceptionnelle ou d'un mariage inespéré, ne pouvait vous tirer pour vous faire pénétrer dans une caste supérieure. M. Swann, le père, était agent de change ; le “fils Swann” se trouvait faire partie pour toute sa vie d'une caste où les fortunes, comme dans une catégorie de contribuables, variaient entre tel et tel revenu. On savait quelles avaient été les fréquentations de son père, on savait donc quelles étaient les siennes, avec quelles personnes il était “en situation” de frayer. S'il en connaissait d'autres, c'étaient relations de jeune homme sur lesquelles des amis anciens de sa famille, comme étaient mes parents, fermaient d'autant plus bienveillamment les yeux qu'il continuait, depuis qu'il était orphelin, à venir très fidèlement nous voir ; mais il y avait fort à parier que ces gens inconnus de nous qu'il voyait, étaient de ceux qu'il n'aurait pas osé saluer si, étant avec nous, il les avait rencontrés. Si l'on avait voulu à toute force appliquer à Swann un coefficient social qui lui fût personnel, entre les autres fils d'agents de situation égale à celle de ses parents, ce coefficient eût été pour lui un peu inférieur parce que, très simple de façons et ayant toujours eu une “toquade” d'objets anciens et de peinture, il demeurait maintenant dans un vieil hôtel où il entassait ses collections et que ma grand-mère rêvait de visiter, mais qui était situé quai d'Orléans, quartier que ma grand-tante trouvait infamant d'habiter. [...]
Mais si l'on avait dit à ma grand-mère que ce Swann qui en tant que fils Swann était parfaitement “qualifié” pour être reçu par toute la “belle bourgeoisie”, par les notaires ou les avoués les plus estimés de Paris [...], avait, comme en cachette, une vie toute différente ; qu'en sortant de chez nous, à Paris, après nous avoir dit qu'il rentrait se coucher, il rebroussait chemin à peine la rue tournée et se rendait dans tel salon que jamais l'œil d'aucun agent ou associé d'agent ne contempla, cela eût paru aussi extraordinaire à ma tante qu'aurait pu l'être pour une dame plus lettrée la pensée d'être personnellement liée avec Aristée dont elle aurait compris qu'il allait, après avoir causé avec elle, plonger au sein des royaumes de Thétis, dans un empire soustrait aux yeux des mortels, et où Virgile nous le montre reçu à bras ouverts ; ou, pour s'en tenir à une image qui avait plus de chance de lui venir à l'esprit, car elle l'avait vue peinte sur nos assiettes à petits fours de Combray, d'avoir eu à dîner Ali-Baba, lequel quand il se saura seul, pénétrera dans la caverne, éblouissante de trésors insoupçonnés. »

Du côté de chez Swann



Charles Haas (1833-1902), représenté à l'extrême droite du tableau de James Tissot *Le Cercle de la rue Royale* (1868). Figure de la vie mondaine parisienne, il est le principal modèle de Charles Swann.

MUSÉE D'ORSAY/RMN-GP

Odette de Crécy, adorable cocotte

Femme fatale de Charles Swann et mère de Gilberte, elle enchaîne les conquêtes et les métamorphoses, au gré de son ascension sociale.



WIKIMEDIA CC

Pour le personnage d'Odette, Proust s'est inspiré de Zéphora (à g.), une fille de Jéthro représentée par Sandro Botticelli dans *Épisodes de la vie de Moïse* (1481-1482, fresque de la chapelle Sixtine, détail).

C'est une cocotte de grande envergure. Vénale, certes, mais en y mettant les formes et les belles manières. Elle a de grands yeux rêveurs, une avidité sans pareille et ressemble à un Botticelli, surtout sous le regard de l'esthète Charles Swann, qui ne peut pas aimer un être humain qui ne ressemblerait pas à une œuvre d'art. Face à Odette, il est vrai, Swann est démuni : elle a du génie pour rendre les hommes jaloux et Swann adore être jaloux. Ou, plus exactement, il ne devient amoureux que s'il est d'abord jaloux. Alors, devant cette fille qui n'est « pas son genre », il tombe dans le panneau, et il tombe en beauté. Odette, elle, chante, roucoule, ment, parsème sa conversation de mots anglais (« five o'clock tea ») – c'est un vrai petit serpent. Ou, selon le point de vue, une adorable petite chatte qui ronronne, griffe et calcule. Elle apparaît d'abord, dans la *Recherche*, sous les traits d'une « dame en rose », maîtresse de l'oncle du narrateur, qu'elle impressionnera durablement. Elle épousera plus tard un M. de Crécy, un illustre inconnu qu'elle rejettera bien vite après avoir empoché la respectabilité attachée à sa particule. Mais son chef-d'œuvre reste la conquête du cœur de Swann

– qu'elle éblouit, hante, trompe avec un zèle particulièrement tonique. Est-elle intelligente ? Stupide ? On ne sait. Stratège, à coup sûr. Et faiblement vertueuse. Après Swann (dont elle parviendra à se faire épouser – un exploit car Swann était très heureux entre son célibat et sa vie mondaine), elle jouira paisiblement de la fortune qu'elle aura su lui extorquer, sans omettre d'épouser encore un Forcheville (à propos : sait-on que « Forcheville » fut le dernier mot écrit par Marcel Proust ?) qui fera d'elle une comtesse. À partir de là,

Est-elle intelligente ? Stupide ? On ne sait. Stratège, à coup sûr. Et faiblement vertueuse.

son ascension est accomplie, et Gilberte (la fille qu'elle a eue avec Swann) sera reçue chez les Guermantes et épousera Robert de Saint-Loup au prix d'une double ingratitude. Odette annonce, de façon assez rigoureuse, la figure d'Albertine – dont elle est, en quelque sorte, la version non tragique – alors que, symétriquement, Swann est, lui, la version tragique du narrateur. À la fin, au terme d'un parcours de virtuose, Odette sera même la maîtresse du duc de Guermantes. Cette femme avait du feu dans le cœur – et ailleurs. Avec elle, le crime (enfin, la rouerie…) paie toujours. Sans doute la créature la plus immorale de la *Recherche*… ● **Jean-Paul Enthoven**

Extrait

« […] quand un jour au théâtre il fut présenté à Odette de Crécy par un de ses amis d'autrefois, qui lui avait parlé d'elle comme d'une femme ravissante avec qui il pourrait peut-être arriver à quelque chose, mais en la lui donnant pour plus difficile qu'elle n'était en réalité afin de paraître lui-même avoir fait quelque chose de plus aimable en la lui faisant connaître, elle était apparue à Swann non pas certes sans beauté, mais d'un genre de beauté qui lui était indifférent, qui ne lui inspirait aucun désir, lui causait même une sorte de répulsion physique, de ces femmes comme tout le monde a les siennes, différentes pour chacun, et qui sont l'opposé du type que nos sens réclament. Pour lui plaire elle avait un profil trop accusé, la peau trop fragile, les pommettes trop saillantes, les traits trop tirés. Ses yeux étaient beaux, mais si grands qu'ils fléchissaient sous leur propre masse, fatiguaient le reste de son visage et lui donnaient toujours l'air d'avoir mauvaise mine ou d'être de mauvaise humeur. Quelque temps après cette présentation au théâtre, elle lui avait écrit pour lui demander à voir ses collections qui l'intéressaient tant, “elle, ignorante qui avait le goût des jolies choses”, disant qu'il lui semblait qu'elle le connaîtrait mieux, quand elle l'aurait vu dans “son home” où elle l'imaginait “si confortable avec son thé et ses livres”, quoiqu'elle ne lui eût pas caché sa surprise qu'il habitât ce quartier qui devait être si triste et “qui était si peu smart pour lui qui l'était tant”. […] Mais à l'âge déjà un peu désabusé dont approchait Swann, et où l'on sait se contenter d'être amoureux pour le plaisir de l'être sans trop exiger de réciprocité, ce rapprochement des cœurs, s'il n'est plus comme dans la première jeunesse le but vers lequel tend nécessairement l'amour, lui reste uni en revanche par une association d'idées si forte, qu'il peut en devenir la cause, s'il se présente avant lui. Autrefois on rêvait de posséder le cœur de la femme dont on était amoureux ; plus tard sentir qu'on possède le cœur d'une femme peut suffire à vous en rendre amoureux. »

Du côté de chez Swann

Laure Hayman (1851-1932), photographiée en 1928 par Wilhelm Benque. Proust s'inspira de la vie de cette célèbre demi-mondaine pour créer Odette de Crécy.

ABECASIS/LEEMAGE

Albertine, celle qui prend du bon temps

Espiègle, secrète, prisonnière, fugitive... Avec Mlle Simonet, le narrateur va tout connaître des délices et tourments de la jalousie, moteur de l'amour.

C'est le personnage le plus souvent nommé dans la *Recherche* : 2 375 occurrences ! Dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Gilberte dit d'elle : « Elle sera sûrement très fast, mais en attendant elle a une drôle de touche. Je ne la connais pas. Je la voyais seulement passer, on criait Albertine par-ci, Albertine par-là. » « Etre de fuite », séduisante, mouvante, impertinente, elle est pur objet de désir qui surgit sur une plage et meurt dans une chevauchée en pleine campagne. Trois incertitudes marquent son identité : sociale, physique et sexuelle. Orpheline élevée par sa tante, Mme Bontemps, dont le mari est conseiller d'ambassade, elle est intelligente et cultivée, chante Massenet et joue du piano, mais est parfois si mal élevée ! Physiquement, difficile de dire quelle est sa taille, son teint. Ses cheveux, parfois bruns mais parfois noirs, ses yeux verts, bleus ou violets. Elle a de « bonnes grosses joues » (l'un des personnages d'*Ada*, de Nabokov, dira : « Les bonnes grosses joues d'Albertine sont en réalité les fesses rebondies d'Albert ») mais « un petit nez rose de chatte » et un grain de beauté dont le narrateur ne sait plus très bien où il est placé. Incertitude sexuelle, enfin...



Alfred Agostinelli au studio Nadar, en 1905. Chauffeur de taxi, il fut un temps secrétaire de Proust, chez qui il résida plusieurs mois.

La première fois que le narrateur la remarque, c'est à Balbec, avec sa bande de filles. Il la rencontre chez le peintre Elstir et la revoit. Ils entament une relation. Il envisage de l'épouser. Ils vivront ensemble dans l'appartement des parents du narrateur, partis en voyage. Relation amoureuse, mais peu de sexe : chambres séparées, chastes baisers. Parfois, non sans effroi, jeux de langues... Chez Proust, la pénétration est essentiellement psychologique. Il l'appelle ma petite bécasse ; elle, mon grand méchant.

Peu à peu, le narrateur a des doutes sur ses mœurs, après une scène au petit Casino d'Incarville, où elle danse avec une autre femme, seins contre seins, et semble, selon le docteur Cottard, au sommet de la jouissance. Elle devient bientôt la figure même du mensonge et de la tromperie aux yeux du narrateur, qui se souvient de Swann malmené par Odette. Alors, fuyant sa personne réelle qu'il regarde avec mépris et parfois haine, il la réinvente selon son désir. Marcel (Albertine nomme ainsi le narrateur à deux reprises, comme par un lapsus de Proust) en fait sa captive, mais c'est un geôlier prisonnier de sa prisonnière, un jaloux enfermé dans sa jalousie. Un jour, Françoise annonce brutalement qu'elle a quitté l'appartement, lui laissant une lettre d'adieu. Aveuglé par la souffrance, le narrateur imagine comment la faire revenir. Le jour où il lui adresse une lettre désespérée, il reçoit un télégramme de Mme Bontemps : Albertine est morte. Chute de cheval.

Cette fin tragique a fait dire que le modèle du personnage était un homme et plus précisément Alfred Agostinelli, chauffeur et secrétaire occasionnel de Proust mort accidentellement en mai 1914 dans un accident d'avion.

Entre eux, peu de sexe : chambres séparées, chastes baisers. Parfois, non sans effroi, jeux de langues.

WIKIMÉDIA CC-GOOGLE IMAGES


AKG-IMAGES

La Lettre (1880), de Paul César Helleu (1859-1927). L'indolence d'une jeune fille en fleur…

Mais, derrière Albertine, il y a aussi Reynaldo Hahn, l'amant musicien, Rochat, l'un des valets de chambre, et surtout maman, avec qui Proust échangeait des répliques d'*Esther* de Racine, comme son narrateur avec Albertine. Comme la mère, Albertine lui demande : « Avez-vous écrit quelque chose tantôt, mon petit chéri ? »

« La jalousie survit à la fin de l'amour », écrit Proust. Celle du narrateur survivra aussi à la fin d'Albertine. Alors qu'il évoque le souvenir de la jeune fille avec Andrée, celle-ci lui avoue avoir eu avec elle des relations amoureuses. Elle n'était pas la seule. Un homme, Octave, aurait été ciblé par la tante d'Albertine, comme un bon parti possible. Cela expliquerait qu'Albertine ait quitté le narrateur… Il en doute : le jaloux ne veut pas savoir, il veut jouir de sa détresse. ● **Michel Schneider**

Extraits

« À partir de cet après-midi-là, moi, qui les jours précédents avais surtout pensé à la grande, ce fut celle aux clubs de golf, présumée être Mlle Simonet, qui recommença à me préoccuper. Au milieu des autres, elle s'arrêtait souvent, forçant ses amies qui semblaient la respecter beaucoup à interrompre aussi leur marche. C'est ainsi, faisant halte, les yeux brillants sous son "polo" que je la revois encore maintenant silhouettée sur l'écran que lui fait, au fond, la mer, et séparée de moi par un espace transparent et azuré, le temps écoulé depuis lors, première image, toute mince dans mon souvenir, désirée, poursuivie, puis oubliée, puis retrouvée, d'un visage que j'ai souvent depuis projeté dans le passé pour pouvoir me dire d'une jeune fille qui était dans ma chambre : "C'est elle !" »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

« Du moins tant que je ne l'avais pas touchée, cette tête, je la voyais, un léger parfum venait d'elle jusqu'à moi. Mais hélas ! – car pour le baiser, nos narines et nos yeux sont aussi mal placés que nos lèvres mal faites – tout d'un coup, mes yeux cessèrent de voir, à son tour mon nez s'écrasant ne perçut plus aucune odeur, et sans connaître pour cela davantage le goût du rose désiré, j'appris à ces détestables signes, qu'enfin j'étais en train d'embrasser la joue d'Albertine. »

Le Côté de Guermantes

Dans la maison de la tante Léonie, à Combray – inspiré par la commune d'Illiers (rebaptisée Illiers-Combray, Eure-et-Loir), où Marcel Proust passa une partie de son enfance.

Proust et les « personnages-lieux »

PAR PATRICK MIMOUNI


BERNARD ANNEBICQUE/SYGMA/GETTY IMAGES

Combray, Balbec, Venise, le Ritz ou le bois de Boulogne : sous ces noms, des « personnages géographiques » ? Promenade en sept étapes au pays de la *Recherche*.

I- Combray

Près de Chartres, à Illiers, il y a une maison où Proust est allé parfois en vacances durant son enfance. On y a reconstitué la maison où le narrateur de son roman va en vacances au même âge, dans un lieu qu'il nomme « Combray ». Et, cas très intéressant d'influence de la littérature sur la géographie, en 1971 Illiers a été rebaptisé Illiers-Combray sur décision du ministre de l'Intérieur (Raymond Marcellin)... Dans la *Recherche*, le lieu est tiraillé entre deux directions, deux « côtés » qui structurent le roman. Le côté aristocratique (le côté de Guermantes, où se trouve le château de la famille du même nom) et le côté juif (le côté de Méséglise, où habite Swann, du côté de chez Swann, donc). Mais en réalité, pour Proust, Combray, ce fut surtout Auteuil, la maison où il est né, la maison des Weil, la famille de sa mère, tiraillée elle aussi entre deux cultures, la culture française et la culture juive.
Guermantes, ce n'est pas seulement un lieu, c'est une manière de penser, qui requiert un discours, comme dans le salon de la duchesse de Guermantes, où il est convenu qu'« on est intelligent dans la mesure où on doute de tout », selon la leçon de Montaigne ou de Descartes.
Méséglise, c'est un autre genre de lieu autant qu'une autre manière de penser, qui exige des signes donnés à déchiffrer, ce que laisse entendre Swann. « Sans doute, ce déchiffrage était difficile, mais seul il donnait quelque vérité à lire », précisait Proust.
Tenir un discours, ce n'est pas du tout la même chose que faire signe. Deux modes d'expression contradictoires, mais qui peuvent pourtant se conjuguer pour produire quelque chose d'aussi stupéfiant qu'*À la recherche du temps perdu*.

II- Le jardin des Champs-Élysées

Entre la place de la Concorde et le rond-point des Champs-Élysées s'étend un jardin que fréquentaient le jeune Proust et ses camarades, garçons ou •••


MUSÉE CARNAVALET/ROGER-VIOLLET

La chambre de Proust, lieu d'écriture de la *Recherche*, « reconstituée » au musée Carnavalet, à Paris.

●●● filles. On s'y retrouvait après la sortie des classes. On y jouait à toutes sortes de jeux, notamment aux barres, une espèce de chat perché. Un épisode capital du roman de Proust y a lieu.
À l'écart de foule, sous un groupe d'arbres, Marcel joue avec Gilberte. Il a 16 ans. Elle en a 15. Ils luttent l'un contre l'autre en riant. Il la serre dans ses bras. Il l'étreint. Et, soudain, il ressent quelque chose de bizarre.
« […] au milieu de la gymnastique que je faisais, sans qu'en fût à peine augmenté l'essoufflement que me donnaient l'exercice musculaire et l'ardeur du jeu, je répandis, comme quelques gouttes de sueur arrachées par l'effort, mon plaisir auquel je ne pus pas même m'attarder le temps d'en connaître le goût ».
Voilà, il a émis sa semence par surprise, sans érection ni orgasme. Il ne peut pas accéder à la sexualité phallique. Il s'initiera à une autre forme d'érotisme.
Le jardin des Champs-Élysées n'est si proustien que parce qu'il rappelle un événement déterminant dans la vie de Proust. Car il n'écrit pas un roman d'imagination. Il écrit un roman réel, basé sur une expérience réellement vécue, transposée, cryptée, donnée à déchiffrer, mais réelle. C'est ce qui compte pour Proust.

III- Le bois de Boulogne

Paris s'offrait en spectacle au bois de Boulogne. De grandes dames, femmes du monde ou courtisanes, y défilaient dans d'admirables équipages sous le regard des badauds. Un lieu qui joue un rôle important chez Proust. Lieu de représentation, mais également lieu de prostitution, lieu de drague et lieu de sport.
Le proviseur du lycée Condorcet avait autorisé les élèves à fonder un club au bois de Boulogne (le Racing) où l'on jouait au rugby en particulier. Le lycéen Proust aimait beaucoup assister aux matchs. Et il aimait plus encore l'atmosphère du vestiaire après le match.
« On sentait que le Bois n'était pas qu'un bois, qu'il répondait à une destination étrangère à la vie de ses arbres, l'exaltation que j'éprouvais n'était pas causée que par l'admiration de l'automne, mais par un désir. »
Le bois de Boulogne s'érotise, comme toutes choses, chez Proust, mais particulièrement ce lieu qui rappelle Sodome pas moins que Gomorrhe.
Marcel, dans le roman, n'est pas homosexuel. Seulement il a un rapport aux femmes qui repose sur la même expérience que Marcel dans la vie. Les femmes détiennent le pouvoir de le faire jouir et il détient le pouvoir de les faire jouir, à condition qu'elles soient lesbiennes et de recourir aux rites propres à Lesbos. Cependant, à un impuissant comme Marcel, elles préféreront toujours une femme.

IV- Balbec

« Dans la 2e partie du roman, la jeune fille sera ruinée, je l'entretiendrai sans chercher à la posséder par impuissance du bonheur », notait Proust sur le carnet où il élaborait le plan de son roman, à Cabourg, en juillet 1908. Cette jeune fille, ce sera Albertine. Et le lieu où Marcel la rencontrera, ce sera non pas Cabourg mais Balbec, son double romanesque.
Albertine incarne Balbec, comme la duchesse incarne Guermantes ou Swann Méséglise. Le lieu devient charnel, chez Proust. L'église « presque persane » de Balbec, aussi bien que son Grand Hôtel, se charge d'une sensualité proprement proustienne, où l'Orient et son cosmopolitisme s'associent au climat de la côte normande, à ses plages, à ses falaises et à ses tempêtes, comme dans un acte amoureux, mais pas sexuel, en tout cas pas phallique, en ce qui concerne Marcel, dans le roman comme dans la vie.
Son impuissance ne l'affectait pas que sexuellement. Elle l'affectait artistiquement. Deux concepts inséparables alors dans ses songes. Il concevait qu'il ne serait jamais un artiste.
Cependant il lui arrivait quelque chose à Cabourg. Il était amoureux. Il aimait son chauffeur, Alfred ●●●

***L'Hôtel des Roches-Noires, Trouville* (1870), de Claude Monet (1840-1926). Ce célèbre hôtel fut l'un des modèle du Grand Hôtel de Balbec.**



HERITAGE-IMAGES/ART MEDIA/AKG-IMAGES


CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES/LEEMAGE

●●● Agostinelli, le principal modèle d'Albertine. Et, en sillonnant les routes en sa compagnie, il trouvait enfin le courage d'écrire le roman d'un homme accablé par son impuissance, mais qui accèdera tout de même à la véritable puissance, celle qu'on lui reconnaît universellement aujourd'hui.
Cabourg-Balbec, voilà le lieu le plus proustien qui soit, pas seulement visuellement, mais surtout amoureusement et mentalement, le lieu où Proust a trouvé l'idée de l'œuvre.

V- Le faubourg Saint-Germain

La noblesse française d'Ancien Régime se regroupait majoritairement dans le 7e arrondissement de Paris, au faubourg Saint-Germain, une expression qui désignait également l'aristocratie française en tant que telle, même si ses membres n'habitaient pas tous le même quartier. Elle composait un milieu très fermé et résolument antisémite.
Proust lui porta beaucoup d'attention. Il n'y fut pas admis pour autant. Les grandes familles qu'il connaissait (les Gramont, les Noailles, les Greffulhe, etc.) composaient la parentèle catholique des Rothschild. Ces familles-là opéraient une rupture avec leur milieu traditionnel pour passer sur la rive droite, au faubourg Saint-Honoré. Néanmoins, la puissance culturelle du faubourg Saint-Germain était telle qu'elle ordonnait, à distance, les règles du savoir-vivre au faubourg Saint-Honoré, les rites, les manières, le décor, le langage, le discours, si bien que



Le Lac au bois de Boulogne **(1899), d'Henri-Edmond Cross (1856-1910).**

Proust n'hésita pas à confondre les deux faubourgs pour concevoir les Guermantes.
Le côté de Guermantes constitue l'imaginaire où se fabriquent les mythes, les croyances, les mots d'ordre d'une société. Mais, quoi qu'on fasse, on perdra son temps de ce côté-là. On n'arrivera jamais à rien au faubourg Saint-Germain, parce qu'il n'y a rien de réel.

VI- Venise

Venise, pour Proust, c'est le lieu du moment charnière entre le « Temps perdu » et le « Temps retrouvé », là où s'effectue le passage d'un temps à l'autre, du moins là qu'il commence à s'effectuer.
Marcel, dans le roman, a vécu le plus profond des deuils quand il se décide à partir pour Venise. Il a perdu la femme qu'il aimait. Et là, à Venise, il se rend compte que la mort d'Albertine ne le fait plus souffrir. Il peut enfin sortir de son chagrin. Il peut enfin revivre. Seulement cela implique qu'il renonce à la littérature, comme il a renoncé à Albertine. Eh oui, il lui faut bien admettre qu'il est impuissant.
Ce moment-là, Marcel l'a réellement vécu dans la vie, en mai 1900, lorsqu'il arriva à Venise. Mais alors, en renonçant à la littérature, il ne renonçait qu'à écrire un roman d'imagination. La question se posait : comment écrire un roman réel ?
Et elle se liait, cette question, au lieu de deuil, au lieu de passage, au lieu de renaissance qu'était pour lui Venise. Mais le lieu ne lui importait que parce qu'il renvoyait à un moment crucial.

VII- Le Ritz

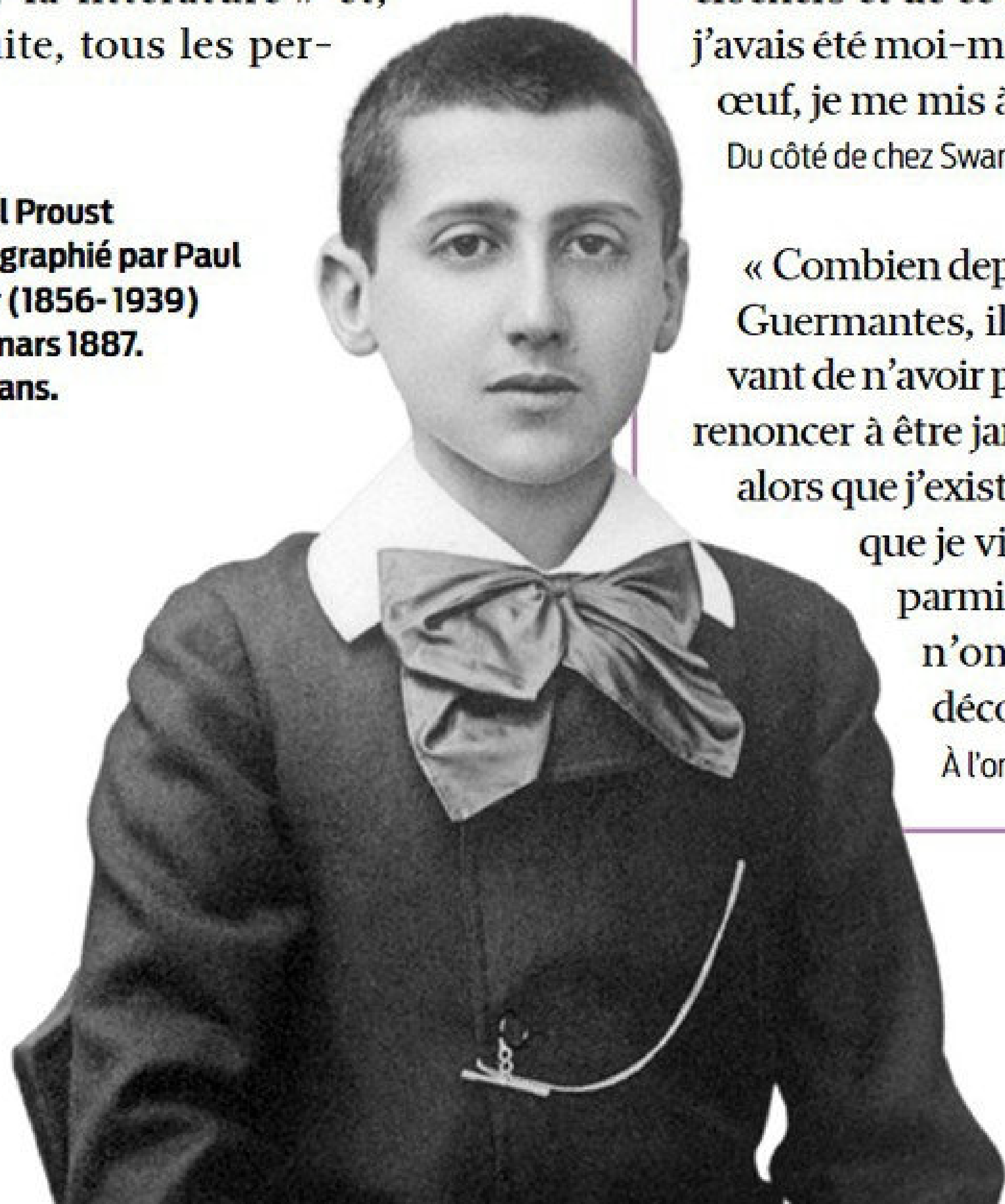
Proust aimait beaucoup le Ritz. Il le fréquenta surtout à la fin de sa vie, à partir de 1917, en pleine guerre, alors que l'hôtel servait de refuge à toutes sortes de personnes, des Russes qui fuyaient la révolution en Russie aussi bien que des Français qui, dépourvus de domestiques, avaient quitté leur maison pour se loger à l'hôtel.
Marcel, dans le roman, imagine la chronique mondaine qui aurait pu paraître alors dans *Le Figaro*, pour rendre compte de l'ambiance de la cave du Ritz où les clients sont descendus lors d'une attaque aérienne : « Reconnu : la duchesse de Guermantes superbe en chemise de nuit, le duc de Guermantes inénarrable en pyjama rose et peignoir de bain, etc. »
Le Ritz de Paris remplaçait le Grand Hôtel de Cabourg. C'est dans ce genre de lieux que Proust se sentait le mieux. L'espèce de salon particulier qu'il occupait parfois pour y donner un dîner, ou pour y corriger ses épreuves, existe toujours, voué à sa mémoire, avec son portrait. Il y a également un bar qui lui est consacré de la même manière. Le Ritz a évidemment intérêt à célébrer sa mémoire, mais c'est tout de même un lieu que Proust avait connu et qui lui importait. Le lieu où il s'est rendu compte qu'il était devenu Proust. ●

Patrick Mimouni est cinéaste et écrivain. Il est notamment l'auteur de l'essai *Les Mémoires maudites. Juifs et homosexuels dans l'œuvre et la vie de Marcel Proust* (Grasset, 2018).

Le narrateur serait-il devenu écrivain sans la scène primitive du baiser de maman ? À Combray, avec Gilberte, la fidèle Françoise, la grand-mère, c'est l'enfance de l'art.

L'adolescent qui veut devenir écrivain

« Je ne saurais donc vous dire quand j'ai commencé à écrire », déclarait Proust dans son entretien avec André Lévy en 1913. Mais le narrateur de la *Recherche*, le « narraproust », comme l'appelle Claude Arnaud, quand prend-il conscience que c'est cela qu'il fera de sa vie, écrire ? Gérard Genette proposait ce résumé drastique d'*À la recherche du temps perdu* : Marcel devient écrivain. Assistons-nous dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, avec les débuts littéraires du narrateur, à la naissance d'un écrivain ? Autour de lui, chacun convient qu'il a « des dispositions pour la littérature » et, ensuite, tous les personnages de la *Recherche* inciteront le narrateur à devenir écrivain. Mais lui ? Dans *Du côté de chez Swann*, jeune, le narrateur déclare ainsi sa flamme pour Bergotte : « Je pleurai sur les pages de l'écrivain comme dans les bras d'un père retrouvé. » Mais pour autant, pas question d'écrire. La littérature, c'est les autres. Un paradis où on ne l'attend pas. Le narrateur se livrera ainsi à un récit ironique de ses débuts en littérature en évoquant, dans *Du côté de chez Swann*, le petit morceau composé au crayon, malgré les cahots, sur le siège de la voiture du docteur Percepied. Puis, s'identifiant à Bergotte, il envisagera de devenir écrivain pour assurer son propre



Marcel Proust photographié par Paul Nadar (1856-1939) le 24 mars 1887. Il a 15 ans.

Extraits

« Je ne repensai jamais à cette page, mais à ce moment-là, quand, au coin du siège où le cocher du docteur plaçait habituellement dans un panier les volailles qu'il avait achetées au marché de Martinville, j'eus fini de l'écrire, je me trouvai si heureux, je sentais qu'elle m'avait si bien débarrassé de ces clochers et de ce qu'ils cachaient derrière eux, que comme si j'avais été moi-même une poule et que je venais de pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête. »

Du côté de chez Swann

« Combien depuis ce jour, dans mes promenades du côté de Guermantes, il me parut plus affligeant encore qu'auparavant de n'avoir pas de dispositions pour les lettres et de devoir renoncer à être jamais un écrivain célèbre ! [...] Il me semblait alors que j'existais de la même façon que les autres hommes, que je vieillirais, que je mourrais comme eux, et que, parmi eux, j'étais seulement du nombre de ceux qui n'ont pas de dispositions pour écrire. Aussi, découragé, je renonçais à jamais à la littérature. »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

RUE DES ARCHIVES



BRIDGEMAN IMAGES

Un coin d'appartement (1875), de Claude Monet (1840-1926). Une évocation « proustienne » de l'enfance.

salut. Ou sa chute, tirant une conclusion amère de ses débuts littéraires dans le cercle de famille de Combray par : « Je n'étais pas né pour la littérature. » Procrastinant de déception en déception, le jeune apprenti écrivain constate que la littérature n'est pas faite pour lui ou qu'il n'est pas fait pour elle… tout en racontant, en 3 000 pages, comment le petit Marcel est devenu le grand Proust. Morale de la *Recherche*, déjà esquissée dans le débat entre Norpois et le jeune adolescent écriveur maladroit dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* : on ne naît pas écrivain, et même, on n'est jamais écrivain. On le devient sans cesse. Sans doute faut-il en appeler à la vraie scène primitive : le baiser de maman, rapporté dans « Combray ». Marcel, malade, enfant sans âge, et qui ne veut pas grandir, mendie le dernier baiser de sa mère, qui le traite de stupide et le quitte. Lorsque Françoise, après avoir transmis à maman les mots écrits par l'enfant réclamant son baiser, revient avec ces mots : « Il n'y a pas de réponse », un écrivain est né, qui s'acharnera à transformer maman en prisonnière pour qu'elle ne le quitte pas. À son tour, Albertine recluse sera une maman que l'on n'aime que lorsqu'elle disparaît. C'est par sa mère que, comme son narrateur, Proust est devenu écrivain, malgré elle, contre elle. *À la recherche du temps perdu* est une longue lettre à maman. La littérature tient parfois à peu de chose : un baiser refusé, une non-réponse à la demande d'amour. ● **Michel Schneider**

Carnets et pages manuscrites de la *Recherche*. Des carnets toilés offerts à l'auteur par Mme Straus en 1908 aux paperoles et becquets collés par la fidèle Céleste, en passant par les cahiers de brouillons et les multiples jeux d'épreuves dactylographiées, le processus créateur proustien va toujours s'enrichissant.

AKG-IMAGES/ERICH LESSING

Gilberte, le premier amour

Le jeune héros côtoie la fille de Swann sur les Champs-Elysées et en tombe amoureux.

Marcel Proust, 21 ans, « jouant » de la guitare aux pieds de Jeanne Pouquet, modèle principal de Gilberte, en 1892.

Gilberte, fille de Swann et d'Odette, a une enfance gâtée, choyée, heureuse. Son père l'adore. Sa mère l'enlève des après-midi entières pour partir en course avec elle comme avec une amie. Elle vit dans un luxe social et intellectuel : Bergotte est un intime de son père, elle déjeune avec lui, et il l'emmène visiter des cathédrales auxquelles le narrateur doit se contenter de rêver. Son emploi du temps varie selon son plaisir. Justement, c'est un jour qu'elle annonce qu'elle ne viendra pas jouer le lendemain aux Champs-Élysées que le narrateur comprend, à la déception qui l'envahit, qu'il est amoureux d'elle. Elle accueille ses attentions avec intérêt, puis avec une impatience croissante : il l'ennuie. Il se résigne à l'oublier et Gilberte disparaît, auréolée du mystère des gens qu'on n'a pas entièrement connus. Quand on la retrouve une dizaine d'années plus tard, tout a changé. Son père est mort. Sa mère, remariée. Sont-ce les mauvaises qualités d'Odette qui reparaissent en elle ? Le démon de l'ascension sociale la pousse à de vilains reniements : voilà qu'elle signe G. S. Forcheville, puis Forcheville tout court, du nom de son beau-père, et il n'est plus question de Swann. « C'est bon, ma chérie, d'avoir une fille comme toi ; un jour, quand je ne serai plus là, si on parle encore de ton pauvre papa, ce sera seulement avec toi et à cause de toi. » S'il avait su...
A-t-elle fait le bon choix ? Elle que la duchesse de Guermantes se refusait obstinément à recevoir épouse Saint-Loup et entre dans la famille. Mais ce mari la trompe et la rend malheureuse. Pour le récupérer, elle singe les façons de l'actrice Rachel, qu'elle croit sa rivale. Puis la guerre emporte son mari, sa fille unique fait un mariage décevant. Il lui reste la joie de recevoir son ancien petit soupirant, devenu un ami cher, pour des promenades mélancoliques au jardin de Tansonville. ●

Mathilde Brézet

Extrait

« "Ne trouves-tu pas qu'elle a quelque chose de Rachel ?", me disait-il [Saint-Loup]. Et en effet j'avais été frappé d'une vague ressemblance qu'on pouvait à la rigueur trouver maintenant entre elles. Peut-être tenait-elle à une similitude réelle de quelques traits (dus par exemple à l'origine hébraïque pourtant si peu marquée chez Gilberte) à cause de laquelle Robert, quand sa famille avait voulu qu'il se mariât, s'était senti attiré vers Gilberte. Elle tenait aussi à ce que Gilberte, ayant surpris des photographies de Rachel, cherchait pour plaire à Robert à imiter certaines habitudes chères à l'actrice, comme d'avoir toujours des nœuds rouges dans les cheveux, un ruban de velours noir au bras, et se teignait les cheveux pour paraître brune. »

Le Temps retrouvé

COSTA/LEEMAGE


GETTY IMAGES

La mère de Proust, née Jeanne Weil (1849-1905), entourée de ses deux fils, Marcel (à g.) et Robert, après la mort du père, Adrien, en novembre 1903.

Cinq cents fois « maman »

La mère du narrateur est très proche de celle de Proust. Mais elle ne cède pas à ses caprices, elle...

« Ma mère... » Cette façon de désigner la mère du narrateur n'est pas exceptionnelle dans la *Recherche* : 215 « maman » et 358 « ma mère », mais sa place en tête d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est une sorte de prise de distance du narrateur devenu jeune adulte par rapport à l'enfant de *Du côté de chez Swann* espérant le baiser de « maman ». Ce petit nom est d'ailleurs celui qu'emploie Proust âgé de 13 ou 14 ans lorsqu'à la question « Quel serait votre plus grand malheur ? » il répond : « Être séparé de maman. »

Le devenir-écrivain de Proust, tel que le répète celui de son narrateur, s'est joué autour du « baiser de maman », écran nécessaire pour arrêter la mort. Ni d'elle ni en elle. Marcel raconte Proust. Dès l'enfance, on le sait, le narrateur fait tout ce qu'il peut pour retarder le moment d'aller au lit car cela signifie se séparer de sa mère. Malade, il mendie un dernier baiser, mais elle le traite de stupide et le quitte. Françoise, après avoir transmis à la mère les mots écrits par l'enfant réclamant son baiser revient avec ces mots : « Il n'y a pas de réponse. » Curieuse comparaison, Proust évoque ce refus du baiser en s'identifiant à une « pauvre fille qui s'étonne » d'être rejetée. Albertine recluse sera une maman que l'on n'aime que lorsqu'elle disparaît.

Rejets et refus

Sourcilleuse de la « liberté intellectuelle » de son fils, rien ne l'ennuierait davantage que de l'« influencer », à cause aussi, note t-il, « du sentiment qu'étant une femme, d'une part elle manquait, croyait-elle, de la compétence littéraire qu'il fallait, d'autre part qu'elle ne devait pas juger d'après ce qui la choquait les lectures d'un jeune homme ». En revanche, elle ne se prive pas de lui dire qu'elle le trouve trop dépensier ou qu'il passe trop de temps à « sortir » avec Albertine. Elle s'afflige de voir la jeune fille s'installer dans l'appartement. Pour aider son fils à l'oublier, elle part d'ailleurs avec lui à Venise, qu'il refuse de quitter parce qu'il apprend que Mme Putbus vient d'arriver dans la lagune avec sa femme de chambre, dont la réputation sulfureuse a excité ses sens. La •••

À la question « Quel serait votre plus grand malheur ? », l'adolescent Proust répond : « Être séparé de maman. »

●●● mère ne cède pas au caprice et se rend à la gare. De ces rejets ou refus un écrivain est né.
La mère du narrateur est évidemment inspirée de celle de l'auteur lui-même. Jeanne Proust était née Jeanne Weil en 1849 dans une famille juive de la bourgeoise éclairée. On a beaucoup fait état de la complicité intellectuelle qui l'unissait à Marcel et de son grand amour toujours soucieux de l'hygiène de vie de son rejeton. Que pensait-elle de ses inclinations ? Dans le roman, il est intéressant de voir que le narrateur est le seul personnage important dont on n'apprendra pas dans le cours du roman qu'il est homosexuel. Dans la réalité, Jeanne Proust n'ignorait pas les amitiés masculines de son fils et lui disait, message à double sens, ce qu'elle concède dans le *Contre Sainte-Beuve* à propos de ses premiers travaux littéraires : « Fais comme si je ne le savais pas. »

Chagrins et succès

Proust qui du vivant de sa mère n'écrivait que de jolies choses dans l'air du temps (*Les Plaisirs et les Jours*) ne deviendra le romancier de la *Recherche* qu'après le décès de celle-ci, événement qui a en quelque sorte libéré sa création. Dans le roman, le chagrin qu'il éprouva à sa mort est déplacé sur celle de la grand-mère et sur celle d'Albertine. Dans la *Recherche*, maman ne meurt pas.
Qu'est-ce que maman ? Un regard aimant, un baiser refusé, une confidente pour les chagrins et le témoin des succès littéraires. Mais elle est surtout celle qui donne accès à la langue des livres et la destinataire de cette longue lettre qu'est la *Recherche*. ● **Michel Schneider**

Extraits

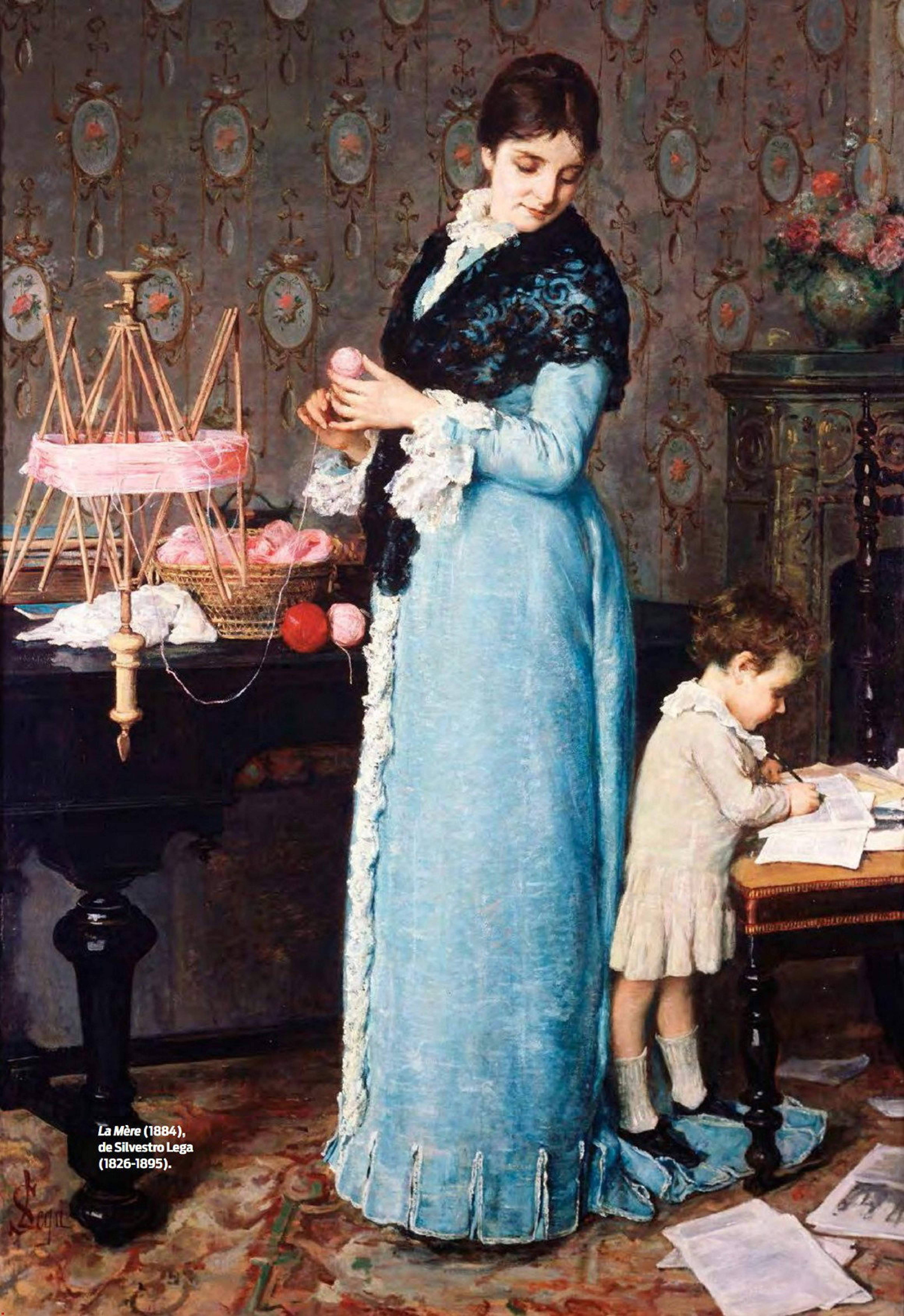
« Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. »

« Ma mère ne vint pas, et sans ménagements pour mon amour-propre (engagé à ce que la fable de la recherche dont elle était censée m'avoir prié de lui dire le résultat ne fût pas démentie) me fit dire par Françoise ces mots : "Il n'y a pas de réponse" que depuis j'ai si souvent entendu des concierges de "palaces" ou des valets de pied de tripots, rapporter à quelque pauvre fille qui s'étonne : "Comment, il n'a rien dit, mais c'est impossible ! Vous avez pourtant bien remis ma lettre. C'est bien, je vais attendre encore." Et – de même qu'elle assure invariablement n'avoir pas besoin du bec supplémentaire que le concierge veut allumer pour elle, et reste là, n'entendant plus que les rares propos sur le temps qu'il fait échangés entre le concierge et un chasseur [...]. »

« J'aurais dû être heureux : je ne l'étais pas. Il me semblait que ma mère venait de me faire une première concession qui devait lui être douloureuse, que c'était une première abdication de sa part devant l'idéal qu'elle avait conçu pour moi, et que pour la première fois, elle, si courageuse, s'avouait vaincue. »
Du côté de chez Swann

« [...] ma mère me dit, entendant que je faisais dire au chauffeur d'aller chercher Albertine : "Comme tu dépenses de l'argent ! (Françoise, dans son langage simple et expressif, disait avec plus de force : 'L'argent file.') Tâche, continua maman, de ne pas devenir comme Charles de Sévigné, dont sa mère disait : 'Sa main est un creuset où l'argent se fond.' Et puis je crois que tu es vraiment assez sorti avec Albertine. Je t'assure que c'est exagéré, que même pour elle cela peut sembler ridicule. J'ai été enchantée que cela te distraie, je ne te demande pas de ne plus la voir, mais enfin qu'il ne soit pas impossible de vous rencontrer l'un sans l'autre." »
Sodome et Gomorrhe

LUISA RICCIARINI/LEEMAGE



La Mère (1884),
de Silvestro Lega
(1826-1895).

La grand-mère ou l'amour maternel au carré

Elle initie le narrateur à la lecture de Mme de Sévigné et, après sa mort, lui fait connaître, à Balbec, ce qu'il nomme les « intermittences du cœur ».

Bathilde, la grand-mère maternelle, se distingue par sa nature ardemment idéaliste. Ses idées sur l'éducation de son petit-fils en témoignent. Elle qui dans le jardin de Combray connaît « l'ivresse de l'orage » ne comprend pas que son père l'envoie lire dans sa chambre les jours de trop grande pluie, alors qu'il a tant besoin de prendre des forces et de la volonté. Non qu'elle néglige la formation intellectuelle et artistique du jeune garçon. Voulant faire profiter son jeune âge des grands souffles du génie autant que du grand air, elle a acheté pour sa fête des livres qui l'ont fait traiter de folle par son gendre. Elle s'est « rabattue » sur les romans champêtres de George Sand qui ont au moins l'avantage d'être bien écrits. Pour sa chambre, qu'elle veut décorée de reproductions de beaux monuments, elle préfère les tableaux qu'en ont faits les grands artistes à leurs photographies trop directement « utilitaires ». Se rendant avec son petit-fils à la station balnéaire de Balbec, elle imagine qu'ils referaient dans une sorte de pèlerinage littéraire le trajet de Paris à « l'Orient » jadis accompli par Mme de Sévigné. Les lettres de la marquise sont en effet sa lecture favorite, autant pour leur style qu'en raison de l'amour de l'épistolière pour sa fille, modèle du rapport entre Bathilde et sa propre fille.

Au début du séjour à Balbec, la grand-mère prend la place de la mère.

Au début du séjour à Balbec, la grand-mère prend la place de la mère. Revêtue de sa robe de chambre en percale qui est l'habit qu'elle endosse pour soigner les siens, elle apporte au jeune garçon le remède d'une présence dans laquelle il « dépose » ses chagrins et « son propre désir de vivre ». Bientôt, cette « union » se traduit par un bonheur intense évoqué en termes édéniques sous lesquels se perçoit néanmoins une dépendance excessive.

Cependant, les principes de la grand-mère se heurtent parfois aux désirs de l'adolescent. Soucieuse de préserver sa liberté, elle a évité pendant longtemps dans le

Extraits

« Mais ma grand-mère, elle, par tous les temps, même quand la pluie faisait rage [...] on la voyait dans le jardin vide et fouetté par l'averse, relevant ses mèches désordonnées et grises pour que son front s'imbibât mieux de la salubrité du vent et de la pluie. Elle disait : "Enfin, on respire !" »

Du côté de chez Swann

« Elle portait une robe de chambre de percale qu'elle revêtait à la maison chaque fois que l'un de nous était malade (parce qu'elle s'y sentait plus à l'aise, disait-elle, attribuant toujours à ce qu'elle faisait des mobiles égoïstes), et qui étaient pour nous soigner, pour nous veiller, sa blouse de servante et de garde, son habit de religieuse. Mais tandis que les soins de celle-là, la bonté qu'elles ont, le mérite qu'on leur trouve et la reconnaissance qu'on leur doit, augmentent encore l'impression qu'on a d'être, pour elles, un autre, de se sentir seul, gardant pour soi la charge de ses pensées, de son propre désir de vivre, je savais, quand j'étais avec ma grand-mère, si grand chagrin qu'il y eût en moi, qu'il serait reçu dans une pitié plus vaste encore ; que tout ce qui était mien, mes soucis, mon vouloir, serait, sur ma grand-mère, étayé sur un désir de conservation et d'accroissement de ma propre vie autrement fort que celui que j'avais moi-même [...]. »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Grand Hôtel une de ses amies de pensionnat, la marquise de Villeparisis, dont la fréquentation est ardemment désirée par le petit-fils pour le prestige qu'il tirera auprès des jeunes filles à être vu en sa compagnie. De même, si elle accepte qu'il sorte dîner avec son ami Saint-Loup, elle s'attriste que, s'adonnant au sport, il semble avoir oublié son projet d'écriture et ne comprend pas qu'il tarde tant à profiter de l'enseignement du célèbre peintre Elstir, qui l'a invité à visiter son atelier.

« Hé bien, ce travail, on n'en parle même plus ? » Plus qu'un reproche, la formule de la grand-mère traduit sa déception, à laquelle s'ajoute sans doute un sentiment d'urgence, car si elle a accepté d'être photographiée par Saint-Loup, c'est pour laisser à son petit-fils – qui, en cette occasion, blâme sa coquetterie – une image d'elle alors qu'elle se sent atteinte d'un mal qu'elle lui cache. Dans ce roman où la mort, fort fréquente, prend essentiellement la forme de disparitions, la vie de la grand-mère se révélera rétrospectivement avoir été celle d'une « mort lente » commencée lors de la soirée où l'on avait officiellement accepté la maladie du petit-fils – raison pour laquelle il s'accusera, dans *Le Temps retrouvé*, de l'avoir assassinée...


DOPPIO/LEEMAGE

La grand-mère paternelle de Proust, née Virginie Torcheux (1808-1889), entourée de ses petits-enfants Marcel (6 ans, à dr.) et Robert (4 ans), en 1877.

Téléphonage

La progression du mal est marquée par le téléphonage effectué depuis la ville de garnison de Doncières où le héros est allé passer quelques jours avec son ami Saint-Loup. À la voix fêlée qu'il découvre alors succède la « photographie » d'une vieille dame dans laquelle, rentré à Paris, il a de la peine à reconnaître sa grand-mère. D'une précision médicale qui ne la rend que plus poignante – non exempte d'ailleurs de quelques traits comiques –, la description de l'agonie s'inspire de celle de la mère de Proust survenue en 1905 et de sa propre mère, victime, comme elle, d'une crise d'urémie. Ce n'est qu'à son second séjour à Balbec qu'un phénomène de mémoire involontaire « apprend » vraiment au héros que sa grand-mère est morte. Son image hantera dès lors ses rêves et sa pensée, périodiquement ravivée par le culte que lui voue sa fille, qui lui ressemble de plus en plus. •

Eugène Nicole

Françoise, si bonne, si cruelle

Du bœuf mode aux « paperoles », la servante se révèle complexe et indispensable.


Enfant et femme dans un intérieur, de Paul Mathey (1844-1929).

AKG-IMAGES/ ERICH LESSING

Entrée au service de la famille du héros à Paris après la mort de la tante Léonie dont elle était la domestique à Combray, Françoise se définit essentiellement dans son rapport avec ses maîtres. Pleine de respect pour eux, qu'elle aime qu'on sache être riches, elle fait montre à leur égard d'un dévouement qui pourrait l'apparenter à la « servante au grand cœur » baudelairienne, n'était qu'elle doit composer avec leurs lubies, que le code qui lui vient de ses origines combraysiennes s'oppose parfois aux préceptes de la société bourgeoise où ils vivent, et qu'elle peut se montrer cruelle.

Ainsi, à Combray, se plie-t-elle aux caprices de Léonie, vieille dame hypocondriaque et grabataire, autant par une véritable dévotion que dans la crainte de se voir supplantée dans son service par une nouvelle recrue.

Bien plus tard, pendant l'agonie de la grand-mère, qu'elle soigne avec un dévouement exemplaire, elle s'indignera qu'on annule la visite d'un ouvrier électricien prévue avant que celle-ci ne tombe malade.

Sa révolte contre le poulet qui se débat sous la lame de son couteau indigne le jeune héros, qui l'observe à la dérobée. Sa cruauté s'illustre encore dans le « martyre » qu'elle fait subir à sa fille de cuisine enceinte. Nous apprendrons que si, une certaine année, on mangea tant d'asperges à la table de Combray, c'est que l'épluchage de celles-ci provoquait d'atroces crises d'asthme à la pauvre créature. Cependant, Françoise, qui ne manque pas de contradictions, sanglote à la lecture des souffrances qu'endure sa victime, décrites dans un livre de médecine...

Après la mort de Léonie qui déclenche en elle une douleur sauvage, Françoise, « exilée » à Paris, vit en symbiose avec ses nouveaux maîtres. Si « le monde immense des idées » n'existe pas pour elle, elle apparaît comme un de ces humbles êtres à la haute intelli-

Extraits

« Elle possédait à l'égard des choses qui peuvent ou ne peuvent pas se faire un code impérieux, abondant, subtil et intransigeant sur des distinctions insaisissables ou oiseuses (ce qui lui donnait l'apparence de ces lois antiques qui, à côté de prescriptions féroces comme de massacrer les enfants à la mamelle, défendent avec une délicatesse exagérée de faire bouillir le chevreau dans le lait de sa mère, ou de manger dans un animal le nerf de la cuisse). »

« Quand je fus en bas, elle était en train, dans l'arrière-cuisine qui donnait sur la basse-cour, de tuer un poulet, qui par sa résistance désespérée et bien naturelle, mais accompagnée par Françoise hors d'elle, tandis qu'elle cherchait à lui fendre le cou sous l'oreille, des cris de "sale bête ! sale bête !", mettait la sainte douceur et l'onction de notre servante un peu moins en lumière qu'il n'eût fait, au dîner du lendemain, par sa peau brodée d'or comme une chasuble et son jus précieux égoutté d'un ciboire. Quand il fut mort, Françoise recueillit le sang qui coulait sans noyer sa rancune, eut encore un sursaut de colère, et regardant le cadavre de son ennemi, dit une dernière fois : "Sale bête !" »

Du côté de chez Swann

« – [...] Ah ! Combray, quand est-ce que je te reverrai, pauvre terre ! Quand est-ce que je pourrai passer toute la sainte journée sous tes aubépines et nos pauvres lilas en écoutant les pinsons et la Vivonne qui fait comme le murmure de quelqu'un qui chuchoterait, au lieu d'entendre cette misérable sonnette de notre jeune maître qui ne reste jamais une demi-heure sans me faire courir le long de ce satané couloir. [...] Hélas ! pauvre Combray ! peut-être que je ne te reverrai que morte, quand on me jettera comme une pierre dans le trou de la tombe. Alors, je ne les sentirai plus, tes belles aubépines toutes blanches. Mais dans le sommeil de la mort, je crois que j'entendrai encore ces trois coups de la sonnette qui m'auront déjà damnée dans ma vie. »

Le Côté de Guermantes

gence, dont « il n'a manqué [...] que du savoir ». Mais si cette déficience s'observe dans les « cuirs » dont s'émaille son parler, elle fait aussi de sa personne un « génie linguistique à l'état vivant », car ces « cuirs » illustrent cette « grammaire des fautes » qui préside aux transformations de la langue.

Ses rapports avec le héros lui-même comportent deux phases.

La première est marquée par l'aggravation de ses défauts (écouter aux portes, ne pas répondre au téléphone, etc.). Souvent en conflit avec son jeune maître, elle a l'intuition des choses qui peuvent lui être pénibles et détestera son amie Albertine, qu'il héberge - ou plutôt séquestre. Accusant celle-ci de perfidie et de vouloir « tirer ses sous » à son maître, elle ne la pleurera guère quand elle mourra dans un accident de cheval.

Dans le marbre

La seconde – et dernière – phase l'associe étroitement au travail de l'écrivain. Le génie culinaire de Françoise s'était illustré dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* à l'occasion d'un dîner donné en l'honneur d'un hôte de marque, ancien ambassadeur, M. de Norpois. Le « bœuf à la gelée » qu'elle avait préparé ce jour-là « selon des méthodes sues d'elle seule », en se rendant d'abord aux Halles pour se faire donner les plus beaux morceaux, l'avait fait comparer à Michel-Ange choisissant les blocs de marbre pour le monument de Jules II. Alors qu'il commence à écrire son livre, le narrateur du *Temps retrouvé* se souvient de ce « bœuf mode » au point d'en faire un modèle de l'œuvre qu'il va entreprendre. S'étant fait du travail littéraire une sorte de compréhension instinctive, Françoise, « si vieille maintenant » et « n'y voya[n]t plus goutte », consolide ce qu'elle appelle ses « paperoles », d'autant plus navrée quand l'une d'elles est trop abîmée pour être « refaite » que s'y trouvaient peut-être les plus belles pensées de son maître... ●

Eugène Nicole

Les « cuirs » de Françoise illustrent cette « grammaire des fautes » qui préside aux transformations de la langue.

Dans la *Recherche*, on tombe amoureux d'une femme parce qu'elle ressemble à un Botticelli... Mais, à la recherche du musée idéal de Marcel Proust, le lecteur attentif voit aussi surgir la trouble figure de Léonard de Vinci.

Proust et les peintres

PAR OLIVIER WICKERS

Le Salon carré du Louvre **(Ecole française, vers 1870).**
Grand amateur d'art, Proust, avant la réclusion volontaire de la *Recherche*, arpentait presque quotidiennement les salles du Louvre, pour y revoir Rembrandt, Chardin, Watteau, Léonard...


CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES/LEEMAGE

On a souvent tenté de recréer le « musée » de Marcel Proust, d'établir la collection plus ou moins officielle du plus grand écrivain de notre modernité. Quand il voyageait encore, jusqu'en 1902, il voyait à Venise, aux Pays-Bas, en Belgique, les tableaux de Rembrandt, Vermeer, Bruegel, Giotto, Titien, Giorgione, Carpaccio. Ami de collectionneurs et visiteur assidu du Louvre ou d'expositions, il connaissait aussi de près de nombreux peintres français : Watteau, Chardin, Gustave Moreau, Monet. Ses lectures passionnées du grand esthète, et peintre lui-même, Ruskin, lui apporteront en plus Whistler ou encore Turner. Mais dans sa jeunesse, un grand nom se détache. Marcel fait en effet deux aveux à cette époque où son goût se forme. Il possède une reproduction de *La Joconde* dans sa chambre – un tableau qui n'est pas encore devenu le synonyme de chef-d'œuvre absolu (il le sera vraiment en quelque sorte une fois qu'on aura eu peur de le perdre, après son vol, en 1911).

Des tableaux du sol au plafond

Puis, dans le fameux « Questionnaire », un jeu alors en vogue où les enfants font des réponses au-dessus de leur âge, Marcel (il a entre 15 et 20 ans) cite son peintre préféré : Léonard de Vinci. Les raisons de ce choix ? On peut imaginer que celui-ci signifie pour lui à la fois le mystère – souligné par Baudelaire –, mais aussi le sourire énigmatique androgyne, ce futur thème très proustien qui fait s'échanger les caractères physiques entre les sexes. On pourra broder longtemps sur ce que Proust qualifie d'« inversion » en la rapprochant de l'homosexualité de Léonard, dont on sait, grâce à Freud, qu'il aimait beaucoup sa maman, et aussi les jeunes garçons, comme un certain Marcel Proust. Proust se défendait d'être homosexuel en usant d'un mot étrange : « je ne suis pas salaïste », écrit-il. Or Salaï est le nom du très célèbre jeune homme hébergé par Léonard, dans lequel certains auteurs voient tantôt le modèle de *La Joconde*, tantôt son auteur lui-même... Si cela ne suffisait pas pour faire de lui le peintre préféré de Marcel, il y a aussi que Léonard écrivait, beaucoup, et de droite à gauche, comme dans un miroir où tout s'inverse. Comme Proust, il remplissait d'innombrables carnets aujourd'hui fort dispersés dans toute l'Europe et qui demanderont, comme les manuscrits de Proust, de longs efforts de déchiffrage. Dans la *Recherche*, l'inversion sexuelle a en effet ses codes, son chiffre, •••



Vue du Pont-Neuf à Paris (1819), de William Turner (1775-1851). Dans une phrase du *Côté de Guermantes*, Proust associe le peintre fictif Elstir et Turner.

●●● sa dissimulation. Proust doit à son tour se chiffrer et se dissimuler en écrivant sur des personnages qui, presque tous, hommes ou femmes, à un moment ou un autre, se révèlent homosexuels.

Proust, qui ne va au Louvre, alors gratuit d'entrée, qu'avec des amis, puisque certaines choses décidément ne peuvent se faire qu'entre gens du même monde et du même sexe, rend visite presque quotidiennement à Léonard, dont les tableaux sont regroupés avec d'autres dans le fameux Salon carré. Clou de la collection, on y voit du sol au plafond les plus beaux tableaux du musée sans souci d'ordre ni de chronologie (*La Joconde* est en bas, à gauche, sous un Véronèse). Puis il disperse dans ses notes et projets d'articles ses idées sur Léonard : tout artiste est un pays, ses tableaux en sont des fragments mystérieux tant que nous n'avons pas assez connu son âme. On remarquera que le jeune visiteur du Louvre ne parle jamais du grand tableau d'amour maternel et grand-maternel qu'est la *Sainte Anne* – ce miroir était décidément trop ressemblant. Ensuite – refoulement d'un double ? –, dans la *Recherche*, le nom de Léonard de Vinci perdra sa première place. Léonard réapparaît une seule fois, pour le grotesque et les caricatures, sur le profil « crochu » d'Albertine que n'aime pas voir le narrateur – parce que les secrets de son double s'y verraient ?

Dans le fameux « Questionnaire », Marcel cite son peintre préféré : Léonard de Vinci.

Enfin Proust, engagé dans son immense roman, s'intéressera moins aux « secrets » du peintre qu'à son propre mystère d'écrivain. Il passe à d'autres peintres, plus à même d'illustrer sa théorie de la ressemblance entre le travail du peintre et celui de l'écrivain.

La liste des tableaux qui ont croisé les yeux de Proust, à l'oubli de Vinci près, serait aisée à recouper avec ses écrits, depuis les esquisses de l'œuvre que sont *Jean Santeuil* ou *Contre Sainte-Beuve*, jusqu'à la cathédrale de la *Recherche*. On y retrouve les mêmes noms, avec quelques autres ajouts tardifs et discrets (Mantegna, Greco).

Que fait-il vraiment de la peinture dans son roman ? Le Proust qui écrit n'est plus le même que le visiteur d'expositions ou de musées. Dans sa chambre, enfermé, alité, il ne travaille plus « sur le motif », mais de mémoire, parfois à l'aide de reproductions, qui sont comme celles de cette époque en noir et blanc.

Il écrit un livre qui, s'il veut embrasser tous les arts, n'est pas un ouvrage fidèle et savant d'histoire de l'art. Autant dire qu'à se souvenir, rêver, écrire, Proust déplace, transforme, condense, bien plus qu'il ne se soucie de citer et de décrire. Le lecteur de la *Recherche* découvrira le « petit pan de mur jaune » d'un tableau de Vermeer, la *Vue de Delft*. Il apprendra à reconnaître dans un tableau de Carpaccio, *Le Patriarche di Grado exorcisant un possédé*, un manteau « bleu sombre, admirable », semblable à celui, copié d'après le tableau par le couturier Fortuny, que portait Albertine, le grand amour perdu du narrateur.

Bottes d'asperges et Madone

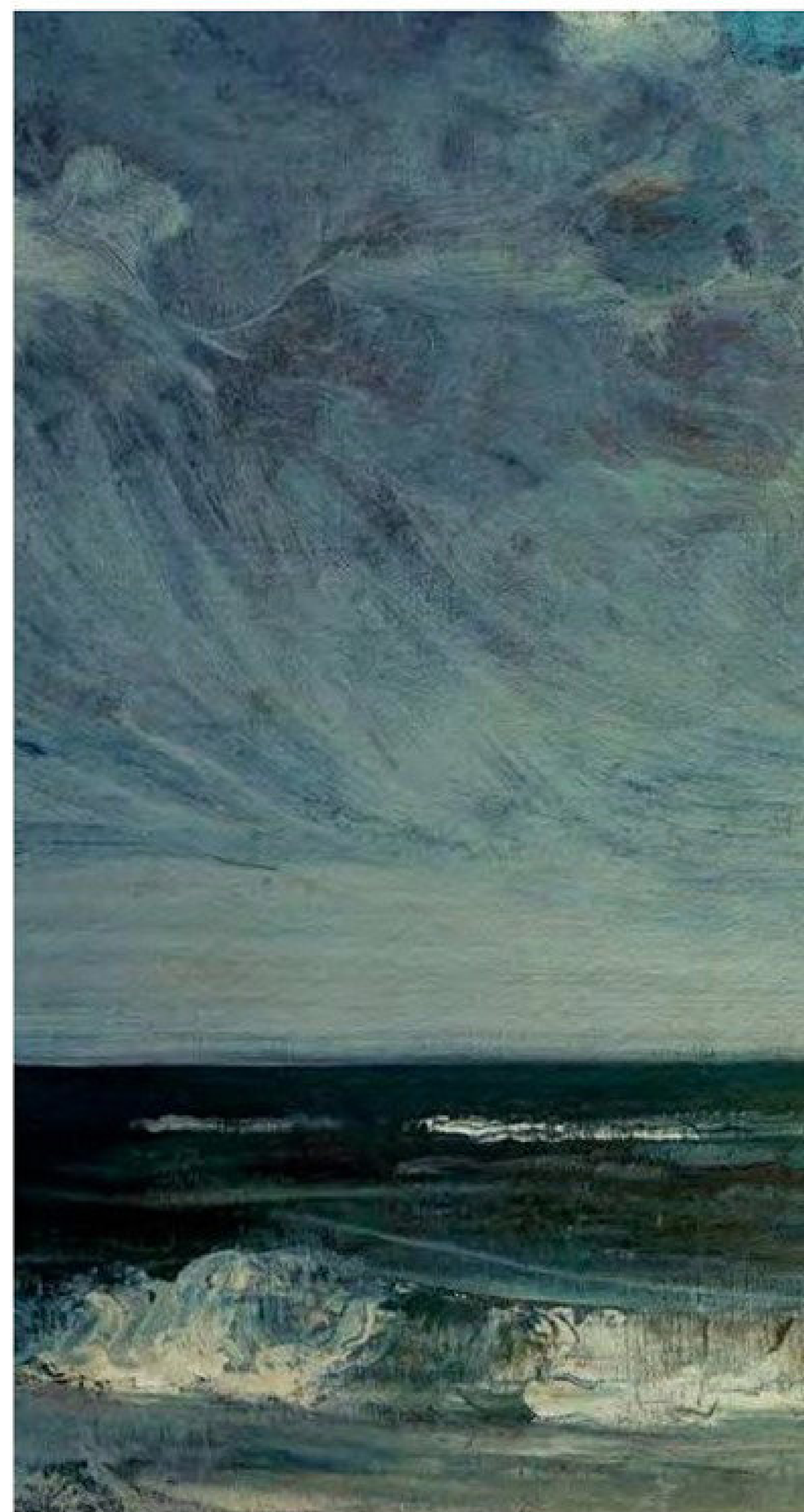
L'auteur passe beaucoup de temps à expliquer à son lecteur que le sujet d'un tableau n'est finalement rien d'important et qu'à représenter, une vulgaire gare vaut bien un palais. Les bottes d'asperges peintes par Elstir (un trait emprunté à Manet) valent une Madone. De plus, moins on « comprend » le sujet d'un tableau, meilleur il est : le bon peintre oublie ce qu'il sait et nous le fait oublier (ce thème, porté par Elstir, est emprunté à des propos de Turner, cités par Ruskin).
La peinture, les tableaux et les peintres célèbres sont très présents dans la *Recherche*. Proust les aime, certes. Mais comment procède-t-il avec eux ? Comme avec tous ceux qu'il aime, en particulier quand il écrit : en blessant, défigurant, refigurant. La peinture d'ailleurs porte plutôt malheur dans son roman. Avec le thème si obsédant du voyeurisme, c'est tout regard qui est associé au mal, à faire le mal et à mal faire. Mal faire ? Les amateurs de peinture sont incultes, comme le grand collectionneur qu'est pourtant le duc de Guermantes. Ou bêtes comme Swann, qui ne finira jamais son étude sur Vermeer et aimera une femme qui n'était pas son genre, seulement parce qu'elle ressemble à un Botticelli. Mal inspirés encore, comme le subtil baron de Charlus, qui détruit son prestige mondain parce qu'il se croit dans le monde « comme dans un tableau de Carpaccio ou de Véronèse » – et veut voir sans être vu. Ou fascinés, comme le narrateur devant le tableau de Carpaccio qui lui évoque le manteau d'Albertine. Faire mal ? Quand la peinture ne blesse pas, elle tue. Devant le « petit pan de mur jaune » de la *Vue de Delft* de Vermeer, l'écrivain Bergotte défaille et meurt. C'est assurément le seul tableau que Proust a revu, lors d'une exposition Vermeer en 1921, à Paris, au Jeu de paume. Aussitôt, Proust, qui s'est senti mal, écrit-il, devant « le plus beau tableau du monde », transpose l'épisode dans le roman, comme pour le mettre à distance et se protéger du biographique par l'écriture de fiction. Bergotte, comme le narrateur paralysé devant son livre, se reproche de ne pas avoir écrit comme Vermeer peignait.
Proust fait souvent mal aux tableaux : il met en pièces, fragmente, extrait un soldat de Mantegna, un ange de Giotto, un petit pan de mur jaune... Il ne reste plus grand-chose d'un tableau après qu'il s'en est saisi... C'est rendre la monnaie de leur pièce aux peintres. Ces artistes font, sans souffrir, ce que Proust déteste faire dans son roman : séparer, couper, accepter la limite d'un cadre. Il rêve d'une écriture continue, infinie, et se venge en écrivant : l'exactitude, le vrai, le pittoresque comptent moins que les procédés d'amalgame et d'infusion qui fondent les images du monde dans un même vernis : le style.
À la fin, tout est perdu, mais retrouvé, dans le souvenir, là où on peut méditer à son aise la leçon de Chardin et d'Elstir : « on ne peut refaire ce qu'on aime qu'en le renonçant ». Et si les œuvres nous sourient encore, c'est désormais comme les figures de Léonard, de loin, tandis que leur vrai mystère nous reste inaccessible. ●



LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

Saint Jean-Baptiste (1513-1516), de Léonard de Vinci (1452-1519). Le modèle est Gian Giacomo Caprotti, dit Salaï (« petit diable »), élève et probablement amant de Léonard. Dans sa correspondance, Proust emploie le terme de « salaïste » pour désigner les invertis.

Olivier Wickers est écrivain. Il est notamment l'auteur de *Chambres de Proust* (Flammarion, 2013). À paraître, aux éditions Exils, en octobre 2019 : *Proust face à l'énigme Léonard, une saison Louvre*.



Le peintre Elstir, la cantatrice Berma, l'écrivain Bergotte ou le musicien Vinteuil forment, pour le narrateur, les modèles de l'artiste créateur.

Elstir ou le peintre de la mémoire

Proust fait ses portraits d'artistes, le musicien Vinteuil, l'écrivain Bergotte, à l'eau-forte. Il emploie un acide qui dissout les biographies pour distinguer l'homme de l'œuvre, argumentant contre Sainte-Beuve qu'il ne sert à rien de connaître la vie d'un individu pour comprendre son art.

Avec Elstir, Proust passe au fondu, à l'aquarelle. Une sorte d'unité douce, voire d'harmonie heureuse s'établit entre le peintre et ses tableaux, la vie et le monde. Il est le porte-parole d'une conception proustienne de la peinture, ou de l'écriture, selon laquelle la vision est tout, le sujet rien, l'intelligence inutile, puisque la réalité est une affaire de sensation et de restitution, de mémoire.

Artiste renommé, il est l'ami de Swann. Le narrateur, qui le rencontre pour la première fois à Balbec, où la bande de jeunes filles a l'habitude de fréquenter l'atelier du peintre, va tout faire pour se faire présenter Albertine par lui. A l'occasion d'une visite à son atelier, le narrateur découvre que le tableau de la femme dénudée réalisé jadis par Elstir et baptisé *Miss Sacripant* n'est autre que le portrait d'Odette de Crécy, future Mme Swann.

Paul César Helleu (1859-1927) fut l'un des rares peintres contemporains que Proust fréquentait avec Jacques-Émile Blanche. Il est l'un des modèles avérés d'Elstir.

Entre lui et Elstir, il s'agit d'un exemple unique de passion réciproque : le narrateur l'aime, le fréquente, le peintre en retour l'accueille, le conseille, le choie. Exception qui confirme quelques règles de la *Recherche* : le peintre, bien que très intelligent, semble heureux. Il vit même, chose incroyable pour ce livre si peu conjugal, en ménage avec une femme qu'il aime et qui l'aime. Il est exposé de son vivant au musée, collectionné par les amateurs. Proust va jusqu'à l'exonérer – avec le narrateur – du « vice » si répandu de l'homosexualité. Elstir, contrairement aux usages d'amis qui desservent, trahissent, est aussi un très bon camarade. Il éduque Albertine, la conforte dans son goût très sûr des toilettes. Enfin, si tous les personnages connaissent les atroces dégradations du temps, l'auteur

MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES



AKG-IMAGES

La Mer (1865), marine de James Abbott McNeill Whistler (1834-1903). « Whistler » aurait inspiré le nom d'Elstir.

ne montrera pas Elstir déchu à la fin, parmi tous les autres personnages vieillis et déformés du *Temps retrouvé*.

On a cherché des modèles et inspirateurs à Elstir : Monet, bien sûr, pour l'impressionnisme, Turner pour le jeu des lumières, la confusion entre terre, mer et ciel, Whistler (surtout pour les assonances) et pourquoi pas Helleu, mais aussi Vuillard, Boudin, Manet, Degas… À certains endroits, devenu presque cubiste quand il déforme un portrait de femme, Elstir pourrait bien être Picasso.

Ne cherchez pas si loin, vous aviez le modèle sous les yeux en lisant : Elstir est un amour, un amour de soi, un autoportrait caché d'un Proust idéalisé par l'auteur. ● **Olivier Wickers**

Extraits

« Mais faute d'une société supportable, il [Elstir] vivait dans un isolement, avec une sauvagerie que les gens du monde appelaient de la pose et de la mauvaise éducation, les pouvoirs publics un mauvais esprit, ses voisins de la folie, sa famille de l'égoïsme et de l'orgueil. »

« L'effort qu'Elstir faisait pour se dépouiller en présence de la réalité de toutes les notions de son intelligence était d'autant plus admirable que cet homme qui, avant de peindre, se faisait ignorant, oubliait tout par probité, car ce qu'on sait n'est pas à soi, avait justement une intelligence exceptionnellement cultivée. »

« Quand j'arrivai chez Elstir, un peu plus tard, je crus d'abord que Mlle Simonet n'était pas dans l'atelier. Il y avait bien une jeune fille assise, en robe de soie, nu-tête, mais de laquelle je ne connaissais pas la magnifique chevelure, ni le nez, ni ce teint et où je ne retrouvais pas l'entité que j'avais extraite d'une jeune cycliste se promenant coiffée d'un polo, le long de la mer. C'était pourtant Albertine. »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs



La grande comédienne Sarah Bernhardt (1844-1923), prise sous l'objectif de Nadar en 1893. La sensibilité dramatique de la Berma, notamment dans son interprétation de *Phèdre*, lui doit beaucoup.

BRIDGEMANIMAGES/LEEMAGE

La Berma, plutôt deux fois qu'une

Suscitant l'admiration de Swann et adulée par Bergotte, la tragédienne participe à l'initiation du héros. D'abord déçu, il est ensuite subjugué.

Swann fait son éloge. Bergotte la met « au-dessus de tout ». Même Norpois en dit du bien : la Berma fait l'unanimité. Seul le narrateur enfant reste insensible au talent de la tragédienne ; il ne comprendra qu'à l'âge adulte. En quoi consiste-t-il, ce talent ? La définition est restée célèbre : le miracle de la Berma, c'est qu'elle est « une fenêtre sur un chef-d'œuvre ». Elle est Phèdre quand les autres la jouent. Mais ce talent est un sacerdoce, un combat éternel entre l'esprit et la matière, entre l'intelligence du texte et la rébellion de la diction, l'insoumission des gestes. Chaque soir de représentation, la Berma gagne ce combat et règne sur Paris. Mais le temps passe et son étoile pâlit à mesure que monte celle de Rachel – « le temps qui passe n'amène pas forcément le progrès dans les arts », commente sobrement le narrateur. Elle continue de jouer pourtant, malgré cette rivalité infamante, malgré la maladie douloureuse et mortelle dont elle est atteinte. Piquée à la morphine, elle part en tournée pour sa fille et pour son gendre, couple paresseux et dépensier qui l'exploite. Est-ce ntla fin ?

Le miracle de la Berma, c'est qu'elle est « une fenêtre sur un chef-d'œuvre ». Elle est Phèdre quand les autres la jouent.

Sa mort est annoncée dans un entrefilet de journal dans *Albertine disparue*, mais c'est une erreur, Proust lui réserve un dernier acte à jouer. La Berma organise chez elle un goûter mondain. Mais personne ne vient ou presque : dans une rue de Paris parallèle et peut-être toute proche, il y a matinée chez la princesse de Guermantes. Les minutes passent, la solennité naturelle de l'actrice s'accentue, elle joue son dernier rôle pour l'unique convive venu… et bientôt reparti. « La chasse d'air qui emportait tout vers les Guermantes […] fut la plus forte, il se leva et partit, laissant Phèdre ou la mort, on ne savait trop laquelle des deux c'était, achever de manger, avec sa fille et son gendre, les gâteaux funéraires. » ●

Mathilde Brézet

Extrait

« Celle-ci venait d'entrer en scène. Et alors, ô miracle […], le talent de la Berma qui m'avait fui quand je cherchais si avidement à en saisir l'essence, maintenant, après ces années d'oubli, dans cette heure d'indifférence, s'imposait avec la force de l'évidence à mon admiration. […] ce talent que je cherchais à apercevoir en dehors du rôle, il ne faisait qu'un avec lui. […] ce jeu est devenu si transparent, si rempli de ce qu'il interprète, que lui-même on ne le voit plus, et qu'il n'est plus qu'une fenêtre qui donne sur un chef-d'œuvre. […] La voix de la Berma, en laquelle ne subsistait plus un seul déchet de matière inerte et réfractaire à l'esprit, […] avait été délicatement assouplie en ses moindres cellules comme l'instrument d'un grand violoniste chez qui on veut, quand on dit qu'il a un beau son, louer non pas une particularité physique mais une supériorité d'âme […]. […] son attitude en scène qu'elle avait lentement constituée, qu'elle modifierait encore, et qui était faite de raisonnements d'une autre profondeur que ceux dont on apercevait la trace dans les gestes de ses camarades, mais de raisonnements ayant perdu leur origine volontaire, fondus dans une sorte de rayonnement où ils faisaient palpiter, autour du personnage de Phèdre, des éléments riches et complexes, mais que le spectateur fasciné prenait, non pour une réussite de l'artiste mais pour une donnée de la vie […]. »

Le Côté de Guermantes


AKG-IMAGES

Bergotte, l'idole des jeunes années

Quand il rencontre le grand écrivain Bergotte, le narrateur fait l'apprentissage de la différence entre le moi social et le moi créateur.

Aussi introduit dans le monde que dans le milieu littéraire, familier du salon de la duchesse de Guermantes comme de l'Institut, où il pousse ses pions, Bergotte est l'écrivain vivant que le narrateur met le plus haut. Mais personne ne le traite exactement en « grand écrivain », comme si cette trop grande visibilité le desservait. Un homme aussi limité que Norpois s'appuie même sur ce qu'il croit savoir de sa vie « peu honorable » (on apprendra après sa mort que Bergotte aimait les fillettes) pour le comparer à un simple joueur de flûte – un musicien d'ambiance, sans muscle ni charpente.

Autre motif d'étonnement pour le narrateur, quand il obtient enfin de déjeuner à la même table que son idole – un privilège dont tant d'écrivains consacrés n'oseraient pas même rêver : Bergotte ne ressemble *en rien* à l'image qu'il s'en était fait en dévorant ses livres, adolescent. En place de l'écrivain vieillissant, à la voix douce et tremblante, il découvre « un homme jeune, rude, petit, râblé et myope, à nez rouge en forme de coquille de colimaçon et à barbiche noire », une déception qui le confirme dans l'idée que l'homme social a peu à voir avec celui qui écrit. Le narrateur atteint au comble de la stupeur en voyant cet homme bon et affable, qu'il sait fragile physiquement, s'intéresser à sa santé : sa hiérarchie naturelle achève de faire la culbute, en apprenant que Bergotte l'a trouvé intelligent, ce qu'il s'empresse de répéter à son père, qui doute aussi de la valeur artistique de l'écrivain...

Face au petit pan de mur jaune du tableau de Vermeer, Bergotte déplore le manque de naturel de ses propres écrits... et meurt.

Albuminurie, tumeur ? Bergotte se soigne mal, abuse de narcotiques, souffre d'insomnies et de cauchemars récurrents – et le narrateur est fasciné par le crépuscule de ses héros (pas un seul enfant dans la *Recherche*, note à l'inverse Cocteau). Victime d'une crise d'urémie, Bergotte trouve encore le courage de se relever pour aller revoir la *Vue de Delft* de Vermeer :

A g., la *Vue de Delft* (v. 1660), de Vermeer, que Proust considérait comme « le plus beau tableau du monde ».
En médaillon, Anatole France, archétype du grand écrivain.

en redécouvrant la luminosité du petit pan de mur jaune qui éclaire la toile, il en vient à déplorer le manque de naturel et de fluidité de ses propres écrits. Terrassé par cette révélation négative, l'écrivain meurt en public – une scène que Proust, victime d'un malaise voisin en visitant la galerie hollandaise du Jeu de paume en 1921, pensait encore améliorer en dictant des corrections à Céleste à la veille de sa mort, en 1922.

Postérité

La modestie lumineuse de Vermeer, que Bergotte regrette pour son compte, confirme le narrateur dans l'idée que la beauté doit être recherchée là où l'on n'aurait jamais imaginé qu'elle fût – et « dans les choses les plus usuelles » en priorité, comme Elstir l'avait déjà suggéré. Proust lui-même regretta-t-il cette simplicité en s'éteignant, lui qui avait le génie de tout compliquer ? Il avait quoi qu'il en soit des raisons de penser que lui ne mourrait pas « à jamais »..., contrairement à Bergotte : sa postérité semblait déjà assurée.

À travers les destins littéraire de Bergotte (doit-il comme on l'a dit à Anatole France ? Paul Bourget ?), musical de Vinteuil et pictural d'Elstir, Proust parvient à instiller un essai sur le processus créateur dans sa machine romanesque. Une greffe dont il avait longtemps craint de ne pas être capable, que personne avant lui n'avait tentée, hormis Balzac. ● **Claude Arnaud**

AKG-IMAGES

Extraits

« Tout le Bergotte que j'avais lentement et délicatement élaboré moi-même, goutte à goutte, comme une stalactite, avec la transparente beauté de ses livres, ce Bergotte-là se trouvait d'un seul coup ne plus pouvoir être d'aucun usage, du moment qu'il fallait conserver le nez en colimaçon et utiliser la barbiche noire ; comme n'est plus bonne à rien la solution que nous avions trouvée pour un problème dont nous avions lu incomplètement la donnée et sans tenir compte que le total devait faire un certain chiffre. Le nez et la barbiche étaient des éléments aussi inéluctables et d'autant plus gênants que, me forçant à réédifier entièrement le personnage de Bergotte, ils semblaient encore impliquer, produire, sécréter incessamment un certain genre d'esprit actif et satisfait de soi, ce qui n'était pas de jeu, car cet esprit-là n'avait rien à voir avec la sorte d'intelligence répandue dans ces livres, si bien connus de moi et que pénétrait une douce et divine sagesse. »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs



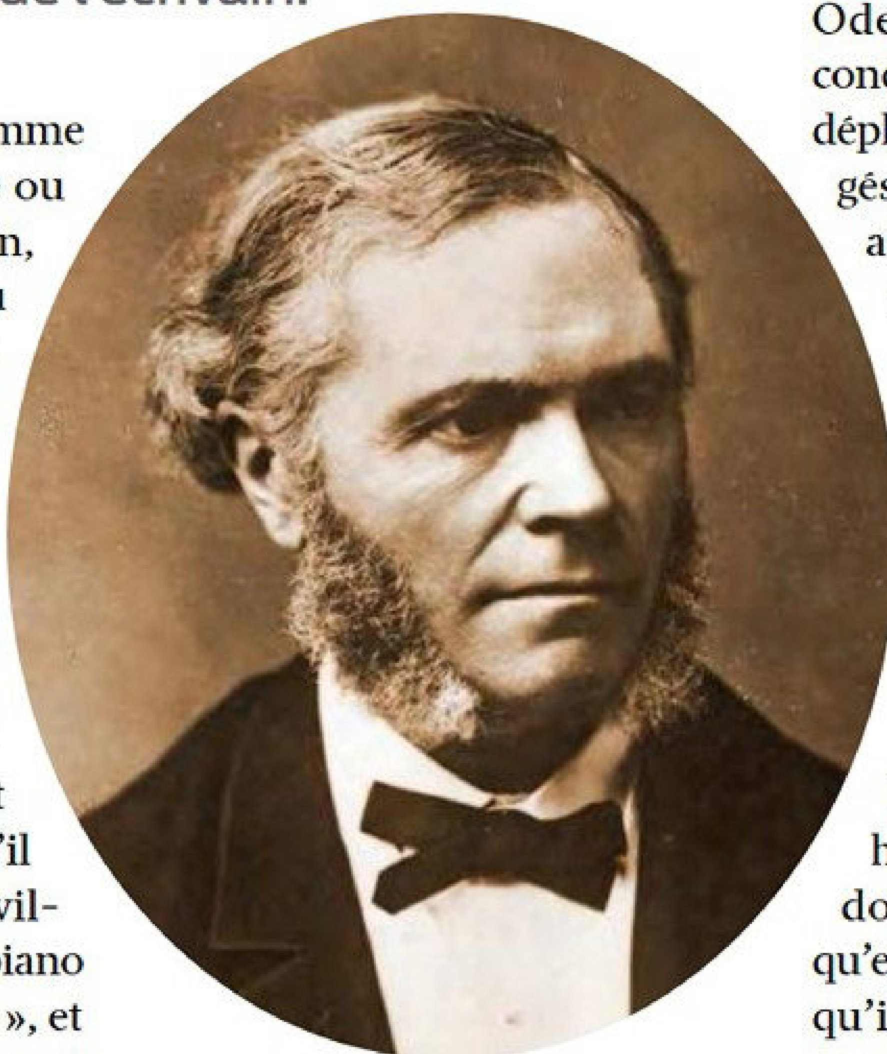
« Il passa devant plusieurs tableaux et eut l'impression de la sécheresse et de l'inutilité d'un art si factice, et qui ne valait pas les courants d'air et de soleil d'un palazzo de Venise, ou d'une simple maison au bord de la mer. Enfin il fut devant le Vermeer, qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur. "C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune." [...]
Il se répétait : "Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan de mur jaune." Cependant il s'abattit sur un canapé circulaire ; aussi brusquement il cessa de penser que sa vie était en jeu et, revenant à l'optimisme, se dit : "C'est une simple indigestion [...], ce n'est rien." Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre, où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? »

La Prisonnière

Vinteuil ou l'oreille qui voit

De la « petite phrase » de la sonate au septuor, le musicien de la *Recherche* va encourager, post mortem, la vocation de l'écrivain.

Figure du musicien comme Elstir l'est du peintre ou Bergotte de l'écrivain, Vinteuil s'appelait Vington ou Vindeuil dans les premières esquisses de la *Recherche*. Proust nous dit trop peu de choses sur la vie de ce compositeur sans prénom – on ne sait rien, par exemple, de son apparence – pour que l'on puisse l'identifier : on sait seulement qu'il vient « d'une bonne famille », qu'il fut à la fois « organiste de village » et « le professeur de piano des sœurs de la grand-mère », et qu'« après la mort de sa femme et un héritage qu'il avait fait, il s'était retiré auprès de Combray ». Voilà à peu près tout ce qui nous est dévoilé, avec un détail inattendu, qui passe souvent inaperçu : la mère de Vinteuil avait les yeux bleus, « bijou de famille » qu'il transmit à sa fille ingrate.
Qui est donc ce mystérieux compositeur ? « Vinteuil, écrit Proust dans une lettre de 1916, symbolise le grand musicien genre César Franck », compositeur d'origine belge dont on sait par ailleurs que la fameuse *Sonate pour violon et piano* fit à l'écrivain « une très grande impression ». Mais surtout, c'est le décalage entre la personnalité de Franck, réputé timide et naïf, et son œuvre, audacieuse et novatrice, qui inspira à Proust le personnage de Vinteuil. L'écrivain



César Franck (1822-1890), dont la *Sonate pour violon et piano* inspire en partie, selon Proust, celle de Vinteuil.

parle en effet de Franck comme d'un homme « qui fut abreuvé toute sa vie, jusqu'à sa plus extrême vieillesse, d'avanies », et dont « on trouvait la musique horrible ». C'est exactement ce qui arrive au Vinteuil de la *Recherche*, même si le romancier s'est plu à forcer le trait : le pauvre homme doit ainsi subir les écarts de conduite d'une fille lesbienne, soumise à l'influence néfaste d'une amie dévergondée. Lui qui se montre si pudibond et collet monté, à cheval sur les bonnes manières, qui cesse ses visites habituelles auprès de la famille du narrateur de peur de rencontrer Swann dont il juge le mariage avec Odette de Crécy déplacé, qui condamne sévèrement « le genre déplorable des jeunes gens négligés, dans les idées de l'époque actuelle », ne voit rien, ou peut-être feint de ne rien voir, lorsqu'il s'agit de sa progéniture, au point que les bonnes gens de Combray disent entre eux : « Faut-il que ce pauvre M. Vinteuil soit aveuglé par la tendresse pour ne pas s'apercevoir de ce qu'on raconte. » Et pourtant, ce vieillard malheureux, cette « vieille bête » dont Swann refuse de croire qu'elle puisse dissimuler l'artiste qu'il admire, est l'auteur d'une musique « sublime », « jaillie devant différents levers de soleil intérieurs ». Une musique que *l'oreille voit*, comme on dit que *l'œil écoute* ? C'est dans le salon de Mme Verdurin que Swann, en compagnie d'Odette dont il est follement amoureux, entend la sonate de Vinteuil avec sa « petite phrase » qui va devenir « l'hymne national » de leur amour.
Le parallèle entre Vinteuil et César Franck doit toutefois être pris avec précaution. D'une part, le compositeur réel, titulaire des grandes orgues de la basilique Sainte-Clotilde, ne fut pas aussi méconnu

MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES

Swann refuse de croire que ce vieillard malheureux, cette « vieille bête », est l'auteur d'une musique sublime.


AKG-IMAGES

Claude Debussy au piano, chez le compositeur Ernest Chausson (2e plan), avec les nièces de ce dernier, les sœurs Lerolle, en 1893.

que Proust le dit du compositeur fictif. D'autre part, Proust lui-même a multiplié les indices, au point de les rendre indéchiffrables : la sonate de Vinteuil serait certes un peu celle de Franck, mais elle tiendrait aussi de Saint-Saëns, de Fauré, de Wagner, et même de Schubert (la liste pourrait s'allonger). Osons une hypothèse : et si, derrière cet artiste incompris qui connaît une formidable gloire posthume, derrière l'homme solitaire et probablement maniaque, derrière le personnage dont nul ne pense qu'il puisse être l'auteur d'une œuvre qui fera date, se cachait, en quelque sorte, Proust lui-même ? Après tout, Vinteuil a composé un génial *Septuor*, forme musicale qui n'est pas si fréquente... et dont le nom forme, à une lettre près, l'anagramme de Proust. ● **Jérôme Bastianelli**

Musicologue et biographe, président de la Société des amis de Marcel Proust, Jérôme Bastianelli vient de publier *La Vraie Vie de Vinteuil* (Grasset, 2019).

Extrait

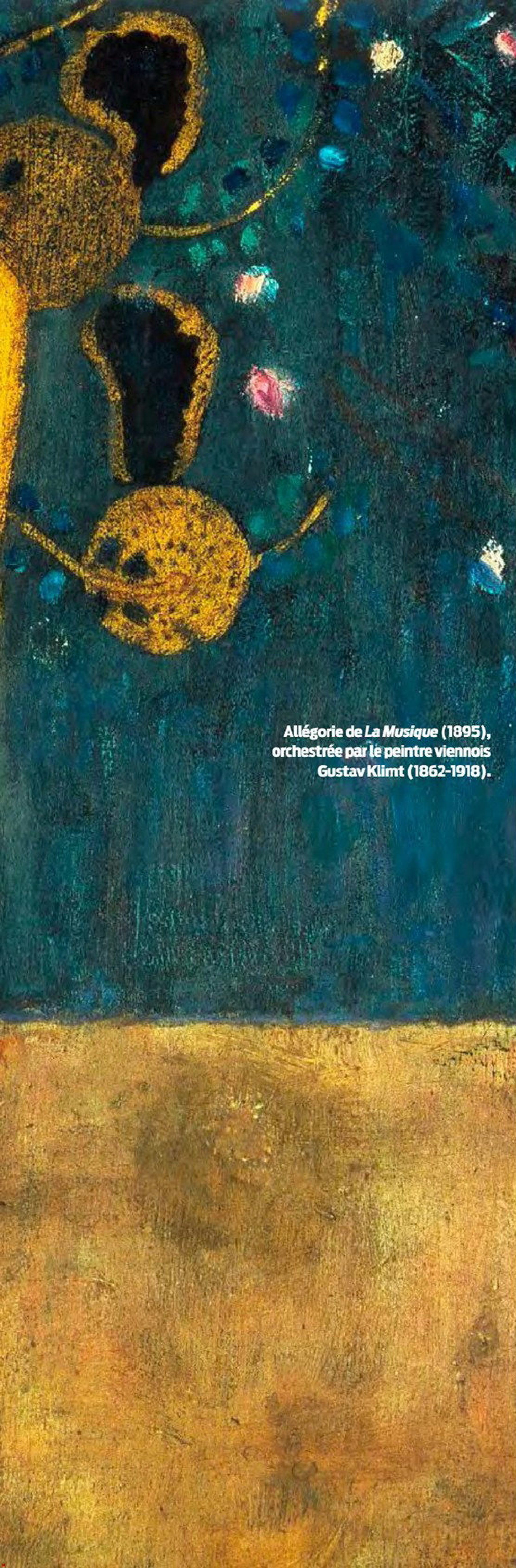
« D'une bonne famille, il avait été le professeur de piano des sœurs de ma grand-mère et quand, après la mort de sa femme et un héritage qu'il avait fait, il s'était retiré auprès de Combray, on le recevait souvent à la maison. [...] Ma mère, ayant appris qu'il composait, lui avait dit par amabilité que, quand elle irait le voir, il faudrait qu'il lui fît entendre quelque chose de lui. M. Vinteuil en aurait eu beaucoup de joie, mais il poussait la politesse et la bonté jusqu'à de tels scrupules que, se mettant toujours à la place des autres, il craignait de les ennuyer et de leur paraître égoïste s'il suivait ou seulement laissait deviner son désir. Le jour où mes parents étaient allés chez lui en visite, je les avais accompagnés, mais ils m'avaient permis de rester dehors et, [...], je m'étais trouvé de plain-pied avec le salon du second étage, à cinquante centimètres de la fenêtre. Quand on était venu lui annoncer mes parents, j'avais vu M. Vinteuil se hâter de mettre en évidence sur le piano un morceau de musique. Mais une fois mes parents entrés, il l'avait retiré et mis dans un coin. Sans doute avait-il craint de leur laisser supposer qu'il n'était heureux de les voir que pour leur jouer de ses compositions. Et chaque fois que ma mère était revenue à la charge au cours de la visite, il avait répété plusieurs fois : "Mais je ne sais qui a mis cela sur le piano, ce n'est pas sa place", et avait détourné la conversation sur d'autres sujets, justement parce que ceux-là l'intéressaient moins. »

Du côté de chez Swann

Quelles étaient les préférences musicales de Proust ? D'où vient la fameuse « sonate de Vinteuil » ? La *Recherche* dit tout, ou presque, raconte le compositeur et pianiste Karol Beffa.

Proust et les musiciens

PAR KAROL BEFFA



Allégorie de *La Musique* (1895), orchestrée par le peintre viennois Gustav Klimt (1862-1918).

AKG-IMAGES

Étudiant l'univers musical de Proust, Georges Matoré et Irène Mecz remarquent que figurent dans la *Recherche* une quarantaine d'occurrences de noms de musiciens. L'index de l'édition de la « Bibliothèque de la Pléiade » donne pour trio de tête Wagner, Beethoven et Debussy, avec respectivement 35, 25 et 13 mentions. Ces compositeurs et bien d'autres apparaissent dans des circonstances diverses, au détour de phrases prononcées par les personnages de la *Recherche*, dans des réflexions apparemment anodines du narrateur, lors de descriptions imagées faisant appel à des métaphores sensorielles. Proust est éclectique. À côté du tiercé gagnant, il cite volontiers Bach – dont on sait qu'il l'a apprécié dès ses jeunes années –, Liszt, Fauré, Franck, Saint-Saëns et Berlioz, plus rarement Haendel, Meyerbeer ou encore Puccini. Chopin le fascine par ses mélodies, qu'il compare au « cou d'un cygne ». Richard Strauss l'éblouit par son « coloris orchestral », Mendelssohn par sa naturelle pureté mélodique, et, s'il s'amuse du « côté gosse » de la musique de Bizet, il n'a que mépris pour le mauvais goût d'un Mascagni. Auber et Boieldieu ont droit de cité dans la *Recherche* car la duchesse de Guermantes aime à interpréter leurs airs ; Rameau et Borodine sont là eux aussi, Albertine aimant en faire vibrer les notes sur le pianola. Quant aux noms de Mozart, de Schubert et de Schumann, ils s'insèrent dans le déroulé de la phrase proustienne comme les repères les plus susceptibles, par leur pouvoir d'évocation métaphorique, de préciser les sentiments du narrateur.

Paysage mental et décor sonore

Disparate, cette liste ne peut à elle seule rendre compte des préférences musicales de l'écrivain. Trois tendances émergent : le courant romantique allemand, avec Beethoven, Schubert, Schumann et Wagner ; le postromantisme français, dont les représentants, tels Chausson, Franck, Fauré, se veulent paradoxalement héritiers du précédent, tout en le critiquant à maintes occasions ; enfin, dans le prolongement de ces derniers, l'impressionnisme musical, avec Debussy et Ravel en premier lieu. Notons dès à présent que Proust n'établit pas de hiérarchie entre ces tendances et qu'il n'est en rien un adepte de cette « superstition du nouveau » dont parlera Valéry. En témoigne l'épisode mettant en scène le snobisme de Mme de Cambremer, cible de l'ironie du narrateur : « Parce qu'elle se croyait "avancée" et (en ●●●

●●● art seulement) "jamais assez à gauche", disait-elle, elle se représentait non seulement que la musique progresse, mais sur une seule ligne, et que Debussy était en quelque sorte un sur-Wagner, encore un peu plus avancé que Wagner. »
Multiples sont aussi dans la *Recherche* les références aux interprètes, qu'ils soient fictifs ou bien réels. L'inventaire mêle les allusions à d'illustres pianistes de son temps – Anton Rubinstein, Francis Planté, Ignace Paderewski, Édouard Risler – à de brèves notations sur les compétences musicales de personnages de sa création. Parmi ceux-ci, des pianistes amateurs : ainsi, outre Albertine, il y a Odette de Crécy, qui jouerait « fort mal » de l'instrument, et aussi l'archiviste Saniette et le baron de Charlus, qui aurait été comme Saint-Saëns élève de Camille Stamati, et dont l'amant de cœur est l'ambitieux violoniste Morel.
Mais la *Recherche* est surtout pour Proust matière à réflexion esthétique. C'est en théoricien qu'il aborde la question des œuvres – avec une pertinence rare. On le sait mélomane et pianiste amateur, mais on est impressionné par la justesse de ses remarques dont la concision et le bonheur de style accroissent la force de frappe. Il joint à une intuition musicale singulière l'aptitude de concevoir simultanément paysage mental et décor sonore. Sont ainsi mentionnés la sonate « Clair de lune », le 15e quatuor de Beethoven, une polonaise et un prélude de Chopin, le *Saint François parlant aux oiseaux* de Liszt, les sonates pour violon et piano de Franck et de Fauré, et d'innombrables extraits d'opéras de Wagner (dont *La Walkyrie*, entendue en 1893, le marqua définitivement).

Toute la méditation proustienne, tournée vers la profondeur des choses, met l'harmonie au cœur de la musique.

Respirations et ponctuations de la phrase

Mais l'œuvre la plus célèbre de la *Recherche*, celle qui a fait couler le plus d'encre, c'est la sonate de Vinteuil – œuvre imaginaire d'un compositeur imaginaire. « Un amour de Swann » en donne l'une des premières descriptions : « D'un rythme lent elle le dirigeait ici d'abord, puis là, puis ailleurs, vers un bonheur noble, inintelligible et précis. Et tout d'un coup, au point où elle était arrivée et d'où il se préparait à la suivre, après une pause d'un instant, brusquement elle changeait de direction, et d'un mouvement nouveau, plus rapide, menu, mélancolique, incessant et doux, elle l'entraînait avec elle vers des perspectives inconnues. » L'extrait insiste sur la musique comme art du mouvement, que miment respirations et ponctuations de la phrase : un mouvement non dansé cependant, plus ténu, en sympathie avec le flux de la conscience.
Qui se cache derrière Vinteuil ? Quelles œuvres se dissimuleraient derrière sa sonate ? Les commentateurs qui se sont acharnés à identifier un hypothétique modèle à Vinteuil, en un élan qui frise cette critique analytique à la Sainte-Beuve que raillait Proust, citent le plus souvent, et ce à partir d'indices disparates, Wagner, Franck, Fauré et Saint-Saëns. Plus original et passionnant est le roman de Jérôme Bastianelli, *La Vraie Vie de Vinteuil* (Grasset, 2019) – *lire son article sur Vinteuil pages précédentes*. L'auteur s'y livre à une reconstitution fantasmatique de l'existence de ce mystérieux personnage tout en distillant d'érudits renseignements sur la vie politique et artistique de l'époque.
Dans une dédicace du 20 avril 1918 adressée à Jacques de Lacretelle sur un exemplaire de l'édition originale de *Du côté de chez Swann*, Proust reconnaît avoir été inspiré, dans une « mesure très faible à vrai dire », par « la phrase charmante mais enfin médiocre d'une sonate pour piano et violon de Saint-Saëns ». Avant d'ajouter un peu sévèrement : un « musicien que je n'aime pas »... Une autre influence, peut-être plus immédiate, est celle de Fauré – ce qu'a montré Jean-Michel Nectoux au début des années 1970, en comparant avec un grand luxe de détails la sonate à la *Ballade pour piano et orchestre* de Fauré dans sa version pour piano seul. Rappelons que, dans une lettre au compositeur, Proust lui déclarait apprécier tout son œuvre au plus haut point : « Je n'aime, je n'admire, je n'adore pas seulement votre musique, j'en ai été, j'en suis encore amoureux », et le connaître si bien qu'il pourrait écrire sur lui « un volume de 300 pages ». Ajoutons, sans vouloir schématiser, que l'on peut relever un certain nombre de points communs entre le salon de Mme de Saint-Marceaux, que fréquentait Fauré, et celui du clan des Verdurin.
Le cas de Franck intrigue. On lui reconnaît l'invention de la forme cyclique, c'est-à-dire l'emploi au sein

d'une œuvre d'un thème décliné par répétitions et transformations à travers plusieurs mouvements. Or cette idée de métamorphose progressive, on la retrouve dans la « petite phrase » de Vinteuil : toujours la même certes, mais qui ne cesse d'évoluer d'une apparition à l'autre… et d'une œuvre à l'autre. Car on repère des occurrences de cette petite phrase non seulement dans la sonate mais aussi dans le septuor de ce même Vinteuil, longuement décrit dans *La Prisonnière*. De la même façon que l'on peut retracer chez Franck les liens thématiques entre sa sonate pour violon et piano et son quintette. Il y a, à n'en pas douter, dans les différentes manifestations de l'œuvre de Vinteuil, quelque chose de ce *transformisme alla* Franck : jouée au piano, puis au piano et au violon, puis par un quatuor à cordes, et ainsi de suite jusqu'au septuor, la petite phrase se pare des qualités évolutives typiques de l'écriture franckiste… Proust écrit d'ailleurs : « Dans cette même soirée encore quand le piano et le violon gémissent comme deux oiseaux qui se répondent, j'ai pensé à la Sonate de Franck (surtout jouée par Enesco) dont le quatuor apparaît dans un des volumes suivants. »



Influence wagnérienne

Quant à Wagner, si l'on en revient à la « petite phrase » – qui est instrumentale –, il est troublant de constater que le compositeur n'a laissé aucune œuvre de musique purement instrumentale, à part *Siegfried Idyll* et quelques œuvres de jeunesse dans lesquelles il se reconnaissait peu. Cela n'est qu'un détail. L'influence wagnérienne est au-delà. Wagner, c'est la figure idéale de la modernité, avec sa recherche d'une révolution tous azimuts dans la musique, à la fois dans l'harmonie, dans la mélodie et dans la forme. Et l'on peut penser que, si la petite phrase avait été vocale, toute la méditation de Proust sur la postérité, l'art comme totalité, comme façon de contrer les défauts respectifs de la volonté et de l'intelligence, aurait probablement été différente car le lecteur aurait alors cherché d'autres explications que celle d'une musique absolue. Mais Proust avait sans doute besoin d'imaginer une musique instrumentale – donc pure – pour que sa réflexion ait plus de force. Et à coup sûr la petite phrase présente des caractéristiques wagnériennes. Ainsi, l'étrange formule de Proust parlant de « la phrase ou peut-être l'harmonie » de Vinteuil laisse entendre qu'il n'est pas seulement question de mélodie – la dimension horizontale de la musique – mais qu'il faut prendre en compte l'harmonie – la dimension verticale de la musique. Toute la méditation proustienne, tournée vers la profondeur des choses, met donc l'harmonie au cœur de la musique. Or Wagner est le compositeur typique de cette conception.

Pour conclure, on ne saurait parler de Proust et de la musique sans dire un mot de Reynaldo Hahn, son jumeau artistique, celui des musiciens qu'il a le mieux connu. C'est dans les salons que se fit leur rencontre en 1894. Tous deux les fréquentaient assidûment, si bien que certains ont pu les qualifier d'« écrivain et de musicien de salon ». Hahn, compositeur, était aussi un critique musical averti. Proche parmi les proches, il fut l'amant de Proust durant deux années. Ils avaient envisagé d'écrire à deux une *Vie de Chopin* et, bien que leurs goûts musicaux aient parfois différé – Hahn en tenait pour Gounod et Massenet, dont il avait été l'élève, tandis que Proust avait pour favoris Wagner et Debussy –, ils entretinrent toute leur vie une relation tant amicale qu'intellectuelle. Au point qu'Emmanuel Berl a pu écrire : « Reynaldo Hahn a été sans doute un des êtres que Proust a le plus aimés. Quiconque a pu approcher un tant soit peu Reynaldo Hahn le comprend sans peine. Sa conversation avait un grand charme qui ne tenait pas seulement à son talent de musicien et de chanteur, mais à l'étendue de sa culture, à son usage du monde, à un enthousiasme généreux et narquois, dont on subissait aussitôt la contagion, à une disponibilité qui est à la fois un attribut de l'intelligence et une forme de la bonté. » ●

T.P./LEBRECHT/LEEMAGE

Reynaldo Hahn (1875-1947), compositeur. Il rencontra Proust en 1894 chez le peintre Madeleine Lemaire. Une indéfectible amitié les lia, jusqu'à la mort de l'écrivain.

Karol Beffa est compositeur et pianiste. Il a notamment publié, avec le mathématicien Cédric Villani, *Les Coulisses de la création* (Flammarion, 2015).

Les Guermantes règnent sur l'aristocratie du faubourg Saint-Germain. Rien de la comédie mondaine ne leur est étranger. Mais qui sont vraiment Basin, Oriane, Marie-Hedwige, Saint-Loup ?

Basin, roi de piques au cœur des Guermantes

Prince des Laumes, dix-septième prince de Cordoue, douzième duc du nom à la mort de son père, frère de Charlus et de Mme de Marsantes, oncle de Saint-Loup, le colossal Basin est l'épicentre du réseau Guermantes. Et il a tout pour lui. « Formidablement riche dans un monde où on l'est de moins en moins, ayant assimilé à sa personne, d'une façon permanente, la notion de cette énorme fortune, en lui la vanité du grand seigneur était doublée de celle de l'homme d'argent, l'éducation raffinée du premier arrivant tout juste à contenir la suffisance du second. On comprenait d'ailleurs que ses succès de femmes, qui faisaient le malheur de la sienne, ne fussent pas dus qu'à son nom et à sa fortune, car il était encore d'une grande beauté, avec, dans le profil, la pureté, la décision de contour de quelque dieu grec. » Il faudrait beaucoup de délicatesse pour tenir à distance l'orgueil qui découle de toutes ces qualités... Or Basin n'en a aucune. Le mieux que puisse faire ce géant paresseux, c'est d'entretenir en façade une sorte d'attitude débonnaire, une apparence de cordialité qu'il sert sans distinction à tous ceux qu'il rencontre, espérant par là leur faire penser qu'il ne distingue pas entre eux et lui. Gare à celui qui se laisserait prendre au « sourire permanent de bon roi d'Yvetot légèrement pompette » qu'il porte sur le visage, ou aux gentillesses qui sortent de sa bouche – « croire l'amabilité réelle, c'était la mauvaise éducation ». Seul Basin, et son plaisir, compte pour Basin. C'est le plus grand égoïste de la *Recherche* et ils sont nombreux ;

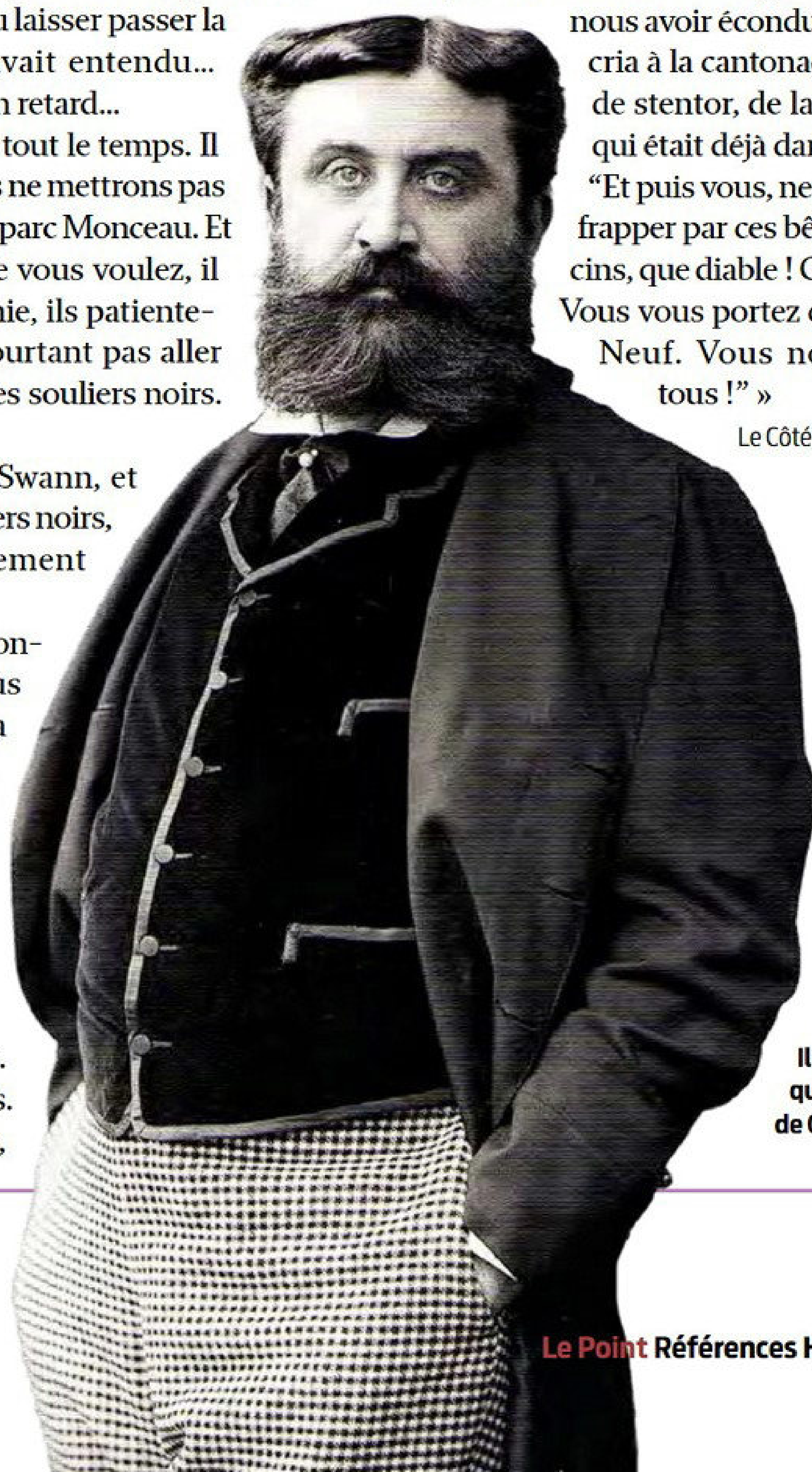
Seul Basin, et son plaisir, compte pour Basin. C'est le plus grand égoïste de la *Recherche*.

contrarié, il sera colérique, tempétueux, jaloux, méchant. Sa femme en fait les frais. Il ne l'aime pas et la supporte seulement parce que son esprit brillant lui fait honneur en société ; dans son salon, il est « compère à toute épreuve », trouvant une forme de complicité qui consiste à lui donner la réplique pour préparer ses bons mots ; ailleurs, elle est comme les autres en concurrence avec son désir du moment. Il s'agit presque toujours de femmes, qu'il ne cache pas, mais expose avec goujaterie. Le prodige que réussit Proust dans ce personnage, c'est de peindre le sans-gêne de l'extrême politesse, l'incroyable cruauté des convenances. Le personnage déploie toute sa mesure en présence de la mort : qu'il s'agisse du décès de la grand-mère, de Swann ou d'un de ses cousins, sa réaction est toujours la même : « Il est mort ! Mais non, on exagère, on exagère ! » Fascinant. Au fond, malgré toutes ses grandeurs, c'est un médiocre, gouverné par ses passions, qui sera antisémite ou dreyfusard selon qu'on le rencontre au milieu du Faubourg ou en villégiature avec de charmantes Anglaises. À la fin de sa vie, toujours imbu de lui-même, il perd l'élection à la présidence du Jockey, battu par un Chaussepierre (c'est-à-dire par un rien) – car il a oublié de faire campagne. Il ne le sait pas encore, mais les Guermantes ne sont plus tout, et sa paresse personnelle a beaucoup contribué à les désocialiser. Il lui reste Odette, sa dernière maîtresse, pour laquelle il développe une jalousie au moins égale à celle de Swann. Il la tyrannise et l'enferme à plaisir. ● **Mathilde Brézet**

Extrait

« "Eh bien, en un mot la raison qui vous empêchera de venir en Italie ?" questionna la duchesse en se levant pour prendre congé de nous.
– Mais, ma chère amie, c'est que je serai mort depuis plusieurs mois. [...]
– Qu'est-ce que vous me dites là ? s'écria la duchesse en s'arrêtant une seconde dans sa marche vers la voiture et en levant ses beaux yeux bleus et mélancoliques, mais pleins d'incertitude. [...] Elle allait entrer en voiture, quand, voyant ce pied, le duc s'écria d'une voix terrible : "Oriane, qu'est-ce que vous alliez faire, malheureuse. Vous avez gardé vos souliers noirs ! Avec une toilette rouge ! Remontez vite mettre vos souliers rouges, ou bien, dit-il au valet de pied, dites tout de suite à la femme de chambre de Mme la duchesse de descendre des souliers rouges.
– Mais, mon ami, répondit doucement la duchesse, gênée de voir que Swann, qui sortait avec moi mais avait voulu laisser passer la voiture devant nous, avait entendu... puisque nous sommes en retard...
– Mais non, nous avons tout le temps. Il n'est que moins dix, nous ne mettrons pas dix minutes pour aller au parc Monceau. Et puis enfin, qu'est-ce que vous voulez, il serait huit heures et demie, ils patienteront, vous ne pouvez pourtant pas aller avec une robe rouge et des souliers noirs. [...]
– Ce n'est pas laid, dit Swann, et j'avais remarqué les souliers noirs, qui ne m'avaient nullement choqué.
– Je ne vous dis pas, répondit le duc, mais c'est plus élégant qu'ils soient de la même couleur que la robe. Et puis, soyez tranquille, elle n'aurait pas été plutôt arrivée qu'elle s'en serait aperçue et c'est moi qui aurais été obligé de venir chercher les souliers. J'aurais dîné à neuf heures. Adieu, mes petits enfants, dit-il en nous repoussant doucement, allez-vous-en avant qu'Oriane ne redescende. Ce n'est pas qu'elle n'aime vous voir tous les deux. Au contraire c'est qu'elle aime trop vous voir. Si elle vous trouve encore là, elle va se remettre à parler, elle est déjà très fatiguée, elle arrivera au dîner morte. Et puis je vous avouerai franchement que moi je meurs de faim. J'ai très mal déjeuné ce matin en descendant de train. Il y avait bien une sacrée sauce béarnaise, mais malgré cela, je ne serai pas fâché du tout, mais du tout, de me mettre à table. Huit heures moins cinq ! Ah ! les femmes ! Elle va nous faire mal à l'estomac à tous les deux. Elle est bien moins solide qu'on ne croit."
Le duc n'était nullement gêné de parler des malaises de sa femme et des siens à un mourant, car les premiers, l'intéressant davantage, lui apparaissaient plus importants. Aussi fut-ce seulement par bonne éducation et gaillardise, qu'après nous avoir éconduits gentiment, il cria à la cantonade et d'une voix de stentor, de la porte, à Swann qui était déjà dans la cour : "Et puis vous, ne vous laissez pas frapper par ces bêtises des médecins, que diable ! Ce sont des ânes. Vous vous portez comme le Pont-Neuf. Vous nous enterrerez tous !" »

Le Côté de Guermantes



Le comte Henry Greffulhe (1848-1932), photographié par Paul Nadar en 1881. Il sera le modèle quasi unique du duc de Guermantes.

WIKIMEDIA CC

Oriane de Guermantes, l'inatteignable étoile

Figure idéale de la femme, la duchesse de Guermantes participe du « roman familial » du jeune héros.

C'est la plus belle, la plus élégante, la plus chic. Une sorte de chef-d'œuvre ouvragé par les siècles, comme une cathédrale ou un vitrail... On peut aussi la comparer (surtout dans l'œil du narrateur) à une pure déité, à une légende, à une perfection-Guermantes – cette façon d'être, si subtilement française, qui mêle le parler populaire à la haute culture et au raffinement absolu. Oriane de Guermantes, belle femme, grande, blonde aux yeux bleus, apparaît 876 fois dans la *Recherche*. Elle occupe une position inexpugnable dans les cercles les plus hauts de la vie mondaine du faubourg Saint-Germain, où elle tient salon tout en professant des idées socialistes. Arbitre de la bienséance, la duchesse fascine, foudroie, pardonne – comme une reine à jamais juchée sur son Olympe social. Oriane aime les arts, son salon et l'idée que tous se font d'elle. Elle avance, telle une frégate somptueuse, frôle le monde et l'illumine de sa présence.

Les modèles de ce personnage seraient la comtesse Greffulhe ; la comtesse de Castellane née Dorothée de Talleyrand-Périgord, Mme Straus et la comtesse de Chevigné. Née en 1842 (on suppose que le narrateur, lui, est né vers 1880), cousine du prince et de la princesse de Guermantes, elle s'est unie à Basin, prince des Laumes, qui à la mort de son père devient duc de Guermantes. Un époux qui la trompe abondamment et moque son intellectualisme, qui n'est pourtant qu'une façon de placer l'intelligence au-dessus de tout – d'où son amitié avec Charles Swann, même si elle n'est pas avare de reproches à son égard. Il est dreyfusard, il a épousé Odette, peut-être a-t-il aussi le tort d'être juif – au point de lui refuser la faveur qu'il lui demande avant de mourir : lui présenter sa femme et sa fille.

La duchesse fascine, foudroie, pardonne – comme une reine à jamais juchée sur son Olympe social.

Le narrateur encore enfant brûle de connaître la duchesse qui a une propriété près de Combray. Il élabore une théorie onomastique où il accorde d'avantage d'intérêt à la sensibilité et à la rêverie qu'à l'étymologie et à la logique. Pour lui, la duchesse au nom riche en sonorités musicales et dont « émane une lumière orangée » est associée à un paysage de terres et de châteaux. Il a enfin l'occasion de l'apercevoir dans l'église de Combray lors du mariage de la fille du docteur Percepied et tombe en dévotion devant sa figure mythique. A Paris, lorsque ses parents emménagent dans un appartement de l'hôtel particulier des Guermantes, il l'espionne, tente de l'entrevoir, car être sous son regard lui procure un plaisir immense. C'est Saint-Loup qui la lui présentera, lors d'une fête chez la princesse de Villeparisis, et curieusement, ou plutôt très proustiennement, c'est après qu'il a échangé quelques phrases avec elle que sa fascination s'éteint, et qu'il devient son ami. Impressionné tout de même par sa prononciation, son vocabulaire et son art de s'habiller, il lui demande des indications pour la toilette d'Albertine, mais elle ne parle plus à son imagination. Commençant à voir ce que jusque-là il ne voulait pas voir, il constate la cruauté et la sécheresse d'âme de Mme de Guermantes qui rabaisse et humilie ceux qu'elle n'apprécie pas, et par exemple compare Mme de Cambremer non pas à une vache, mais à « plusieurs » : « Je vous jure que j'étais bien embarrassée voyant ce troupeau de vaches qui entrait en chapeau dans mon salon et qui me demandait comment j'allais. »

Quelques années plus tard, vieillissante, elle perd de son éclat et

Extrait

« On eût dit que la duchesse avait deviné que sa cousine dont elle raillait, disait-on, ce qu'elle appelait les exagérations (nom que de son point de vue spirituellement français et tout modéré prenaient vite la poésie et l'enthousiasme germaniques) aurait ce soir une de ces toilettes où la duchesse la trouvait "costumée", et qu'elle avait voulu lui donner une leçon de goût. Au lieu des merveilleux et doux plumages qui de la tête de la princesse descendaient jusqu'à son cou, au lieu de sa résille de coquillages et de perles, la duchesse n'avait dans les cheveux qu'une simple aigrette qui dominant son nez busqué et ses yeux à fleur de tête avait l'air de l'aigrette d'un oiseau. Son cou et ses épaules sortaient d'un flot neigeux de mousseline sur lequel venait battre un éventail en plumes de cygne, mais ensuite la robe, dont le corsage avait pour seul ornement d'innombrables paillettes soit de métal, en baguettes et en grains, soit de brillants, moulait son corps avec une précision toute britannique. Mais si différentes que les deux toilettes fussent l'une de l'autre, après que la princesse eut donné à sa cousine la chaise qu'elle occupait jusque-là, on les vit, se retournant l'une vers l'autre, s'admirer réciproquement. »

Le Côté de Guermantes

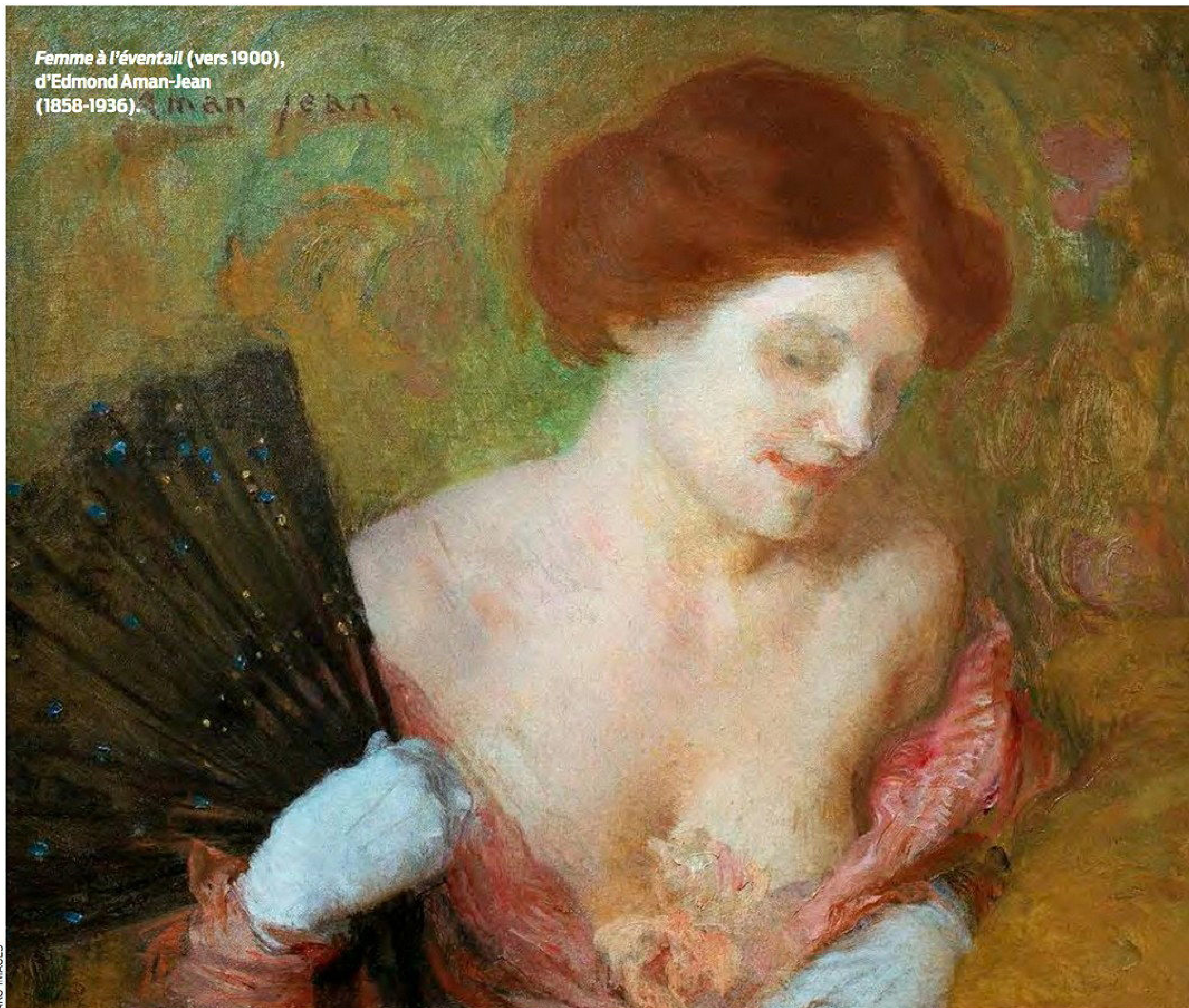
n'est plus considérée. La Grande Guerre va bouleverser l'édifice social au sommet duquel elle se tenait, royale et inaccessible. Or les nouvelles générations déjà se bousculent, qui ignorent tout de la grandeur-Guermantes. Et Oriane – qui, à son crépuscule, se plaît curieusement à fréquenter des actrices – devra composer avec un monde inédit qui ne se doutera même plus de la gloire qui fut la sienne. Ses saillies tombent à plat, son mari se lie avec Odette Swann, devenue Mme de Forcheville, elle passe le temps avec des actrices et elle se retrouve même cousine de Mme Verdurin qui a épousé le prince de Guermantes…


GRANGER NYC/RUE DES ARCHIVES

La comtesse Élisabeth Greffulhe (1860-1952), photographiée par Nadar en 1883. Proust, qui la métamorphose dans la *Recherche* en duchesse de Guermantes, avouait qu'elle était la plus belle femme qu'il ait jamais vue.

Oriane de Guermantes est l'incarnation de « l'esprit Guermantes », mélange de distance aristocratique pour les gens moins bien « nés » et de mépris pour ceux qui cherchent à « en être ». Pour le narrateur, elle est la figure idéale de la femme et de la mère. C'est l'aveu de son propre roman familial qui, comme dit Freud, substitue des parents d'exception aux géniteurs ordinaires, et que Proust nous livre à travers la passion du narrateur pour un nom qui n'est objet de désir que loin du corps qui s'y résume. ●

Jean-Paul Enthoven et Michel Schneider


Femme à l'éventail (vers 1900), d'Edmond Aman-Jean (1858-1936).

AKG-IMAGES

Une princesse qui gagnerait à être mieux connue

Lors de l'affaire Dreyfus, l'Allemande Marie-Hedwige de Bavière fait preuve de moins de snobisme que la plupart des Guermantes.

C'est une princesse étrangère, belle, blonde, froide ; une Allemande déracinée par son mariage avec Gilbert de Guermantes, avec qui elle semble former un ménage uni. Disons d'emblée qu'elle n'a rien à voir avec la duchesse avec laquelle on pourrait la confondre : leur genre de beauté, leur élégance s'opposent. Physiquement, Oriane avec son nez busqué, sa tête mobile, fait penser à un oiseau ; Marie-Hedwige aux yeux d'onyx

Extraits

« On appelait ainsi dans la famille la mère de Robert, Mme de Marsantes, veuve d'Aynard de Saint-Loup, pour la distinguer de sa cousine la princesse de Guermantes-Bavière, autre Marie, au prénom de qui ses neveux, cousins et beaux-frères ajoutaient, pour éviter la confusion, soit le prénom de son mari, soit un autre de ses prénoms à elle, ce qui donnait soit Marie-Gilbert, soit Marie-Hedwige. »

« – Quel genre de femme est la princesse ? demandai-je.
– Mais vous savez déjà, puisque vous l'avez vue ici, qu'elle est belle comme le jour, qu'elle est aussi un peu idiote, très gentille malgré toute sa hauteur germanique, pleine de cœur et de gaffes.
Swann était trop fin pour ne pas voir que Mme de Guermantes cherchait en ce moment à "faire de l'esprit Guermantes" et sans grands frais, car elle ne faisait que resservir sous une forme moins parfaite d'anciens mots d'elle. [...] "Voyons, Oriane, qu'est-ce que vous dites, dit M. de Guermantes. Marie bête ? Elle a tout lu, elle est musicienne comme le violon."
– Mais, mon pauvre petit Basin, vous êtes un enfant qui vient de naître. Comme si on ne pouvait pas être tout ça et un peu idiote. Idiote est du reste exagéré, non elle est nébuleuse, elle est Hesse-Darmstadt, Saint-Empire et gnan gnan. Rien que sa prononciation m'énerve. Mais je reconnais, du reste, que c'est une charmante loufoque. D'abord cette seule idée d'être descendue de son trône allemand pour venir épouser bien bourgeoisement un simple particulier. Il est vrai qu'elle l'a choisi ! Ah ! mais c'est vrai, dit-elle en se tournant vers moi, vous ne connaissez pas Gilbert ! »
Le Côté de Guermantes

« La succession au nom est triste comme toutes les successions, comme toutes les usurpations de propriété ; et toujours, sans interruption, viendrait, comme un flot de nouvelles princesses de Guermantes, ou plutôt, millénaire, remplacée d'âge en âge dans son emploi par une femme différente, une seule princesse de Guermantes, ignorante de la mort, le nom refermant sur celles qui sombrent de temps à autre sa toujours pareille placidité immémoriale. »
Le Temps retrouvé

est une statue, un buste, une médaille, distante et immuable. Pour ses habits, elle donne dans l'apparat, la splendeur, le débordement ; Oriane est tenue, couture, simplicité... « La duchesse de Guermantes et la princesse de Guermantes, c'est juste le contraire », résume Charlus. Élevée dans les palais de Munich, la princesse a cependant adopté son nouveau pays. Elle y tient le rang qui lui est destiné depuis la nuit des temps. Elle va à l'Opéra splendidement parée. Elle reçoit dans son palais, dans ses jardins parisiens pour des bals d'un raffinement insensé, où elle invite la société la plus choisie ; là, elle a un mot pour chacun et ne converse jamais avec personne. Elle est devenue patriote au point de moucher vertement son beau-frère le grand-duc de Hesse, et même le prince de Suède, qui lui prêche l'innocence de Dreyfus ; elle est antisémite « par principe ». Mais elle porte un secret, un amour enfoui et sans espoir pour le cousin de son mari Charlus, qui est flatté et ennuyé de ce sentiment. Elle a une vie intérieure surprenante. On découvre qu'elle s'est convaincue seule, à la lecture de *L'Aurore*, de l'innocence du capitaine Dreyfus, et fait dire pour lui des messes par l'abbé Poiré – rare exemple de probité intellectuelle dans son milieu. Penser qu'à sa mort le prince choisit Mme Verdurin pour la remplacer, c'est à peine concevable. ● **Mathilde Brézet**

La princesse de Guermantes reçoit dans son palais, dans ses jardins parisiens, où elle invite la société la plus choisie. Elle a un mot pour chacun et ne converse jamais avec personne.

Saint-Loup, le seul ami

Le jeune marquis se fait le confident et le protecteur du narrateur.

Ce jeune homme est une sorte de chef-d'œuvre, un bibelot parfait et ouvragé par les siècles, une « fin de race » en qui une interminable lignée de Guermantes a déposé son chic, ses manières, son irascibilité, son goût de l'honneur et de la grâce. C'est dire que ce Robert (qui porte le même prénom que le frère de Marcel Proust) avait tout pour séduire le narrateur – qui, sans bien comprendre pourquoi, séduit en retour le jeune marquis qui lui prodigue mille attentions et l'introduit dans le très grand monde. Neveu de la marquise de Villeparisis et d'Oriane de Guermantes, Robert de Saint-Loup profite de la lumière qui ruisselle sur son nom, de sa blondeur, de la vie en général – ainsi que des femmes dont il fait un fréquent usage. Les hasards de l'existence – et la relative décadence financière de la lignée dont il est l'ultime surgeon – le pousseront à épouser Gilberte Swann, ce qui l'autorisera à jouir des millions gagnés par le malheureux Swann que tout le monde a oublié. Saint-Loup sera l'amant de Rachel, l'ancienne grue devenue médiocre comédienne qui saura le rendre jaloux (ce qui est une qualité chez les créatures proustiennes) et aura au moins le mérite de l'initier à la littérature. À la fin de la *Recherche*, le lecteur découvre, médusé, que Saint-Loup lui-même, l'aristocrate couvert de femmes, officier viril s'il en est, précisément, « en est ». On le verra même, dans *Le Temps retrouvé*, oublier sa croix de guerre dans le bordel de Jupien. « En était »-il depuis le début ? S'est-il « converti » en chemin à la le religion de la « race maudite » ? Nul ne sait. Mais le lecteur avisé se sera tout de même douté de quelque chose dans l'épisode dit « de Doncières », quand le narrateur rend visite à son ami dans sa caserne et que celui-ci le retient pour la nuit. Heureusement pour l'exemple et les bonnes mœurs, Saint-Loup mourra au front, alors qu'il tentait de protéger les soldats placés sous ses ordres – retrouvant ainsi la grandeur militaire qui, mille ans plus tôt, avait fondé la noblesse dont il est l'admirable héritier. Saint-Loup reste l'ami dont on rêve. Il est protecteur et délicat. Fort et fragile. Le lecteur proustien jubile à chacune de ses apparitions. ● **Jean-Paul Enthoven**

Son chic, ses manières... un pedigree Guermantes.

Extrait

« Une après-midi de grande chaleur j'étais dans la salle à manger de l'hôtel [...] quand, dans la travée centrale qui allait de la plage à la route, je vis, grand, mince, le cou dégagé, la tête haute et fièrement portée, passer un jeune homme aux yeux pénétrants et dont la peau était aussi blonde et les cheveux aussi dorés que s'ils avaient absorbé tous les rayons du soleil. Vêtu d'une étoffe souple et blanchâtre comme je n'aurais jamais cru qu'un homme eût osé en porter, et dont la minceur n'évoquait pas moins que le frais de la salle à manger la chaleur et le beau temps du dehors, il marchait vite. Ses yeux, de l'un desquels tombait à tout moment un monocle, étaient de la couleur de la mer. Chacun le regarda curieusement passer, on savait que ce jeune marquis de Saint-Loup-en-Bray était célèbre pour son élégance. [...] Il semblait que la qualité si particulière de ses cheveux, de ses yeux, de sa peau, de sa tournure, qui l'eussent distingué au milieu d'une foule comme un filon précieux d'opale azurée et lumineuse, engainé dans une matière grossière, devait correspondre à une vie différente de celle des autres hommes. [...] À cause de son "chic", de son impertinence de jeune "lion", à cause de son extraordinaire beauté surtout, certains lui trouvaient même un air efféminé, mais sans le lui reprocher, car on savait combien il était viril et qu'il aimait passionnément les femmes. »
À l'ombre des jeunes filles en fleurs

HERITAGE IMAGES/LEEMAGE



Portrait de Boni de Castellane (1924), par Jacques-Émile Blanche (1861-1942).
Le personnage de Saint-Loup-en-Bray hérite de certains traits du comte Boniface de Castellane, dit Boni, célèbre mondain de la Belle Époque, dandy, esthète, collectionneur.



Avenue du Bois-de-Boulogne (aujourd'hui avenue Foch), vers 1900. Le Paris du narrateur dans *À la recherche du temps perdu*.

AKG-IMAGES



Ils (elles) tiennent salon ou y ont leurs entrées. Le plus célèbre est celui de Sidonie Verdurin, la « Patronne ». Mais les marquises de Cambremer et de Villeparisis ne sont pas en reste…

Mme Verdurin, chef de clan

Elle est, sans conteste, le personnage le plus antipathique de la *Recherche*. Riche à millions, vertigineusement snob (tout en professant un antisnobisme de première force), la « Patronne » (c'est ainsi que la nomment les habitués de ses « mercredis ») règne sur son petit « clan » où l'on rencontre des torchons et des serviettes. Sa religion est simple : à sa table, dans son salon, dans sa villégiature normande de la Raspelière, on doit rigoler. Bref, chez elle, ça doit être le contraire de ce qui se passe chez les « ennuyeux » du Faubourg – où, évidemment, elle n'est pas reçue. Prête à tout pour attirer et séduire – ou exclure –, Sidonie Verdurin fera une belle carrière puisqu'on la retrouvera, dans *Le Temps retrouvé*, ressuscitée en princesse de Guermantes, titre qui sera son bâton de maréchal et l'illustration du bouleversement social consécutif à la Grande Guerre. À part ça, Mme Verdurin apprécie la bonne musique (c'est chez elle qu'on entend la « petite phrase » de Vinteuil), défend des opinions politiques assez avancées, médit de tout et de tous avec une cruauté sans faille, réclame une aspirine dès qu'on la met en contact avec la beauté… Et pourtant, c'est chez elle que Swann rencontrera Odette de Crécy – qui était l'une des plus avenantes marchandises d'appel de son salon et que la Patronne casera plus tard avec Forcheville. Il y a du Tartuffe chez Sidonie. Mais c'est un Tartuffe démocratique et grand petit-bourgeois. Du coup, chacune de ses apparitions réjouit le lecteur, qui sait qu'il va, à son tour, rire à s'en décrocher la mâchoire. Sur ce dernier point, Sidonie est sans rivale et son rire prend bientôt, avec Proust au pupitre, la dimension d'une symphonie : elle débute par un petit cri tout en fermant entièrement ses yeux d'oiseau qu'« une taie commençait à voiler » et, brusquement, comme si elle voulait épargner à autrui un « spectacle indécent », elle plonge son visage dans ses mains en donnant l'impression de vouloir « anéantir un rire qui, si elle s'y fût abandonnée, l'eût conduite à l'évanouissement ».

Il y a du Tartuffe chez Sidonie. Mais c'est un Tartuffe démocratique et grand petit-bourgeois.

Mme Verdurin s'illustre également par l'ampleur fascinante de son égoïsme. Et ceux qui en douteraient n'auront qu'à la surprendre, à l'heure de son petit déjeuner et alors qu'elle lit son journal. Proust l'immortalise à cet instant : ce jour-là, le journal lui apprend le naufrage du *Lusitania*, avec ses douze cents passagers. Et, impatiente de dévorer ses deux croissants tout chauds, la voici qui, tout en « donnant des pichenettes à son journal pour qu'il pût se tenir grand ouvert sans qu'elle eût besoin de détourner son autre main des trempettes », se rassasie tout en psalmodiant : « Quelle horreur ! Cela dépasse en horreur les plus affreuses tragédies. » C'est ainsi : Sidonie adore être heureuse quand les autres ne le sont pas. Et le malheur des autres ajoute à l'excellence moelleuse de son croissant. Le narrateur insiste souvent, d'ailleurs, sur cet air de ravissement quasi sadique, de jouissance trouble, de monstruosité fort civile qu'il surprend sur le visage de la Sidonie – et qui annonce d'autres cruautés, non moins délectables aux papilles de cette horrible créature comblée par la vie et la félicité… ●

Jean-Paul Enthoven

SAGAPHOTO.COM

Madeleine Lemaire (1845-1928) photographiée par Paul Nadar en 1891. Le salon parisien de ce peintre mondain était très couru.



Extrait

« Pour faire partie du "petit noyau", du "petit groupe", du "petit clan"" des Verdurin, une condition était suffisante mais elle était nécessaire : il fallait adhérer tacitement à un Credo dont un des articles était que le jeune pianiste, protégé par Mme Verdurin cette année-là et dont elle disait : "Ça ne devrait pas être permis de savoir jouer Wagner comme ça !", "enfonçait" à la fois Planté et Rubinstein et que le docteur Cottard avait plus de diagnostic que Potain. Toute "nouvelle recrue" à qui les Verdurin ne pouvaient pas persuader que les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux étaient ennuyeuses comme la pluie, se voyait immédiatement exclue. Les femmes étant à cet égard plus rebelles que les hommes à déposer toute curiosité mondaine et l'envie de se renseigner par soi-même sur l'agrément des autres salons, et les Verdurin sentant d'autre part que cet esprit d'examen et ce démon de frivolité pouvaient par contagion devenir fatal à l'orthodoxie de la petite église, ils avaient été amenés à rejeter successivement tous les "fidèles"" du sexe féminin.
[...] Les Verdurin n'invitaient pas à dîner : on avait chez eux "son couvert mis". Pour la soirée, il n'y avait pas de programme. [...] Si le pianiste voulait jouer la chevauchée de la *Walkyrie* ou le prélude de *Tristan*, Mme Verdurin protestait, non que cette musique lui déplût, mais au contraire parce qu'elle lui causait trop d'impression. "Alors vous tenez à ce que j'aie ma migraine ? [...]" »

Du côté de chez Swann

La marquise de Cambremer ou l'opinion des autres

Mondaine et influençable, elle suit les modes culturelles.

De son nom propre, qu'Oriane de Guermantes ne juge pas très propre – « Il finit juste à temps, mais il finit mal ! », dit-elle à Swann lors de la soirée chez Mme de Saint-Euverte –, la marquise de Cambremer, née Legrandin, est cependant très fière. C'est un personnage injustement décrié par le narrateur lui-même, qui la montre salivant abondamment et faisant des mimiques pour parler d'art lors de son deuxième séjour à Balbec, utilisant maladroitement « la règle des trois adjectifs », comme dans ce billet adressé au narrateur disant qu'elle serait « ravie – heureuse – contente » de l'avoir à dîner un soir. Par cet usage ternaire et décroissant, chaque qualificatif, loin de conforter le précédent, en atténue la portée, comme si l'hostilité inconsciente envers celui qu'on flatte finissait par ressortir. Très jolie autrefois – elle a eu une liaison avec Swann dans sa jeunesse –, elle est devenue, comme l'appelle Oriane de Guermantes, une « énorme herbivore ». Pour Saint-Loup, elle est « idiote ». C'est pourtant une femme cultivée qui a fait des études littéraires et philosophiques à la Sorbonne et une bonne musicienne, wagnerophile acharnée.

Lorsqu'il la rencontre pour la première fois, le narrateur la décrit d'une politesse moelleuse et mielleuse. C'est que, mondaine et influençable, elle suit les modes et par exemple se met à admirer Chopin, qu'elle méprisait jusqu'alors, en entendant que

Elle se met à admirer Chopin en entendant que Debussy le tient pour son musicien préféré.

Debussy le tient pour son musicien préféré. Fortunée et traitant de haut les Verdurin, à qui elle loue sa maison de la Raspelière, elle souffre de n'être pas admise chez les Guermantes ni dans le faubourg Saint-Germain, où elle est entrée par mariage. Elle devient peu à peu indifférente à l'amabilité de la duchesse de Guermantes au fur et à mesure de sa propre ascension sociale. ● **Michel Schneider**

Extraits

« "Ah ! vous avez été en Hollande, vous connaissez les Ver Meer ?" demanda impérieusement Mme de Cambremer et du ton dont elle aurait dit : "Vous connaissez les Guermantes ?", car le snobisme en changeant d'objet ne change pas d'accent. Albertine répondit que non : elle croyait que c'étaient des gens vivants. »

« C'était l'époque où les gens bien élevés observaient la règle d'être aimables et celle dite des trois adjectifs. Mme de Cambremer les combinait toutes les deux. Un adjectif louangeux ne lui suffisait pas, elle le faisait suivre (après un petit tiret) d'un second, puis (après un deuxième tiret) d'un troisième. Mais ce qui lui était particulier, c'est que, contrairement au but social et littéraire qu'elle se proposait, la succession des trois épithètes revêtait, dans les billets de Mme de Cambremer, l'aspect non d'une progression, mais d'un diminuendo. Mme de Cambremer me dit, dans cette première lettre, qu'elle avait vu Saint-Loup et avait encore plus apprécié que jamais ses qualités "uniques – rares – réelles". »

Sodome et Gomorrhe

« Par l'"idiotie" de la femme, Saint-Loup entendait sans doute le désir éperdu de celle-ci de fréquenter le grand monde, ce que le grand monde juge le plus sévèrement. »

Le Temps retrouvé


BNF

Gustave Schlumberger (1844-1929), historien, byzantiniste et numismate, fut sans doute pour Proust l'archétype de l'érudit abscons.

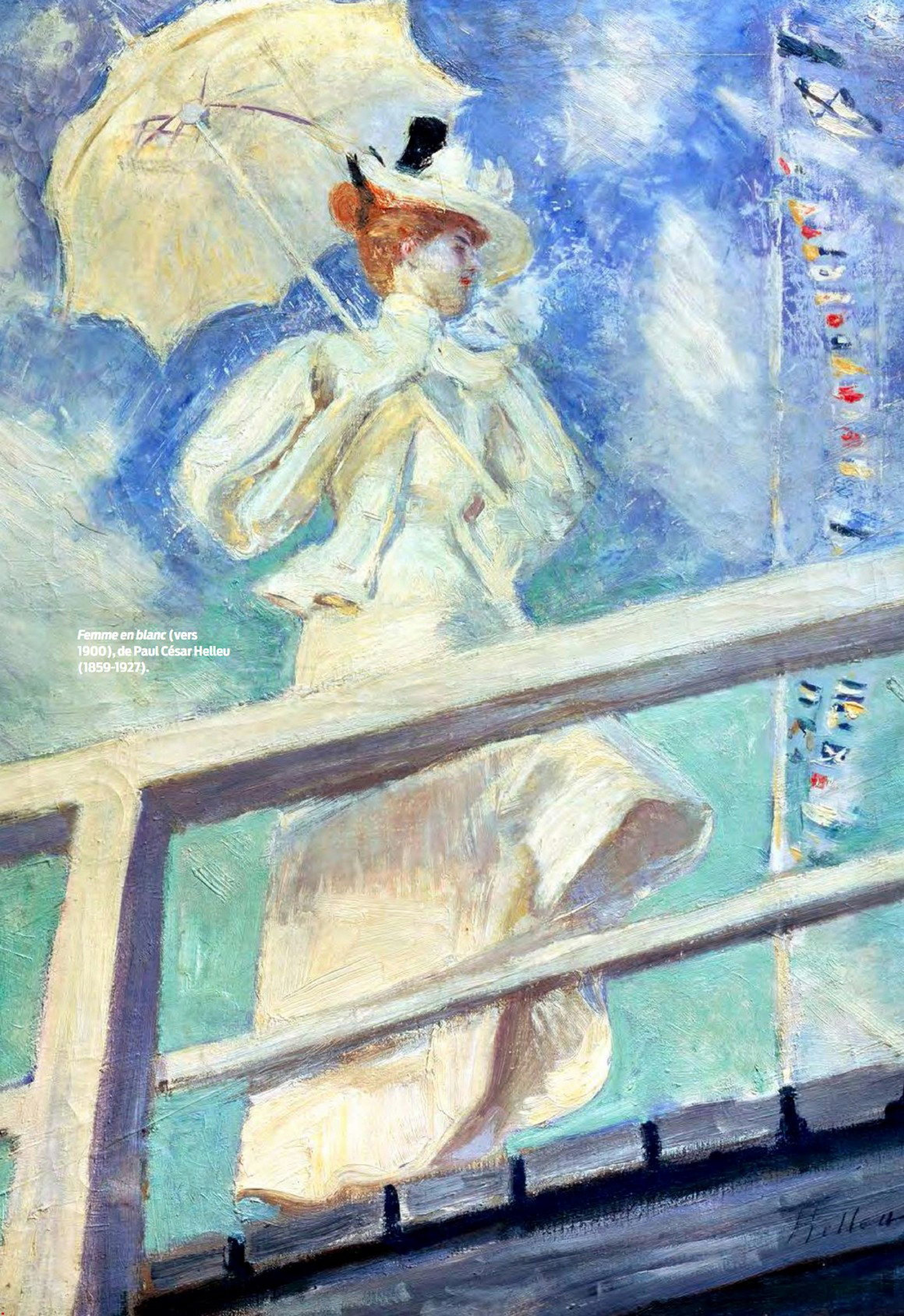
Brichot ou la bêtise de l'intelligence

Ce professeur de la Sorbonne étale chez les Verdurin une érudition aussi vaine que stérile.

Extrait

« Il y avait, à ce dîner, en dehors des habitués, un professeur de la Sorbonne, Brichot, qui avait rencontré M. et Mme Verdurin aux eaux et, si ses fonctions universitaires et ses travaux d'érudition n'avaient pas rendu très rares ses moments de liberté, serait volontiers venu souvent chez eux [...] Dès le commencement du repas, comme M. de Forcheville, placé à la droite de Mme Verdurin qui avait fait pour le"nouveau" de grands frais de toilette, lui disait : "C'est original, cette robe blanche", le docteur qui n'avait cessé de l'observer, tant il était curieux de savoir comment était fait ce qu'il appelait un "de", et qui cherchait une occasion d'attirer son attention et d'entrer plus en contact avec lui, saisit au vol le mot "blanche"» et, sans lever le nez de son assiette, dit : "blanche ? Blanche de Castille ?", puis sans bouger la tête lança furtivement de droite et de gauche des regards incertains et souriants. »
Du côté de chez Swann

Étymologiste forcené, philologue cocardier et traître patenté, Brichot n'a pas de prénom, mais un surnom : « Chochotte ». Il a le menton et les lèvres rasées, mais porte des « favoris de maître d'hôtel » et souffre d'une vue calamiteuse. Professeur à la Sorbonne intellectuellement stérile, il critique Balzac, traite Ovide de « bonne rosse », aligne les jeux de mots ridicules, mais éveille l'intérêt de ses interlocuteurs grâce à sa science des noms de lieux (« Noms de pays : le nom » est le titre de la troisième partie de *Du côté de chez Swann*). Brichot est un habitué du salon des Verdurin parmi une galerie d'aspirants artistes, « célibataires de l'art ». Au cours d'une soirée, Charlus déclare que Brichot est amoureux de Mme de Cambremer, ce qui fâche beaucoup la « Patronne », qui interrompt aussi l'idylle nouée par le savant avec une blanchisseuse. Swann n'aime pas Brichot, mais a le tort de le dire, signant son exil du salon où le « sorbonien » se répandait en propos antidreyfusards. Devenu presque aveugle et morphinomane, Brichot écrira en 1914 des « articles de guerre » ultranationalistes, qui lui apporteront la notoriété et les railleries de Mme Verdurin, dont il devient le souffre-douleur.
Adepte constant de la trahison qu'il pratique avec autant d'application que le calembour, Brichot sera complice de l'« exécution » de Charlus. Proust fait de lui le type même de l'intellectuel aveuglé par son érudition et incapable de saisir la réalité. ● **Michel Schneider**



Femme en blanc (vers 1900), de Paul César Helleu (1859-1927).

Andrée, bande à part

Après la mort d'Albertine, le héros instrumentalisera l'aînée des jeunes filles en fleurs de Balbec, qui avait été un temps sa préférée.

« La femme d'un vieux banquier, après avoir hésité pour son mari entre diverses expositions, l'avait assis, sur un pliant, face à la digue [...] l'aînée de la petite bande se mit à courir : elle sauta par-dessus le vieillard épouvanté, dont la casquette marine fut effleurée par les pieds agiles, au grand amusement des autres jeunes filles » : d'un bond, Andrée est entrée dans le roman. Elle appartient à la bande des filles de Balbec, ces fleurs hardies, frivoles et dures. Comme elles, elle vient d'un milieu bourgeois, financier, mais convenable. Est-ce parce qu'elle est plus riche ou parce qu'elle est plus vieille ? Cette drôle de fille réservée « aux yeux extraordinairement clairs », qui ressemble à un garçon, a un ascendant sur toutes les autres. Elle mène leurs jeux et corrige d'un ton professoral leurs dissertations. C'est bientôt la préférée du narrateur : ils partagent une semblable sensibilité, une même constitution maladive – il se reconnaît dans ce « dandy femelle ». Un roman au conditionnel se dessine entre eux, mais ne se réalise jamais : ils se ressemblent trop. L'été passe. Et puis un autre. Ils restent bons amis et, à Paris, c'est elle qu'il charge de chaperonner Albertine. Le choix n'est pas judicieux. Andrée (dont le nom en grec veut dire : homme) est gomorrhéenne. Le narrateur s'en rend compte trop tard, lorsque, obsédé par la mort d'Albertine, il oblige son amie à se faire la récitante des actions et des goûts de la morte. « Je parlai à Andrée, non sur un ton interrogatif mais comme si je l'avais su de tout temps, peut-être par Albertine, du goût qu'elle-même Andrée avait pour les femmes et de ses propres relations avec Mlle Vinteuil. Elle avoua tout cela sans aucune difficulté, en souriant. » En ce qui concerne Albertine, elle niera toujours – mais se contredit une fois. Albertine oubliée, Andrée vit enfin pour elle-même : on apprend qu'amoureuse d'Octave, un ancien de Balbec, elle a réussi à le détacher de Rachel et à s'en faire épouser. ● **Mathilde Brézet**

HERITAGE IMAGES/FINE ART IMAGES/AKG-IMAGES

Extrait

« Andrée consultée comme plus grande et comme plus calée, d'abord parla du devoir de Gisèle avec une certaine ironie, puis, avec un air de légèreté qui dissimulait mal un sérieux véritable, refit à sa façon la même lettre. "Ce n'est pas mal, dit-elle à Albertine, mais si j'étais toi et qu'on me donne le même sujet, ce qui peut arriver, car on le donne très souvent, je ne ferais pas comme cela. [...] Dès l'exposition du sujet ou si tu aimes mieux, Titine, puisque c'est une lettre, dès l'entrée en matière, Gisèle a gaffé. Écrivant à un homme du XVII[e] siècle Sophocle ne devait pas écrire : 'Mon cher ami.' – Elle aurait dû, en effet, lui faire dire : mon cher Racine, s'écria fougueusement Albertine. Ç'aurait été bien mieux. – Non, répondit Andrée sur un ton un peu persifleur, elle aurait dû mettre : 'Monsieur.' De même pour finir elle aurait dû trouver quelque chose comme : 'Souffrez, Monsieur (tout au plus, cher Monsieur), que je vous dise ici les sentiments d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre serviteur.' D'autre part, Gisèle [...] oublie *Esther*, et deux tragédies peu connues, mais qui ont été précisément analysées cette année par le professeur, de sorte que rien qu'en les citant, comme c'est son dada, on est sûre d'être reçue. Ce sont : *Les Juives*, de Robert Garnier, et l'*Aman*, de Montchrestien." »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Un roman au conditionnel se dessine entre Andrée et le narrateur, mais ne se réalise jamais : ils se ressemblent trop.



Portrait de la comtesse de Fournès (vers 1887), d'Henri Gervex (1852-1929). Elle a pu inspirer en partie le personnage de Mme Leroi.

COLLECTION PARTICULIÈRE

Extraits

« Au jugement de Mme Leroi, le salon de Mme de Villeparisis était un salon de troisième ordre ; et Mme de Villeparisis souffrait du jugement de Mme Leroi. Mais personne ne sait plus guère aujourd'hui qui était Mme Leroi, son jugement s'est évanoui, et c'est le salon de Mme de Villeparisis, où fréquentait la reine de Suède, où avaient fréquenté le duc d'Aumale, le duc de Broglie, Thiers, Montalembert, Mgr Dupanloup, qui sera considéré comme un des plus brillants du XIXe siècle [...] et pour qui le rang enviable c'est la haute naissance, royale ou quasi royale, l'amitié des rois, des chefs du peuple, des hommes illustres. »

« "L'amour ? avait-elle répondu une fois à une dame prétentieuse qui lui avait demandé : 'Que pensez-vous de l'amour ?' L'amour ? je le fais souvent mais je n'en parle jamais." »

Le Côté de Guermantes

Pas plus snob que Blanche Leroi !

Son salon rencontre un certain succès et elle devient la tête de Turc de Mme de Villeparisis, qui l'assaisonne dans ses Mémoires posthumes.

Certains personnages de la *Recherche* se réduisent à des silhouettes dans les arrière-plans, auxquelles on ne prête d'abord pas beaucoup d'attention. Mais en y regardant de plus près, ils nous révèlent des symboles, des intentions du narrateur, des significations cachées. Dans la foule des personnages proustiens, Mme Leroi est une de ces figures. Un seul mot résume son être : « snob ». Citée 29 fois dans le roman, mais toujours croisée à l'occasion de digressions, on ne la voit jamais en pied et sa présence est toujours attestée par d'autres qui rapportent ses mots ou la décrivent en société. On sait qu'elle est la fille d'un marchand de bois et qu'elle a très vite gravi les échelons de la société. Dans *Le Côté de Guermantes*, elle est présentée pour la première fois comme une figurante dans l'escalier d'une ambassade. Ensuite, son salon connaît un grand succès, dont Mme de Villeparisis se montre jalouse. Sorte de Mme Verdurin première manière,

elle a des prétentions littéraires, mais avec moins d'éclat, et son petit clan ne comprend que le seul Bergotte. La duchesse de Guermantes ne perd pas une occasion de la critiquer. Odette Swann dit d'elle que toujours elle « coupait » la marquise de Villeparisis, devenue une vieille et respectable mais non fréquentable dame. Dans *Le Temps retrouvé*, Proust note : « Aujourd'hui personne ne sait plus qui c'est, ce qui est, du reste, parfaitement juste. »

Le dire ou le faire

Dans ses Mémoires posthumes (et fictifs), comme le sont dans le roman les fausses pages soi-disant tirées par Proust du *Journal* des Goncourt), Mme de Villeparisis, de laquelle Mme Leroi occupa tant l'esprit, ne parle pas d'elle, « moins parce que celle-ci, de son vivant, avait été peu aimable pour elle, que parce que personne ne pouvait s'intéresser à elle après sa mort, et ce silence est dicté moins par la rancune mondaine de la femme que par le tact littéraire de l'écrivain ». Le personnage de Mme Blanche Leroi aurait été inspiré à Proust par Laure Baignères, qui tenait un salon des plus réputés. Elle est passée à la postérité dans le Bottin proustien par une petite phrase énigmatique et séduisante que, paraît-il, Laure Baignères aimait à répéter. À une dame qui lui avait demandé : « Que pensez-vous de l'amour ? » Mme Leroi avait répondu : « L'amour ? je le fais souvent mais je n'en parle jamais. » Le contraire du narrateur (et de Marcel Proust lui-même, semble-t-il), qui en parle souvent mais ne le fait jamais. ●

Michel Schneider

Cottard ou le sot savant

Habitué du salon Verdurin, le docteur Cottard manque singulièrement d'à-propos.

C'est une baderne de dîner en ville. Génie pour les uns, « raseur » pour les autres, le cher Cottard est d'abord médecin. Il soigne le narrateur et quelques invités croisés chez Mme Verdurin, dont il fréquente le « petit clan ». Cottard n'est pas méchant. C'est un homme d'un snobisme sans ampleur, un spécialiste des plaisanteries absurdes, sans relief ou pas drôles du tout. Passionné d'étymologie, il a beaucoup étudié l'origine des noms, des expressions, des toponymes et fait étalage de sa science dans des circonstances où ce genre de propos ne s'impose guère. En vérité, le Proust des « Noms de pays » (titre d'une partie de la *Recherche*) se sert de lui pour se moquer des philologues qui, sourds à la musique des mots, ne songent qu'à en décrypter la racine ou l'origine. Pour le reste, Cottard – dont l'un des « modèles » était le fameux docteur Pozzi – est le genre d'individu qui, pour faire l'intéressant, demande à ses voisins de table : « Pourquoi dit-on bête comme chou ? Croyez-vous que les choux soient plus bêtes qu'autre chose... » Avec une plaisanterie de cette envergure, Cottard pouvait ennuyer la compagnie jusqu'au dessert – et même jusqu'au fumoir. ●

Jean-Paul Enthoven

Cottard n'est pas méchant. C'est un spécialiste des plaisanteries absurdes, sans relief ou pas drôles du tout.

Extrait

« Le docteur Cottard ne savait jamais d'une façon certaine de quel ton il devait répondre à quelqu'un, si son interlocuteur voulait rire ou était sérieux. Et à tout hasard il ajoutait à toutes ses expressions de physionomie l'offre d'un sourire conditionnel et provisoire dont la finesse expectante le disculperait du reproche de naïveté, si le propos qu'on lui avait tenu se trouvait avoir été facétieux. Mais comme pour faire face à l'hypothèse opposée il n'osait pas laisser ce sourire s'affirmer nettement sur son visage, on y voyait flotter perpétuellement une incertitude où se lisait la question qu'il n'osait pas poser : "Dites-vous cela pour de bon ?" »

Du côté de chez Swann

Le côté Sainte-Beuve de la marquise de Villeparisis

Elle se targue d'avoir connu Chateaubriand, mais son jugement est erratique.



La comtesse de Boigne (1781-1866), célèbre pour ses Mémoires, a inspiré en partie la marquise de Villeparisis.

ROGER-VIOLLET

« Mais elle a l'air d'une ouvreuse, d'une vieille concierge, darling ! Ça, une marquise ! Je ne suis pas marquise, mais il faudrait me payer bien cher pour me faire sortir nippée comme ça ! » Odette a encore beaucoup à apprendre. Madeleine de Villeparisis est du meilleur monde : elle est née Bouillon, et trois de ses sœurs ont épousé des Guermantes. Cela fait d'elle la tante de Basin, de Gilbert et d'Oriane, qu'elle a pratiquement élevée à la mort de sa mère, lui transmettant au passage un (relatif) mépris des règles qui fait son charme. Pourtant, sa situation sociale est curieuse : son salon est frelaté, nettement plus accessible que ceux de ses neveux et nièces, et on y croise des Legrandin, des Bloch, des politiques, un archiviste… En effet, la marquise, à qui le narrateur accorde « une intelligence presque d'écrivain de second ordre bien plus que de femme du monde », aime les arts, l'esprit, peindre, écrire, et reçoit selon son plaisir plutôt que selon son milieu. Un parfum de scandale entoure sa jeunesse, où, « belle comme un ange, méchante comme un démon », elle aurait ruiné le père de Mme Sazerat, et peut-être d'autres… Aujourd'hui, dans une vieillesse assagie et pieuse, elle vit au su du monde dans une sorte de mariage morganatique avec le marquis de Norpois. Le personnage est sympathique, mais malgré toute sa finesse, son jugement est erratique. Ayant la chance d'avoir croisé nombre de personnalités de cette génération et de la précédente (Stendhal, Musset, Chateaubriand dînaient chez ses parents), elle juge souvent leurs œuvres d'après ce qu'ils montraient d'eux en société et passe à côté de leur génie. C'est l'erreur de Sainte-Beuve, gravissime pour Proust, et dont il démontre l'inanité à travers cette marquise.

● **Mathilde Brézet**

Extrait

« – Et vous trouvez cela beau ? me demandait-elle, génial comme vous dites ? Je vous dirai que je suis toujours étonnée de voir qu'on prend maintenant au sérieux des choses que les amis de ces messieurs, tout en rendant pleine justice à leurs qualités, étaient les premiers à plaisanter. On ne prodiguait pas le nom de génie comme aujourd'hui, où si vous dites à un écrivain qu'il n'a que du talent il prend cela pour une injure. Vous me citez une grande phrase de M. de Chateaubriand sur le clair de lune. Vous allez voir que j'ai mes raisons pour y être réfractaire. M. de Chateaubriand venait bien souvent chez mon père. Il était du reste agréable quand on était seul parce qu'alors il était simple et amusant, mais dès qu'il y avait du monde, il se mettait à poser et devenait ridicule : devant mon père, il prétendait avoir jeté sa démission à la face du roi et dirigé le conclave, oubliant que mon père avait été chargé par lui de supplier le roi de le reprendre, et l'avait entendu faire sur l'élection du pape les pronostics les plus insensés. »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Le prince d'Agrigente ou l'insignifiance

Ce personnage secondaire, que tout le monde surnomme Gri-Gri, est dépourvu de la distinction que suggère son patronyme.

Il s'agit d'un personnage très secondaire de la *Recherche*, mais son importance (symbolique) tient en ceci qu'il illustre parfaitement ce que l'on pourrait appeler « la passion proustienne de la déception ».

En effet, personne ne porte un nom plus noble, plus flamboyant, plus diapré que ce prince d'Agrigente que l'on rencontre, ici ou là, dans des dîners où son patronyme lui vaut par principe une place d'honneur. Ce nom, avec ses syllabes enchantées, n'apparaît-il pas au narrateur comme « une transparente verrerie sous laquelle [il] voyai[t] frappés au bord de la mer violette par les rayons obliques d'un soleil d'or, les cubes roses d'une cité antique » ?

Or la vérité est tout autre : ce prince est, en vérité, une créature insignifiante, un « hanneton » auquel « il ne reste plus un atome de charme à retirer », aussi distinct de son titre que « d'une œuvre d'art qu'il eût possédée sans porter sur soi aucun reflet d'elle, sans peut-être l'avoir jamais regardée ». D'ailleurs, ce prince plus petit que son nom, tout le monde l'appelle finalement « Gri-Gri ». Il est insignifiant, tout juste bon à impressionner un snob comme Cottard – qui rêve d'être son voisin de table…

Agrigente illustre parfaitement la passion proustienne de la déception.

Hypothèse : Hannah Arendt (immense proustienne) aurait-elle puisé dans ce personnage son intuition sur la « banalité du mal » selon laquelle, de même que les plus beaux patronymes habillent parfois des crapauds, les monstres ont rarement, à l'inverse, la tête de leur emploi ? ● **Jean-Paul Enthoven**

Extrait

« "Comment, vous ne connaissez pas cet excellent Gri-Gri", s'écria M. de Guermantes, et il dit mon nom à M. d'Agrigente. Celui de ce dernier, si souvent cité par Françoise, m'était toujours apparu comme une transparente verrerie, sous laquelle je voyais, frappés au bord de la mer violette par les rayons obliques d'un soleil d'or, les cubes roses d'une cité antique dont je ne doutais pas que le prince – de passage à Paris par un bref miracle – ne fût lui-même, aussi lumineusement sicilien et glorieusement patiné, le souverain effectif. Hélas, le vulgaire hanneton auquel on me présenta, et qui pirouetta pour me dire bonjour avec une lourde désinvolture qu'il croyait élégante, était aussi indépendant de son nom que d'une œuvre d'art qu'il eût possédée, sans porter sur soi aucun reflet d'elle, sans peut-être l'avoir jamais regardée. Le prince d'Agrigente était si entièrement dépourvu de quoi que ce fût de princier et qui pût faire penser à Agrigente, que c'en était à supposer que son nom, entièrement distinct de lui, relié par rien à sa personne, avait eu le pouvoir d'attirer à soi tout ce qu'il aurait pu y avoir de vague poésie en cet homme comme chez tout autre, et de l'enfermer après cette opération dans les syllabes enchantées. Si l'opération avait eu lieu, elle avait été en tout cas bien faite, car il ne restait plus un atome de charme à retirer de ce parent des Guermantes. De sorte qu'il se trouvait à la fois le seul homme au monde qui fût prince d'Agrigente et peut-être l'homme au monde qui l'était le moins. Il était d'ailleurs fort heureux de l'être, mais comme un banquier est heureux d'avoir de nombreuses actions d'une mine, sans se soucier d'ailleurs si cette mine répond au joli nom de mine Ivanhoe et de mine Primerose, ou si elle s'appelle seulement la mine Premier. »

Le Côté de Guermantes

Les serviteurs occupent une place de choix dans la *Recherche.* Parmi eux, Céleste, sa fidèle gouvernante de 1913 à 1922, qui devient, sous son nom, un personnage.

Céleste, la gouvernante à la barre

Céleste Gineste est sans doute le personnage qui s'inspire le plus de son modèle réel, Céleste Gineste, épouse d'Odilon Albaret, un chauffeur de taxi dont Proust est un client. En 1913, elle devint sa toute jeune servante et lui restera fidèle jusqu'à sa mort, en 1922. Evoquée sous son nom 26 fois dans le roman, la Céleste réelle inspira aussi bien des traits de la gouvernante du narrateur sous le nom de Françoise.

Lorsqu'il la rencontre, elle est « courrière » et femme de chambre d'une cliente étrangère du Grand Hôtel de Balbec, où elle loge avec sa sœur Marie. Le narrateur se lie d'affection avec elles. Céleste dit de lui : « On devrait bien tirer son portrait en ce moment. Il a tout des enfants. » Il dit des deux sœurs : « Elles ne lisaient jamais rien, pas même un journal [...]. Elles ne liront jamais de livres, mais n'en feront jamais non plus. »



Céleste Albaret (1891-1984) en 1971. En 1973, elle publiera ses souvenirs dans *Monsieur Proust*, l'un des plus beaux livres sur l'auteur de la *Recherche*.

Le narrateur rapporte en détail ses tournures de langage et la surprend lisant des poèmes de Saint-Leger Leger [Saint-John Perse] : « Ce sont des devinettes ». Il la trouve souvent « détestable », mais il la décrit ailleurs « aussi douée qu'un poète, Divinité du ciel déposé sur un lit ! »

La Céleste Albaret réelle accompagnera Proust dans ses horaires étranges, ses lubies vestimentaires, alimentaires et sociales, son épuisement physique. Elle participera à l'achèvement de son œuvre romanesque, rédigeant sous sa dictée, rassemblant et vérifiant ses informations, assurant une part de ses contacts avec le monde extérieur. La légende dit que Proust mourant lui dicta quelques modifications ou ajouts pour la mort de Bergotte.

Céleste a toujours réfuté la liaison que Proust a eue avec un de ses chauffeurs, Agostinelli, l'un des modèles d'Albertine.

Navigation nocturne

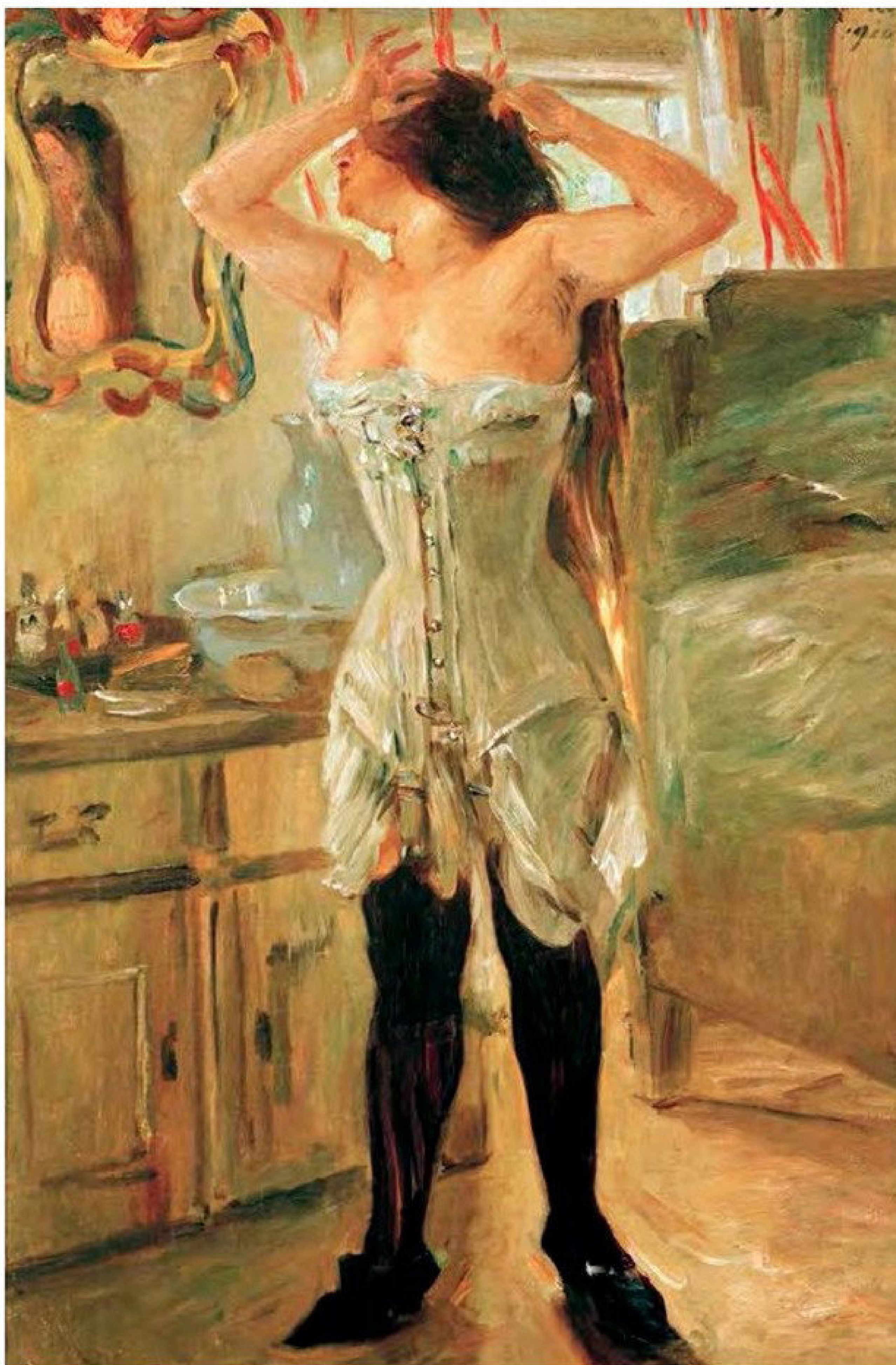
Céleste Albaret tenait-elle le gouvernail dans la navigation nocturne de Proust entre ses vagues de paperoles et ses bordées au Ritz, mondaines ou ancillaires ? Elle fermait les yeux sur ses défauts, ses amours interdites et contesta contre toute évidence la réputation d'« inversion », comme on disait à l'époque, faite à son maître. Ainsi réfute-t-elle la liaison que Proust a eue avec Agostinelli, modèle pour le personnage d'Albertine. Céleste Albaret, une gouvernante à la barre. ● **Michel Schneider**

JACQUES PRAYER/GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES

La femme de chambre invisible

Le narrateur fantasme sur la servante de Mme Putbus... qu'il ne rencontre jamais !

Citée 13 fois dans la *Recherche*, la femme de chambre de la baronne Putbus – quel nom, faisant écho à *pute* ou *pubis* ! – n'apparaît jamais physiquement dans le roman. On parle d'elle en son absence ; elle ne sera que l'image absolue de la femme « qui ne sera jamais là pour moi ». Saint-Loup loue au narrateur la beauté de celle qui est aussi la sœur du garçon épicier de Combray, sans oublier de mentionner qu'elle fréquente les bordels pour femmes. Imaginant qu'elle a peut-être eu par le passé une liaison avec Albertine, le narrateur craint qu'elle ne vienne à Balbec. « Mes désirs se fixent sur elle », se dit-il de son côté, l'imaginant « follement Giorgione » ! A la mort d'Albertine, le narrateur suppliera sa mère de différer leur départ de Venise lorsqu'il apprend que la baronne – et donc sa femme de chambre – arrive sur la lagune. Mais la mère ne cède pas, et le narrateur ne rencontrera jamais celle qui n'aura été qu'un nom. Mais n'est-ce pas ce que sont tous les personnages proustiens : des noms dont on caresse les syllabes plus que des corps qu'on touche ? ● **Michel Schneider**



AKG-IMAGES

***En corset* (1910), de Lovis Corinth (1858-1925). Rêve d'amours ancillaires...**

Extraits

« Si Mme Putbus était là, je m'arrangerais pour voir sa femme de chambre, m'assurer s'il y avait un risque qu'elle vînt à Balbec, en ce cas savoir quand, pour emmener Albertine au loin ce jour-là. »

« Sans doute rien ne rattachait d'une façon essentielle la femme de chambre de Mme Putbus au pays de Balbec ; elle n'y serait pas pour moi comme la paysanne que, seul sur la route de Méséglise, j'avais si souvent appelée en vain, de toute la force de mon désir. Mais j'avais depuis longtemps cessé de chercher à extraire d'une femme comme la racine carrée de son inconnu, lequel ne résistait pas souvent à une simple présentation. »

Sodome et Gomorrhe



Fou de jalousie, le narrateur fait appel à Aimé pour tenter de vérifier l'emploi du temps d'Albertine, qu'il soupçonne d'entretenir des relations amoureuses avec des jeunes filles.

Aimé, confident et espion

A Balbec, le maître d'hôtel informe le narrateur sur la double vie d'Albertine et les penchants de Saint-Loup.

Aimé, personnage de l'ombre, apparaît 113 fois dans la *Recherche*. D'abord maître d'hôtel au Grand Hôtel de Balbec, le narrateur le retrouve serveur dans un restaurant parisien, où il déjeune avec Saint-Loup et Rachel. On sait de lui qu'il est marié et a des enfants, mais rien sur son physique et peu sur sa vie sexuelle. Un peu espion, il renseigne les habitués de l'hôtel sur l'origine sociale et les mœurs des autres clients. Certains feignent de lier amitié avec lui ; d'autres se servent de lui comme entremetteur, tel M. Nissim Bernard pour approcher un jeune commis. Rachel s'intéresse à lui, Charlus lui écrit des lettres. Avant de le trouver obséquieux et flagorneur, le narrateur, dont il est le client préféré, est sensible à ses attentions. Il lui demande de surveiller Albertine. Il l'envoie enquêter à Balbec, puis en Touraine, près de chez Mme Bontemps, et enfin à Nice. Aimé lui apprendra qu'elle a entretenu des relations intimes avec de jeunes blanchisseuses dans les bains-douches de Balbec.

Dans *La Fugitive*, Aimé révélera les mœurs de Saint-Loup, racontant qu'il avait eu à Balbec une aventure avec un liftier, épisode qui avait causé un scandale. ●

Michel Schneider



A gauche, Marcel Proust à Cabourg, vers 1896. En médaillon, l'avenue de la Mer et le Grand Hôtel de Cabourg.

Extraits

« Ce petit groupe de l'hôtel de Balbec regardait d'un air méfiant chaque nouveau venu, et, ayant l'air de ne pas s'intéresser à lui, tous interrogeaient sur son compte leur ami le maître d'hôtel. Car c'était le même – Aimé – qui revenait tous les ans faire la saison et leur gardait leurs tables. »
À l'ombre des jeunes filles en fleurs

« On eût dit qu'il n'y eût rien eu d'autre dans toute la vie d'Albertine. Je me demandais qui je pourrais bien envoyer tenter une enquête sur place, à Balbec. Aimé me parut bien choisi. Outre qu'il connaissait admirablement les lieux, il appartenait à cette catégorie de gens du peuple soucieux de leur intérêt, fidèles à ceux qu'ils servent. »

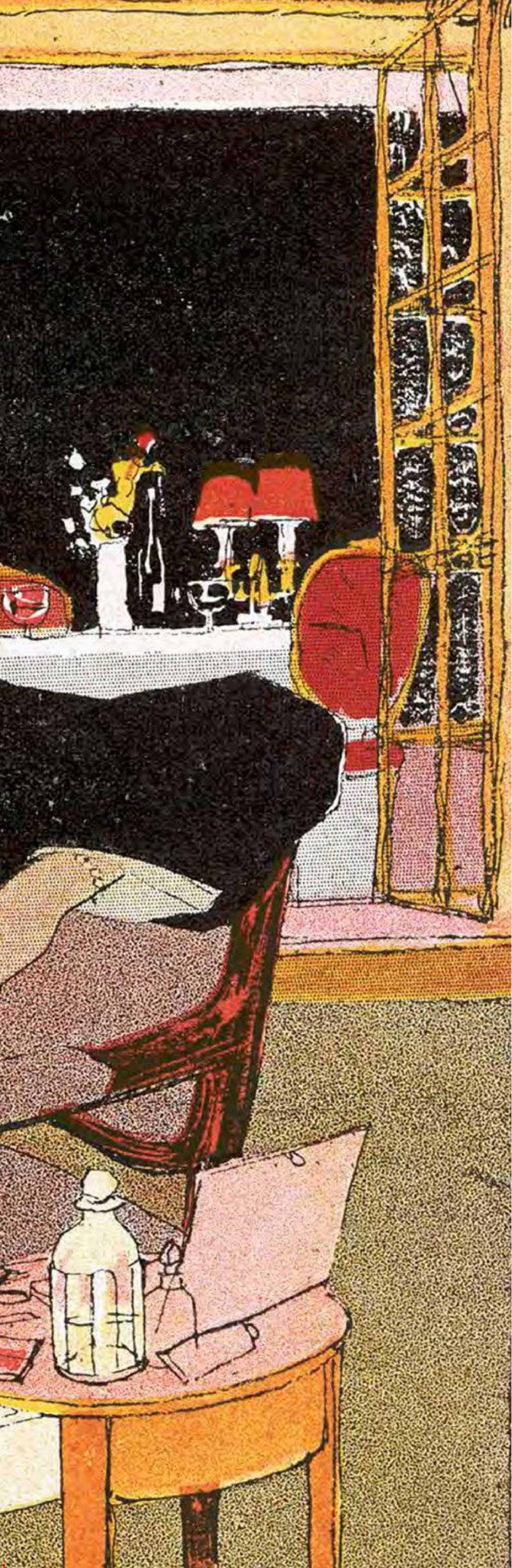
« Il y a, dans certaines affections, des accidents secondaires que le malade est trop porté à confondre avec la maladie elle-même. Quand ils cessent, il est étonné de se trouver moins éloigné de la guérison qu'il n'avait cru. Telle avait été la souffrance causée – la complication amenée – par les lettres d'Aimé relativement à l'établissement de douches et à la petite blanchisseuse. Mais un médecin de l'âme qui m'eût visité eût trouvé que, pour le reste, mon chagrin lui-même allait mieux. »

« Or Aimé me parla à ce moment d'un temps bien plus ancien, celui où j'avais fait la connaissance de Saint-Loup par Mme de Villeparisis, en ce même Balbec. "Mais oui, Monsieur, me dit-il, c'est archiconnu, il y a bien longtemps que je le sais. La première année que Monsieur était à Balbec, M. le marquis s'enferma avec mon liftier, sous prétexte de développer des photographies de Madame la grand'mère de Monsieur. Le petit voulait se plaindre, nous avons eu toutes les peines du monde à étouffer la chose." »
Albertine disparue

DOPPIO/LEEMAGE - AKG-IMAGES/ARKIVI

Proust et le sexe

PAR JEAN-PAUL ENTHOVEN


MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES

« Quelle différence entre le siècle d'Auguste et le siècle de Fallières ! » : légende de cette caricature de Miklos Vadasz (1881-1927) parue dans le journal satirique *L'Assiette au beurre* le 1er mai 1909. Une vision Belle Époque du « gay Paris ».

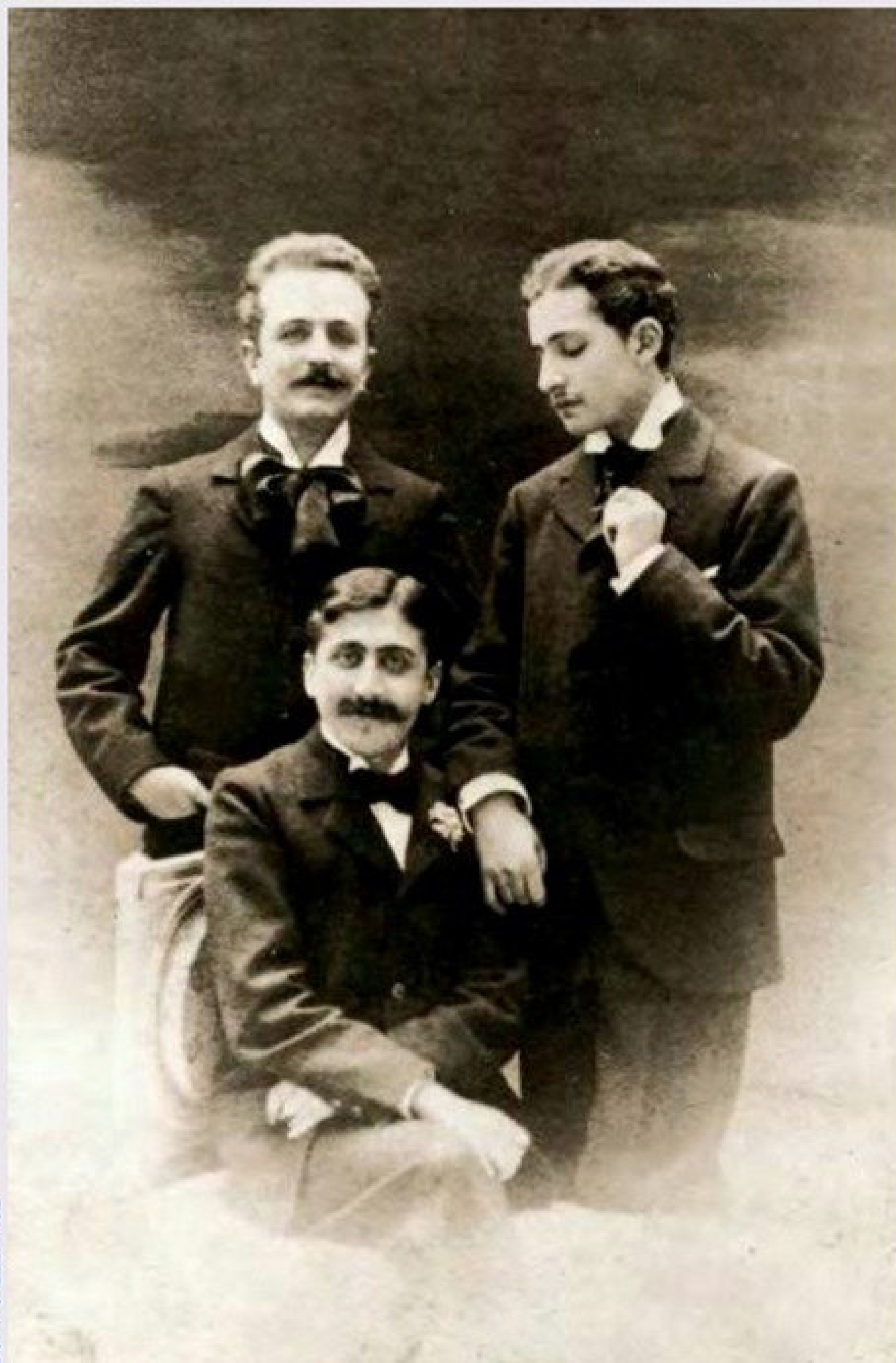
Fait-on l'amour dans la *Recherche* ? Non, on fait « catleya », évidemment. Mais encore ?

Faire l'amour

Dans la *Recherche*, on dîne, on papote, on médit, on disserte, on drague, on salue, on embrasse éventuellement – mais on ne fait (presque) jamais l'amour. Si l'on excepte la fameuse séquence dite des « catleyas », rien, jamais, ne signale chez Proust l'embrasement de deux corps ardents. D'ailleurs, puisqu'on s'étreint rarement dans cet univers, il n'est pas étonnant qu'on n'y rencontre presque pas d'enfants (ni d'animaux domestiques, d'ailleurs, mais c'est là un tout autre problème). Et pourtant, dans ce monde apparemment sage, dépourvu de fornications bourgeoises, il est perpétuellement question de sexualité. Voilà l'affaire : Proust, ou la sexualité à la place du sexe. C'est dire qu'on a affaire à un drôle d'individu. Mais de qui parle-t-on ? De Proust, de Marcel ou de son « narrateur » ? Il importe de préciser…

Le narrateur

C'est un « je » plutôt sage, curieux du monde, pur, voire innocent… Autour de lui, hommes et femmes cèdent aux appels de Sodome ou de Gomorrhe, mais lui, le cher ange, pose sur tout ce désordre des sens un regard vierge, éternellement curieux et apaisé. Même lorsque la capricieuse Albertine entre dans sa vie, ses émois ne donnent lieu qu'à une succession de chastes bisous, de peaux effleurées, de tendresses, de mignardises plus ou moins sensuelles – et il fallait tout le mauvais esprit de Vladimir Nabokov, pourtant éminent proustologue, pour ne voir, dans les joues d'Albertine, que « les fesses d'Alfred Agosti- •••


DOPPIO/LEEMAGE

Marcel Proust avec ses amis Robert de Flers et Lucien Daudet (à dr.), le fils cadet d'Alphonse, vers 1893. Proust a 22 ans. Jeanne Proust, sa mère, n'appréciait guère cette photo.

nelli » (dont Proust s'était follement épris et qui inspira le personnage d'Albertine). Plus encore : alors que (presque) tous les personnages de la *Recherche* deviennent des « invertis », le narrateur est le seul à demeurer sur la rive neutre des êtres quasiment asexués. C'est dire que ce narrateur (qui est prénommé « Marcel », par mégarde, à deux reprises) est, à la fois, Proust et son contraire.

Catleya

« Faire catleya » est devenu – plus encore que la pauvre « petite madeleine » – un véritable mantra du proustisme, que les non-lecteurs de Proust emploient en s'imaginant, une fois sur deux, qu'il s'agit d'une position du Kama-sutra. Rappelons donc les faits : Odette de Crécy, cocotte parmi les cocottes, adore les décors japonisants et les orchidées, ses « sœurs indécentes » dont les pétales « roses » (anagramme d'Eros) semblent découpés dans l'étoffe de ses peignoirs. Avec leur velours nacré et vénéneux, leur pulpe duveteuse, leur mystère de sucs et de pistils odorants, les orchidées (dont les catleyas ne sont qu'une variante) figurent d'emblée un sexe féminin – et l'on ne saurait être surpris qu'elles y mènent celui ou celle qui s'en décore. Odette porte donc un catleya dans son corsage tandis que Swann la raccompagne dans son fiacre. Un chaos providentiel précipite alors les futurs amants l'un contre l'autre et... En vérité, Odette, fille facile, n'avait pas besoin de tant de manières, mais Swann aime se compliquer la vie (et le désir). Il finira, bien sûr, par « la posséder ce soir-là ».

« Faire catleya » est devenu un véritable mantra – certains croyant qu'il s'agit d'une position du Kama-sutra.

« Race maudite »

N'est-il pas remarquable que le narrateur soit le seul personnage masculin de la *Recherche* dont il n'est jamais révélé qu'il soit, lui aussi, homosexuel ? Ne le serait-il donc pas ? Par quel prodige aurait-il échappé au destin des autres représentants de la « race maudite » ? Morel, Jupien, Charlus, Saint-Loup, Legrandin, Vaugoubert et le prince de Guermantes sont, ou deviennent, officiellement *gays*. Même Swann (qui, pourtant, *n'en est pas*) est indûment rangé par le baron de Charlus dans la grande famille des invertis. Or le narrateur, lui, se veut épargné par cette « malédiction » – et cela intrigue.

Pot cassé

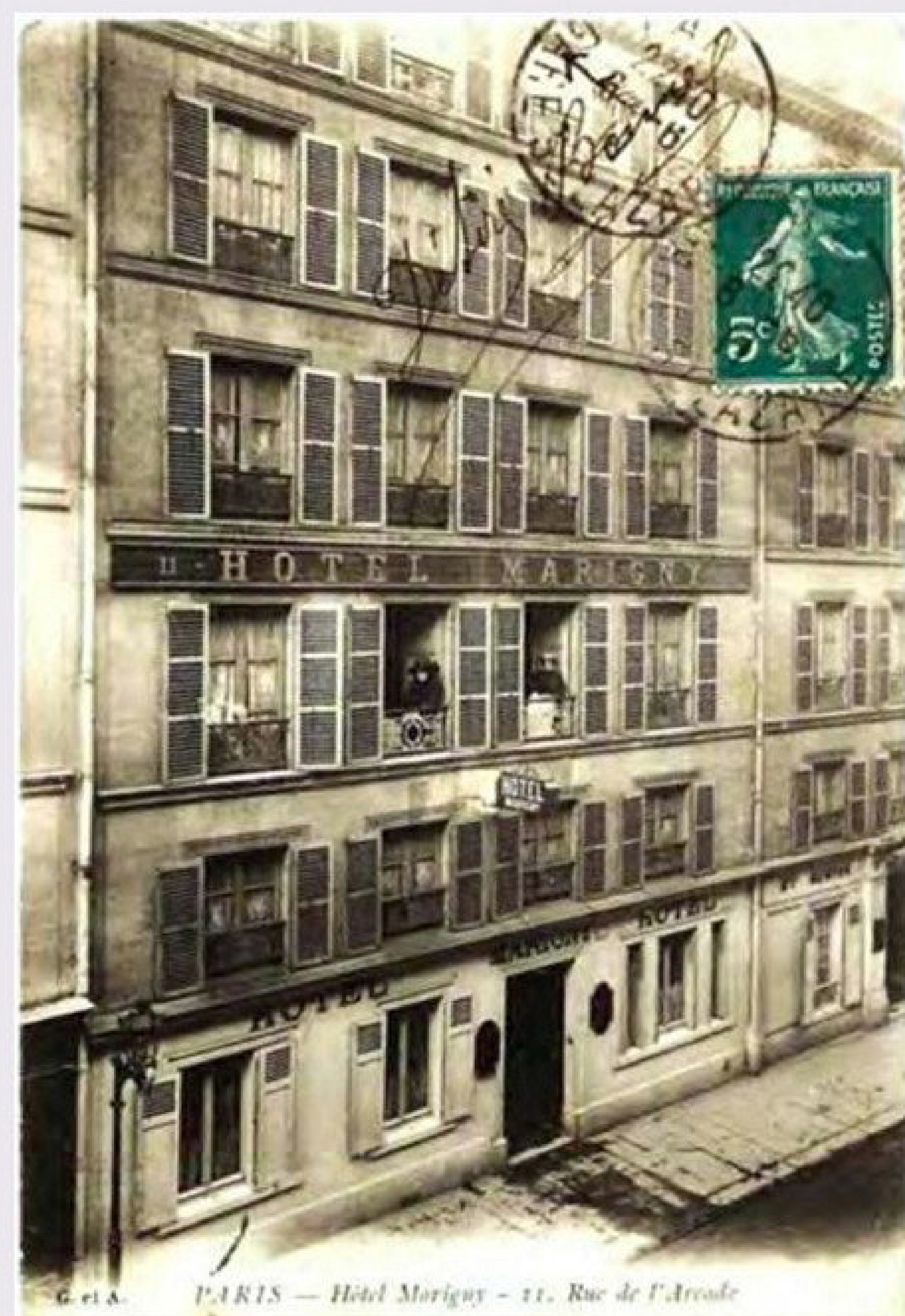
Le narrateur demande à Albertine d'inviter les Verdurin à déjeuner et, à cette fin, il se propose de lui donner une certaine somme d'argent devant laquelle la « jeune fille » se récrie : « Grand merci ! Dépenser un sou pour ces vieux-là, j'aime bien mieux que vous me laissiez une fois libre pour que j'aille me faire casser... » Albertine ne termine pas sa phrase mais le narrateur, horrifié, la terminera pour elle : ce qu'Albertine aimerait bien se « faire casser », c'est, comme le dit l'expression populaire, « le pot ». En d'autres termes, le narrateur prête à une lesbienne une expression qui caractérise ●●●



Scène de bordel. Illustration (1907) du dessinateur, caricaturiste et affichiste Paul Balluriau (1860-1917).

MEPL/RUE DES ARCHIVES

L'hôtel Marigny, 11, rue de l'Arcade, près de la Madeleine, à Paris. La maison de rendez-vous d'Albert Le Cuziat sert de décor au lieu de débauche de Jupien, dans la *Recherche*.



COLLECTION PARTICULIÈRE

●●● (plutôt) une relation homosexuelle masculine – et, de surcroît, il précise qu'elle/il serait prêt(e) à payer pour cela.

11, rue de l'Arcade

C'est l'adresse, dans le quartier de la Madeleine, à Paris, où se trouve l'hôtel Marigny, qui n'est autre que le claque d'Albert Le Cuziat, alias Jupien. Aujourd'hui encore, s'y dresse un hôtel dont on suppose qu'il n'est plus, comme jadis, le « paradis du vice et des turpitudes » qui enchanta (horrifia ?) Proust, Jouhandeau, Walter Benjamin, Maurice Sachs et quelques autres lettrés invertis. Le Cuziat, grâce à ses relations (c'était, dit Proust, un « Gotha vivant », grâce à son expérience du monde acquise chez le prince Radziwill), y avait établi un bordel fameux où, « prince sérénissime des Enfers » (Maurice Sachs), il proposait de jeunes soldats en permission (des « apaches ») à des bourgeois, des hommes politiques ou des aristocrates excités par l'anonymat qu'on leur y proposait. Proust fréquenta l'hôtel Marigny afin d'y observer « ce qu'il [lui] était impossible d'imaginer ». La littérature en tira grand profit. Même si Marcel, lui, n'en tira pas forcément grand plaisir.

Rats

Une légende ? Une médisance ? Une particularité de la sexualité marcellienne ? En tout cas, c'est une sombre histoire que celle, très hypothétique, des « rats de Proust ». Au départ, il y a cet aveu de Proust, qui reçoit Gide dans la nuit du 13 au 14 mai 1921 : après avoir disserté sur le cas Baudelaire – dont Proust affirme, face à un Gide légitimement perplexe, qu'il était « uraniste » puisqu'il adorait les lesbiennes –, il lui confie que, pour sa part, il ne rencontre la volupté qu'à la condition de « réunir en faisceau les sensations et les émotions les plus hétéroclites ». Gide note cela dans son ouvrage *Ainsi soit-il* et ajoute : « La poursuite des rats, entre autres, devait trouver là sa justification ; en tout cas, Proust m'incitait à l'y voir. » Tel fut le point de départ d'une série d'élucubrations (dont Maurice Sachs, soi-disant « informé » par Le Cuziat, fut le douteux colporteur) selon lesquelles le fantasme de Proust consistait effectivement à poursuivre des rats, à s'en saisir, puis à les transpercer d'épingles à chapeau (ayant appartenu à sa mère). Par la suite, Jouhandeau et Cocteau lui-même (jaloux l'un et l'autre de la gloire proustienne) firent de leur mieux pour accréditer la figure de ce « Proust des grandes profondeurs terribles »… De tout cela il ressort que Marcel avait probablement une sexualité « déviante, anale et infantile » dont les manifestations affleurent, ici ou là, dans la *Recherche*. Rappelons enfin que Céleste Albaret, pour sa part, récusa avec constance tous ces « ragots » au motif que « Monsieur ne supportait même pas la vue d'un rat ». ●

Le claque de Le Cuziat fut fréquenté par Proust, Jouhandeau, Sachs, Benjamin…

Jean-Paul Enthoven est écrivain et éditeur. Il est coauteur, avec son fils Raphaël, du *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust* (Plon/Grasset, 2013).

Extrait

« Il monta avec elle dans la voiture qu'elle avait et dit à la sienne de suivre.
Elle tenait à la main un bouquet de catleyas et Swann vit, sous sa fanchon de dentelle, qu'elle avait dans les cheveux des fleurs de cette même orchidée attachées à une aigrette en plumes de cygnes. Elle était habillée sous sa mantille, d'un flot de velours noir qui, par un rattrapé oblique, découvrait en un large triangle le bas d'une jupe de faille blanche et laissait voir un empiècement, également de faille blanche, à l'ouverture du corsage décolleté, où étaient enfoncées d'autres fleurs de catleyas.
Elle était à peine remise de la frayeur que Swann lui avait causée quand un obstacle fit faire un écart au cheval. Ils furent vivement déplacés, elle avait jeté un cri et restait toute palpitante, sans respiration.
– Ce n'est rien, lui dit-il, n'ayez pas peur.
Et il la tenait par l'épaule, l'appuyant contre lui pour la maintenir ; puis il lui dit :
– Surtout, ne me parlez pas, ne me répondez que par signes pour ne pas vous essouffler encore davantage. Cela ne vous gêne pas que je remette droites les fleurs de votre corsage qui ont été déplacées par le choc. J'ai peur que vous ne les perdiez, je voudrais les enfoncer un peu.
Elle, qui n'avait pas été habituée à voir les hommes faire tant de façons avec elle, dit en souriant :
– Non, pas du tout, ça ne me gêne pas.
Mais lui, intimidé par sa réponse, peut-être aussi pour avoir l'air d'avoir été sincère quand il avait pris ce prétexte, ou même, commençant déjà à croire qu'il l'avait été, s'écria :
– Oh ! non, surtout, ne parlez pas, vous allez encore vous essouffler, vous pouvez bien me répondre par gestes, je vous comprendrai bien. Sincèrement je ne vous gêne pas ? Voyez, il y a un peu... je pense que c'est du pollen qui s'est répandu sur vous ; vous permettez que je l'essuie avec ma main ? Je ne vais pas trop fort, je ne suis pas trop brutal ? Je vous chatouille peut-être un peu ? mais c'est que je ne voudrais pas toucher le velours de la robe pour ne pas le friper. Mais, voyez-vous, il était vraiment nécessaire de les fixer, ils seraient tombés ; et comme cela, en les enfonçant un peu moi-même... Sérieusement, je ne vous suis pas désagréable ? Et en les respirant pour voir s'ils n'ont vraiment pas d'odeur non plus ? Je n'en ai jamais senti, je peux ? dites la vérité ?
Souriant, elle haussa légèrement les épaules, comme pour dire "vous êtes fou, vous voyez bien que ça me plaît".
Il élevait son autre main le long de la joue d'Odette ; elle le regarda fixement, de l'air languissant et grave qu'ont les femmes du maître florentin avec lesquelles il lui avait trouvé de la ressemblance ; amenés au bord des paupières, ses yeux brillants, larges et minces, comme les leurs, semblaient prêts à se détacher ainsi que deux larmes. Elle fléchissait le cou comme on leur voit faire à toutes, dans les scènes païennes comme dans les tableaux religieux. Et, en une attitude qui sans doute lui était habituelle, qu'elle savait convenable à ces moments-là et qu'elle faisait attention à ne pas oublier de prendre, elle semblait avoir besoin de toute sa force pour retenir son visage, comme si une force invisible l'eût attiré vers Swann. Et ce fut Swann, qui, avant qu'elle le laissât tomber, comme malgré elle, sur ses lèvres, le retint un instant, à quelque distance, entre ses deux mains. Il avait voulu laisser à sa pensée le temps d'accourir, de reconnaître le rêve qu'elle avait si longtemps caressé et d'assister à sa réalisation, comme une parente qu'on appelle pour prendre sa part du succès d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé. Peut-être aussi Swann attachait-il sur ce visage d'Odette non encore possédée, ni même encore embrassée par lui, qu'il voyait pour la dernière fois, ce regard avec lequel, un jour de départ, on voudrait emporter un paysage qu'on va quitter pour toujours.
[...] De sorte que, pendant quelque temps, ne fut pas changé l'ordre qu'il avait suivi le premier soir, en débutant par des attouchements de doigts et de lèvres sur la gorge d'Odette, et que ce fut par eux encore que commençaient chaque fois ses caresses ; et, bien plus tard [...], la métaphore "faire catleya" devenue un simple vocable qu'ils employaient sans y penser quand ils voulaient signifier l'acte de la possession physique – où d'ailleurs l'on ne possède rien – survécut dans leur langage, où elle le commémorait, à cet usage oublié. Et peut-être cette manière particulière de dire "faire l'amour" ne signifiait-elle pas exactement la même chose que ses synonymes. »

Du côté de chez Swann

Charlus, Morel, Jupien, Rachel... Proust explore avec une précision d'entomologiste les intermittences du sexe – du côté de Sodome et Gomorrhe en particulier.

Le baron de Charlus, humain, plus qu'humain

C'est peut-être le plus original et le plus troublant des personnages de la *Recherche*. Descendant des rois de Sicile et frère cadet du duc, Palamède XV de Guermantes serait à même de porter le titre de prince des Laumes mais se contente, avec un mélange d'esthétisme littéraire et d'orgueil inversé, de celui de baron de Charlus. Depuis longtemps veuf, cet homme imposant s'est fait une réputation de don Juan – Odette passe pour sa maîtresse –, alors qu'il voue un culte à feu sa femme. Héritant des grandes vertus féodales, il est le premier à moquer les efféminés qui fraient dans le monde – il déteste le genre « Ma chère » – et menace de ses foudres quiconque voudrait s'affranchir devant lui d'un code de préséance digne de Saint-Simon. D'un tempérament de feu, il est sujet à des colères qui le mènent près de la folie.

Ce grand juge des mœurs du Faubourg manie le dédain et l'humiliation comme personne : de rage, le narrateur en viendra à fouler aux pieds son chapeau haut de forme. Tendant à monologuer – les autres comptent peu –, Charlus sait pourtant faire montre d'un charme irrésistible et même d'une bonté déroutante, quand il le veut. Antidreyfusard proclamé, il semble aussi capable de simuler des positions « ultras » pour mieux cacher des secrets que le narrateur, expert en dissimulation, cherche en vain à identifier. Le goût littéraire et musical de Charlus l'impose enfin comme le premier des célibataires de l'art de la *Recherche*, ces singuliers qui ont tout pour saisir les ressorts cachés des êtres et l'essence douloureuse du monde, hormis le courage d'écrire ou de composer. Le narrateur est le premier à le regretter, lui qui le crédite d'avoir su tirer une sorte de poésie de la mondanité.

« J'essayai de peindre l'homosexuel épris de virilité parce que, sans le savoir, il est une Femme. »
Proust, lettre à André Gide (1914)

Germanophile par hérédité, goût de la discipline et de la force, Charlus va se distinguer encore pendant le premier conflit mondial. Tout près de souhaiter la défaite de la France, il est aussi le premier à faire de son hôtel particulier un hôpital de campagne : ses pires sentiments servent d'abord à cacher les meilleurs, qu'il refoule pour d'obscures raisons.

Certes, le narrateur a bien perçu la sensibilité de jeune fille qu'il cache, tout comme le faible qu'il a suscité en lui. Mais ce n'est qu'en le découvrant dans les bras de Jupien qu'il comprend la source des bizarreries de l'homme : comme il y a une haine de soi juive, Charlus est un sodomite contrarié, d'autant plus vigilant contre les siens qu'il craint d'être démasqué.

Les modèles de cet être à tiroirs, capable de cacher son sentiment pour Bloch sous son antisémitisme déclaré, sont à chercher dans la littérature autant que dans la société. Vautrin, le bagnard de *La Comédie humaine*, qui règne sur la pègre à travers ses *tantes* et assouvit sa soif de revanche sociale à travers ses protégés, Rubempré et Rastignac, a contribué à sa genèse. Citons •••



Le comte Robert de Montesquiou (1855-1921), portraituré en 1897 par Giovanni Boldini. Ce dandy esthète et homosexuel, poète et critique d'art, fut admiré par le jeune Proust. Il inspira pour une grande part le personnage du baron de Charlus dans la *Recherche*, mais aussi ceux de Des Esseintes (*À Rebours*, Huysmans) et du duc de Fréneuse (*Monsieur de Phocas*, Jean Lorrain).

BRIDGEMAN IMAGES/LEEMAGE

Le monde des marges

Extraits

« Je tournai la tête et j'aperçus un homme d'une quarantaine d'années, très grand et assez gros, avec des moustaches très noires, et qui, tout en frappant nerveusement son pantalon avec une badine, fixait sur moi des yeux dilatés par l'attention. Par moments, ils étaient percés en tous sens par des regards d'une extrême activité, comme en ont seuls devant une personne qu'ils ne connaissent pas des hommes à qui, pour un motif quelconque, elle inspire des pensées qui ne viendraient pas à tout autre – par exemple, des fous ou des espions. Il lança sur moi une suprême œillade à la fois hardie, prudente, rapide et profonde, comme un dernier coup que l'on tire au moment de prendre la fuite, et après avoir regardé tout autour de lui, prenant soudain un air distrait et hautain, par un brusque revirement de toute sa personne il se tourna vers une affiche dans la lecture de laquelle il s'absorba [...] J'eus l'idée d'un escroc d'hôtel qui, nous ayant peut-être déjà remarqués les jours précédents ma grand-mère et moi, et préparant quelque mauvais coup, venait de s'apercevoir que je l'avais surpris pendant qu'il m'épiait [...] »
À l'ombre des jeunes filles en fleurs

« Dès le début de cette scène, une révolution, pour mes yeux dessillés, s'était opérée en M. de Charlus, aussi complète, aussi immédiate que s'il avait été touché par une baguette magique. Jusque-là, parce que je n'avais pas compris, je n'avais pas vu. Le vice (on parle ainsi pour la commodité du langage), le vice de chacun l'accompagne à la façon de ce génie qui était invisible pour les hommes tant qu'ils ignoraient sa présence. La bonté, la fourberie, le nom, les relations mondaines, ne se laissent pas découvrir, et on les porte cachés. Ulysse lui-même ne reconnaissait pas d'abord Athéné. Mais les dieux sont immédiatement perceptibles aux dieux, le semblable aussi vite au semblable, ainsi encore l'avait été M. de Charlus à Jupien. »
Sodome et Gomorrhe

« L'insistance de M. de Charlus à demander qu'on lui passât aux pieds et aux mains des anneaux d'une solidité éprouvée, à réclamer la barre de justice, et, à ce que me dit Jupien, des accessoires féroces qu'on avait la plus grande peine à se procurer, même en s'adressant à des matelots – car ils servaient à infliger des supplices dont l'usage est aboli même là où la discipline est la plus rigoureuse, à bord des navires – au fond de tout cela il y avait chez M. de Charlus tout son rêve de virilité, attestée au besoin par des actes brutaux, et toute l'enluminure intérieure, invisible pour nous, mais dont il projetait ainsi quelques reflets, de croix de justice, de tortures féodales, que décorait son imagination moyenâgeuse. »
Le Temps retrouvé

●●● aussi les très réelles figures de Montesquiou, ce comte-poète à l'arrogance volcanique, du baron Doäzan, protecteur d'un violoniste polonais, et du maréchal Lyautey – « Il a des couilles au cul, mais pas toujours les siennes », disait-on de ce dernier. Mais Proust put encore y mettre du sien, lui qui niait à tout prix ses goûts et dissimulait sa perversité sous sa bonté.

Après avoir passé sa vie à se cacher dans des pensions de famille ou sous des habits sacerdotaux, Vautrin avait fini par traquer ses anciens complices du bagne en accédant à la tête de la police parisienne. C'est le trajet inverse que Charlus accomplit, lui qui ne brigue rien, pour avoir tout reçu en naissant : il va passer du Capitole à la roche Tarpéienne, sans que l'exceptionnel prestige que lui vaut son appartenance à la tribu Guermantes parvienne à freiner sa déchéance. Trahi par Morel, perçu comme un authentique *has been* par Mme Verdurin, devenue Guermantes par alliance, l'homme qui intimidait les mieux-nés se métamorphose en vieille tante fardée et bedonnante. C'est presque un spectre que le narrateur surprend, enchaîné, dans le bordel de Jupien ; capable de tourner le dos à quiconque lui « manquait », le baron persiste à le faire, mais pour des raisons inavouables : lui que sa belle-sœur surnommait « Taquin le Superbe » n'est plus que la victime consentante de son sadisme retourné. Vrai Janus bifrons, quintessence de la réversibilité proustienne, Charlus finit victime des pires préjugés homophobes, qu'il faisait mine de propager. ● **Claude Arnaud**

Charles Morel, violoniste et gigolo

Bisexuel et sans scrupules, l'instrumentiste virtuose séduit tous azimuts, avec une prédilection pour les Guermantes : Charlus, le prince et Saint-Loup.

Fils du valet de chambre du grand-oncle du narrateur, Charles Morel est un violoniste virtuose, aux traits délicats et au verbe cru. L'intérêt que lui porte Charlus va lancer la carrière de ce premier prix du Conservatoire, autant que le soutien des Verdurin, qui l'invitent à venir jouer dans leur salon. « Il joue comme un dieu », apprécie Charlus, qui l'accompagne au piano : comme Vautrin, le baron éprouve la nécessité de forger le destin de ses protégés. Sa vocation de Pygmalion trouve dans cette Galatée masculine de quoi concilier son besoin d'influencer et son désir indirect de créer. Il prend même plaisir à voir Morel séduire des femmes qui le flattent en confirmant le *sex-appeal* de son protégé – « une douceur fréquente et une sensibilité réelle » venant compenser, comme chez d'autres figures proustiennes, les « profondeurs de méchanceté et de perfidie » de Morel.

Ce Rastignac bisexuel, qui a contribué à débaucher Albertine, ignore en fait tout scrupule. Doigts de fée et dents longues, il n'aime en Charlus que ce qui doit lui servir. Il le vole et trompe, avec des hommes aussi bien, en particulier Saint-Loup, le propre neveu du baron, qui va l'entretenir. Blessé dans sa chair devant tant d'ingratitude, Charlus révèle l'étendue de son humanité : « C'est un cœur de femme, Mémé ! » soufflera sa belle-sœur.

Charlus en vient cependant à concevoir des idées de meurtre contre Morel, qui à son tour le hait. Mobilisé durant la Grande Guerre, le violoniste-gigolo déserte avant de trahir une dernière fois en dénonçant devant ses juges l'influence de Charlus. Il finira pourtant par montrer du courage au front, après s'être mis en ménage, et resurgira dans *Le Temps retrouvé* comme une personne de la plus haute moralité : l'alchimiste qu'est le Temps sait aussi changer le plomb en or. ●

Claude Arnaud



Le pianiste Léon Delafosse (1874-1955), l'un des modèles de Morel, peint en 1895 (détail) par John Singer Sargent.

JOE MABEL/SEATTLE ART MUSEUM

Doigts de fée et dents longues, Morel n'aime en Charlus que ce qui doit lui servir. Il le vole et trompe.

Extrait

« Admirant tout chez Morel, ses succès féminins ne lui [au baron de Charlus] portaient pas ombrage, lui causaient une même joie que ses succès au concert ou à l'écarté. "Mais, mon cher, vous savez, il fait des femmes", disait-il d'un air de révélation, de scandale, peut-être d'envie, surtout d'admiration. "Il est extraordinaire, ajoutait-il. Partout les putains les plus en vue n'ont d'yeux que pour lui. On le remarque partout, aussi bien dans le métro qu'au théâtre. C'en est embêtant ! Je ne peux pas aller avec lui au restaurant sans que le garçon lui apporte les billets doux d'au moins trois femmes. [...]" Mais si M. de Charlus aimait à montrer qu'il aimait Morel, il aimait à persuader les autres, peut-être à se persuader lui-même, qu'il en était aimé. »

La Prisonnière



COLLECTION PARTICULIÈRE

Charlus (à g.) et Jupien devant l'entrée du bordel. Illustration de Kees Van Dongen (1877-1968) pour *Sodome et Gomorrhe*.

Jupien, portier du royaume de Sodome

Ami intime et dévoué du baron de Charlus, il ouvre une maison de prostitution masculine où le narrateur a ses entrées.

Giletier logé dans la cour de l'hôtel de Guermantes, Jupien est un jeune homme dont l'élégance frappe la grand-mère du narrateur, lors d'une visite à Mme de Villeparisis. Plus qu'aimable, il est aussi capable d'en remontrer aux puissants, le duc qui le loge y compris. C'est lors d'une visite chez ce dernier que Charlus le rencontre, et ce sont bien eux que le narrateur surprend à faire l'amour, dans une remise du même hôtel, au début de *Sodome et Gomorrhe* : scène fondatrice qui lui révèle enfin la vraie nature du baron et les inclinations de Jupien, qui refuse d'être rémunéré : il aime sincèrement les vieux messieurs.
Le baron-protecteur le recommande en retour à son entourage, quand il ne l'oblige pas à venir s'habiller chez lui. Le succès venant, Jupien achète avec l'aide de Charlus un bordel dans lequel ce dernier pourra assouvir ses fantaisies érotiques, malgré la menace de descentes de police, et où le narrateur le surprendra en train d'être fouetté jusqu'au sang. Fidèle contre vents et marées au baron, Jupien persistera à le protéger dans sa déchéance comme une mère – l'anti-Morel.

« Mon Gotha vivant »

Un des modèles de Jupien fut très probablement Albert Le Cuziat, un Breton au beau regard froid, ancien valet de pied du prince Radziwill et serviteur de nombreuses figures du gratin, dont la comtesse Greffulhe, un des modèles de la duchesse de Guermantes. Principal fournisseur des menus plaisirs de ses maîtres quand ils étaient homosexuels, Le Cuziat montrait en matière de protocole, de généalogie et de vices un savoir qui subjugua Proust. Largement rémunéré pour ses renseignements, celui que l'écrivain surnommait avec affection « mon Gotha vivant » ouvrit ensuite un bain pour hommes, rue Godot-de-Mauroy, puis un hôtel de passe au 11 rue de l'Arcade à la Madeleine (l'hôtel Marigny aujourd'hui), pendant la Grande Guerre. Avec chaque fois l'aide financière de Proust, qui fit aménager là des meubles qu'il tenait de ses parents.
Obtint-il en échange de Le Cuziat un droit particulier de regard, à défaut de cuissage ? C'est dans son claque, en tout cas, que Proust se renseigna sur les pratiques érotiques des « huiles » de la Belle Époque et des services que soldats, voyous et repris de justice leur rendaient – des *sévices* dans le cas de Charlus : quand la Brigade des mœurs y fit une descente en

Extrait

« Tout à coup, d'une chambre qui était isolée au bout d'un couloir me semblèrent venir des plaintes étouffées. Je marchai vivement dans cette direction et appliquai mon oreille à la porte. "Je vous en supplie, grâce, grâce, pitié, détachez-moi, ne me frappez pas si fort, disait une voix. Je vous baise les pieds, je m'humilie, je ne recommencerai pas. Ayez pitié. – Non, crapule, répondit une autre voix, et puisque tu gueules et que tu te traînes à genoux, on va t'attacher sur le lit, pas de pitié", et j'entendis le bruit du claquement d'un martinet, probablement aiguisé de clous car il fut suivi de cris de douleur. Alors je m'aperçus qu'il y avait dans cette chambre un œil-de-bœuf latéral dont on avait oublié de tirer le rideau ; cheminant à pas de loup dans l'ombre, je me glissai jusqu'à cet œil-de-bœuf, et là, enchaîné sur un lit comme Prométhée sur son rocher, recevant les coups d'un martinet en effet planté de clous que lui infligeait Maurice, je vis, déjà tout en sang, et couvert d'ecchymoses qui prouvaient que le supplice n'avait pas lieu pour la première fois, je vis devant moi M. de Charlus. Tout à coup la porte s'ouvrit et quelqu'un entra qui heureusement ne me vit pas, c'était Jupien. Il s'approcha du baron avec un air de respect et un sourire d'intelligence : "Hé bien, vous n'avez pas besoin de moi ?" »

Le Temps retrouvé


AKG-IMAGES/ULLSTEIN BILD

Albert Le Cuziat en 1881. Propriétaire d'un claque au 11, rue de l'Arcade, à Paris, il est le modèle de Jupien.

1918, elle trouva « Marcel Proust, rentier », attablé en compagnie de Le Cuziat, 36 ans, et de deux jeunes militaires dans un salon, parmi des « individus aux allures de pédérastes ».

Céleste, la gouvernante de Proust, croira bon d'affirmer dans ses souvenirs quel dégoût éprouva son maître en surprenant dans le bordel de la rue de l'Arcade, dans le seul but de nourrir son livre, un gros industriel du nord de la France se faire flageller jusqu'à l'orgasme, scène qui inspira celle où Charlus finit en sang. Quand le même Proust découvrit « l'usage que Le Cuziat avait fait de ses meubles… pour des besoins écœurants », il en aurait été de même indigné. Jamais en manque de dénégations, le narrateur s'exclame lui-même, en retrouvant les meubles de sa tante Léonie dans un bordel : « J'aurais fait violer une morte que je n'aurais pas souffert davantage. » Mais la récurrence de scènes profanatrices dans la *Recherche* rend ces protestations peu crédibles.

Le Cuziat aurait même confié à Maurice Sachs que l'écrivain prenait plaisir, en solitaire, à voir des rats piqués d'épingles s'étriper, dans ce même hôtel de la rue de l'Arcade. Comme si sa libido n'était qu'une extension de son désir de *percer* le secret de chacun. Mais comment savoir jusqu'où son voyeurisme alla ? Sachs était encore moins fiable que lui.

L'autre modèle de Jupien fut sans doute Gabriel Yturri, le secrétaire du baron Doäzan, lui-même l'une des sources de Charlus. Passé au service de Robert de Montesquiou, Yturri en devint l'amant et en fut très sincèrement aimé. Dans un pastiche à la manière de Saint-Simon, publié dans *Le Figaro* en 1904, Proust dit qu'Yturri mettait tout son mérite « à faire éclater celui du comte » et son énergie à faire « retentir au loin » ses propos. Au décès d'Yturri, en 1905, Jean Lorrain eut ce mots cruel à destination de Montesquiou : « Mort, Yturri te salue, tante. » Proust lui porta le coup de grâce en l'immortalisant sous les traits de Charlus. ●

Claude Arnaud

En 1918, quand la Brigade des mœurs fit une descente dans la maison de Le Cuziat, elle trouva « Marcel Proust, rentier ».



L'actrice Louisa de Mornand (1884-1963), photographiée par Charles Reutlinger en 1928. Cette actrice de théâtre et de cinéma eut une liaison célèbre avec un ami de Proust, le duc d'Albufera. Elle est le modèle principal de Rachel.

COLL.ABECASIS/LEEMAGE

Rachel ou l'amante religieuse

Rencontrée jadis dans une maison de rendez-vous par le narrateur, elle devient la maîtresse de Robert de Saint-Loup, qu'elle rend malheureux.

Rachel apparaît 180 fois dans la *Recherche*. Ce personnage ne serait pas inspiré de la grande comédienne Rachel, mais de l'actrice Louisa de Mornand. Prostituée de haut vol et actrice, Rachel n'est pas jolie mais a le charme de l'intelligence. Lorsqu'il la rencontre dans une maison de passes où le conduit Bloch, le narrateur la surnomme « Rachel quand du Seigneur », d'après un air de *La Juive*, opéra d'Halévy. Le héros lui préfère la tisane que lui offrent d'autres pensionnaires et s'étonnera de la retrouver ensuite devenue la maîtresse adulée de son riche ami Robert de Saint-Loup, puis beaucoup plus tard, accueillie dans le salon des Guermantes. Saint-Loup se montre d'une folle générosité envers elle, lui emprunte ses façons de parler et subit en retour ses cruautés et son ingratitude. Elle ne cesse de le tromper et le prend en horreur. Juive elle-même, inventant une étymologie sur le nom des Guermantes, elle traite la mère de Robert de juive. La famille entreprend de mettre fin à leur liaison. Finalement, après avoir hésité entre Andrée et Gilberte Swann, il épouse cette dernière qui, cherchant à lui ressembler, s'efforcera de prendre la place que Rachel occupait jadis.

Les années passent et le narrateur la retrouve mais ne la reconnaît pas d'emblée. Rachel est devenue célèbre et méprise sa rivale la Berma : « Dire des vers ? Oh ! Ça, elle n'a jamais su en dire un ; c'était de la prose, du chinois, du volapük, tout, excepté un vers. »

Malgré la générosité de Saint-Loup, Rachel le trompe allègrement.

« Faire de l'œil »

Elle est l'intime de la duchesse de Guermantes et récite des vers au cours de la matinée chez la princesse de Guermantes (qui n'est autre que Mme Verdurin, la « Patronne », qui, après deux veuvages, a épousé le prince). Le narrateur la décrit comme une « immonde vieille au visage ossifié, les joues d'une rigidité minérale, poussant chaque mot comme un gémissement ». Rachel ne peut s'empêcher de lui « faire de l'œil ». En vain. ● **Michel Schneider**

Extrait

« La patronne [Mme Verdurin] qui ne connaissait pas l'opéra d'Halévy ignorait pourquoi j'avais pris l'habitude de dire : "Rachel quand du Seigneur". Mais ne pas la comprendre n'a jamais fait trouver une plaisanterie moins drôle et c'est chaque fois en riant de tout son cœur qu'elle me disait :

– Alors, ce n'est pas encore pour ce soir que je vous unis à "Rachel quand du Seigneur" ? Comment dites-vous cela : "Rachel quand du Seigneur !" Ah ! ça c'est très bien trouvé. Je vais vous fiancer. Vous verrez que vous ne le regretterez pas. Une fois je faillis me décider, mais elle était "sous presse", une autre fois entre les mains du "coiffeur", un vieux monsieur qui ne faisait rien d'autre aux femmes que verser de l'huile sur leurs cheveux déroulés et les peigner ensuite. Et je me lassai d'attendre bien que quelques habituées fort humbles, soi-disant ouvrières, mais toujours sans travail, fussent venues me faire de la tisane et tenir avec moi une longue conversation à laquelle – malgré le sérieux des sujets traités – la nudité partielle ou complète de mes interlocutrices donnait une savoureuse simplicité. Je cessai du reste d'aller dans cette maison parce que, désireux de témoigner mes bons sentiments à la femme qui la tenait et avait besoin de meubles, je lui en donnai quelques-uns, notamment un grand canapé – que j'avais hérités de ma tante Léonie. »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

À la recherche du temps perdu est parsemé de références philosophiques. Platon, Leibniz, Montaigne, Bergson sont convoqués. Et même Nietzsche, avec un quasi-copier-coller d'un passage du *Gai Savoir* !

Proust et les philosophes

PAR RAPHAËL ENTHOVEN


Friedrich Nietzsche (1844-1900), peint par Edvard Munch (1863-1944) en 1906 (détail).

AKG IMAGES

Marcel Proust (qui était son petit-cousin par alliance) se défendait, à tort, d'avoir lu Bergson, de crainte d'y être réduit, et que son œuvre, indûment perçue comme théorique, n'apparût « comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix ».
Les philosophes, pourtant, sont omniprésents dans *À la recherche du temps perdu*.
Par-delà les différences de style, de forme, de volume, de méthode et d'objectif, *L'Éthique* de Spinoza et la *Recherche* suivent exactement le même chemin de connaissance, qui conduit de l'impression à la science intuitive. C'est en fin connaisseur de Leibniz (et de « l'harmonie préétablie ») que Proust détaille le ballet entre Charlus et Jupien, qui, sans s'être jamais rencontrés, improvisent spontanément le tango des oiseaux en rut. La lettre d'amour déçu que le baron de Charlus adresse au maître d'hôtel Aimé (à qui il reproche injustement de n'avoir pas cédé à ses avances) est presque un copier-coller du paragraphe 279 du *Gai Savoir* de Nietzsche sur les « amitiés stellaires » (1), et la dernière page de la *Recherche* emprunte à Montaigne l'ultime métaphore des *Essais* sur les « échasses » (2). Enfin, c'est ouvertement contre Descartes que Proust affirme que chacun appelle « idées claires » celles qui sont « au même degré de confusion que les siennes propres ».
Mais Proust était-il seulement en dialogue avec les philosophes, ou bien philosophe lui-même ?
La philosophie est une école du réel qu'on se représente volontiers, quand on ne la pratique pas, comme une désertion. Un face-à-face avec le monde, tenu pour une fuite par des gens qui n'en ont pas la force. La source vive de toute philosophie, sa première impulsion, n'est pas la réflexion mais le don de l'étonnement – c'est-à-dire, d'abord, la capacité à être surpris par les choses et les événements les plus ordinaires.
Or, comment réussir à tenir pour étonnant ce qui nous est familier ? En lisant Proust, dont toute la *Recherche* est une tentative de transmettre à son lecteur ce que Bergson appelle « une façon virginale de voir, d'entendre et de penser ». Comme les nymphéas liquéfiés de Monet que le narrateur a l'impression de voir « fleurir en plein ciel », le monde de la *Recherche* bourgeonne et s'épanouit sous l'eau d'un œil candide : une heure n'est plus heure, mais « un vase rempli de parfum, de sons, de moments, d'humeurs variées, de climats » ; une banale petite ●●●

••• madeleine évoque, par sa forme, « la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques » ; les huîtres dont la chair visqueuse écœure le narrateur se transforment en « petits bénitiers de pierre » au fond desquels restent « quelques gouttes d'eau lustrale », et les clochers de Martinville et de Vieuxvicq, dont les distances varient selon l'angle de vue que la calèche offre à celui qui les admire, se métamorphosent successivement en « trois oiseaux posés sur la plaine, immobiles et qu'on distingue au soleil » puis en trois montagnes qui agitent « encore en signe d'adieu leurs cimes ensoleillées ».

Le déjà-vu

La beauté, chez Proust comme Keats, est dans l'œil de celui qui contemple. Non pas à la façon d'une subjectivité arrogante qui trouve beau ce qui lui plaît. Mais parce que l'œil embellit le monde quand, à la manière d'un enfant, il le regarde pour lui-même, séparément de tout calcul d'intérêt.

C'est la raison pour laquelle, caché par un arbre, penché sur un œil-de-bœuf ou derrière un store, le narrateur – qui est un mateur fou – passe son temps à observer les autres à leur insu. Il voit sans être vu. Le spectacle n'est jamais altéré par le sentiment de sa présence. Et quand les autres ne savent pas qu'on les regarde, ce qu'ils montrent d'eux-mêmes relève de la vérité. Ainsi opère l'alchimie proustienne, qui tempère la subjectivité d'un spectateur par la vérité d'un monde où, parce qu'il ignore qu'on le mange des yeux, aucun personnage ne prend la pose.

Contre Descartes, Proust affirme que chacun appelle « idées claires » celles qui sont « au même degré de confusion que les siennes propres ».

De fait, grâce à cette position privilégiée, presque fantomatique, invisible et toute-voyante à la fois, le narrateur capte des choses insensées, comme le goût du parricide chez la fille de Vinteuil, le chagrin que Saint-Loup cause à sa mère quand il lui tourne le dos, la façon dont Mme Verdurin pratique le déni en figeant son visage ou encore l'insoupçonnable féminité du baron de Charlus. Et chaque fois que, par l'ingénuité de son regard, le monde paraît lever sa jupe à son intention, le narrateur se sent comme l'orpailleur qui tombe sur une pépite de la taille d'une madeleine : le résultat est une alchimie permanente qui transforme le plomb du réel en or littéraire.

Il y a mieux. L'art de l'étonnement – dont Proust est le maître absolu, ce qui, en un sens, fait de lui le père de toute philosophie – ne consiste pas seulement à se laisser prendre au dépourvu par les objets qui, jusque-là, nous semblaient familiers, mais culmine, à l'inverse, dans l'aptitude stupéfiante à reconnaître ce qu'on voit pour la première fois.

Par exemple, alors qu'il empruntait une route inconnue en direction d'Hudimesnil, le narrateur tomba sur « trois arbres qui devaient servir d'entrée à une allée couverte et formaient un dessin qu['il] ne voyai[t] pas pour la première fois ». Pourtant c'est impossible, puisqu'il n'est jamais passé par là. Mais telle est la vertu d'un œil candide que ce qui le stupéfie se présente à lui sous la forme d'un déjà-vu.

À rebours du mouvement ordinaire qui consiste à domestiquer le réel en réduisant la chose à l'objet et l'objet à la fonction, il arrive, par éclats, qu'un phénomène absolument nouveau, un arbre, un visage ou une madeleine, nous rappelle à l'essentiel en s'offrant comme un déjà-vu. Chaque phénomène se présente comme « une énigme de bonheur ».

Proust délivre, en vérité, une version plus fine du processus platonicien de la réminiscence. Chez Platon, toute connaissance est vécue comme un souvenir. Chaque fois qu'un interlocuteur de Socrate, vaincu par ses arguments, consent à ce qu'il démontre, c'est un peu de mémoire enfouie qu'il parvient à extraire du tombeau de son corps. Pour en donner le sentiment et pour expliquer ces moments de grâce, la pédagogie platonicienne recourt à l'artifice mythologique d'une vie antérieure, une vie avant l'oubli, une vie avant le corps… Proust n'a pas besoin de remonter si loin. Les vies antérieures sont un luxe de métaphysicien. Le passé d'un individu suffit à se sentir vieux comme le monde. Tels ces marins qui font le tour de la Terre pour comprendre que le trésor est à leurs pieds, le narrateur passe son temps à découvrir tout ce qu'il sait déjà sans savoir qu'il le sait.

Mais ce sont des sensations et non des vérités qu'il exhume du néant. La mémoire proustienne n'est pas un voyage hors du temps vers l'éternité d'un concept, mais l'occasion de ressusciter des émotions enfouies et, en les éprouvant de nouveau, d'être soudain le

contemporain de celui qu'on était. L'enjeu de la *Recherche* n'est pas, comme chez Platon, de soustraire la connaissance à l'emprise de la matière et d'abjurer l'éphémère au profit de la science, mais d'éterniser le transitoire lui-même. Le temps retrouvé n'est pas l'éternité, mais l'art de faire tourner le temps à son profit et, à cette fin, de faire en sorte que (selon l'expression de Bergson) le monde s'offre à nos regards comme un souvenir du présent. Un déjà-vu.

Déception créatrice

Or, pour en venir à de telles joies, il faut paradoxalement en passer par la déception. La longue marche qui conduit aux félicités de la candeur est constamment douloureuse. Pour aimer le monde comme il est, il faut d'abord le confronter à ce qu'on voudrait qu'il soit. Et chaque première fois que le narrateur rencontra la réalité, elle lui parut franchement laide... Que ce soit l'église de Balbec, qu'il imaginait « aux pieds des falaises de la mort », dans un « brouillard éternel et salé », fouettée par la mer et le vent, et dont ne reste, quand il la voit, qu'une « petite vieille de pierre dont [il] pouvai[t] mesurer la hauteur et compter les rides », ou la duchesse de Guermantes, qu'il rêvait enveloppée « du mystère des temps mérovingiens et baignant comme dans un coucher de soleil dans la lumière orangée » et dont ne subsiste qu'une « dame blonde avec un grand nez, des yeux bleus et perçants, une cravate bouffante en soie mauve, lisse, neuve et brillante, et un petit bouton au coin du nez ». Et ainsi de la Berma, du prince d'Agrigente, d'Albertine, de Bergotte, de Vinteuil et de tous ceux dont il constate avec amertume, en les croisant, qu'étant eux-mêmes ils sont soumis à la « tyrannie du Particulier » et n'arrivent pas au talon du rêve qui les précède. Mais c'est par la déception que le narrateur apprend à remplacer l'imagination par la sensibilité – « comme des gens dont l'estomac est incapable de digérer chargent de cette fonction leur intestin ». C'est par la déception qu'il réenchante l'existence sans céder à la facilité de lui donner un sens. Un monde qui déçoit nos rêves exauce nos sensations.

Il faut dire que, passé la déception, dans l'univers enchanté de la *Recherche*, les choses n'ont plus en elles-mêmes aucune valeur. L'ampleur d'un phénomène n'est pas le gage de son importance. Seule compte la façon dont un style s'empare de l'anodin pour lui donner ses lettres de noblesse : « tout est dangereux, et on peut faire d'aussi précieuses découvertes que dans les *Pensées* de Pascal dans une réclame pour un savon ». Proust avait-il lu le *Parménide* de Platon ? Le fait est que, tout comme Parménide enseigne au jeune Socrate qu'aucune réalité n'est plus noble qu'une autre et qu'on peut faire une philosophie « du poil, de la boue ou de la crasse », le peintre Elstir explique au narrateur que des « toilettes de yachting » sont, pour un peintre, un motif aussi riche que la Venise de Véronèse ou de Carpaccio.

Proust avait-il lu le *Parménide* de Platon, où il est enseigné qu'on peut faire une philosophie « du poil, de la boue ou de la crasse » ?

Le monde est neutre, inhumain, silencieux et ne se soucie jamais de nos préférences. Mais il s'offre sans retenue à l'œil qui ne prétend pas le capturer. C'est de cette façon, sans jamais nous rassurer ni nous mentir, que la *Recherche* accomplit la double prouesse de s'achever sur une note joyeuse après avoir décrit toutes les douleurs de l'existence, et de remplacer la grande peur de la Mort par la petite crainte de mourir avant d'avoir fini le livre où de telles révélations seront consignées. *À la recherche du temps perdu*, le seul chef-d'œuvre qui finit bien, est l'histoire d'une déception qui, insensiblement, se transforme en coup de foudre. ●

1. « Nous sommes deux vaisseaux dont chacun a son but et sa route tracée ; nous pouvons nous croiser, peut-être, et célébrer une fête ensemble [...] Mais la force toute-puissante de notre tâche nous a séparés [...] peut-être ne nous reverrons-nous plus jamais » (Nietzsche). « Nous sommes comme ces vaisseaux que vous avez dû apercevoir parfois de Balbec, qui se sont croisés un moment ; il eût pu y avoir avantage pour chacun d'eux à stopper ; mais l'un a jugé différemment ; bientôt ils ne s'apercevront même plus à l'horizon » (Proust).
2. « Si avons nous beau monter sur des eschasses, car sur des eschasses encores faut-il marcher de nos jambes. Et au plus eslevé throne du monde, si ne sommes nous assis, que sus nostre cul » (Montaigne). « [...] comme si les hommes étaient juchés sur de vivantes échasses grandissant sans cesse, parfois plus hautes que des clochers, finissant par leur rendre la marche difficile et périlleuse, et d'où tout d'un coup ils tombent » (Proust).

Raphaël Enthoven. Écrivain, professeur de philosophie et producteur d'émissions culturelles de radio et de télévision, il est notamment le coauteur, avec son père, Jean-Paul, du *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust* (Plon/Grasset, 2013, prix Femina de l'essai).

Amateurs professionnels ou piqués de culture, ces personnages n'atteignent qu'à des faux-semblants et « vieillissent inutiles et insatisfaits, écrit Proust, comme des célibataires de l'art ».

Legrandin, snob honteux

« Grand, avec une belle tournure, un visage pensif et fin aux longues moustaches blondes, au regard bleu et désenchanté, d'une politesse raffinée, causeur comme nous n'en avions jamais entendu », Legrandin, en week-end à Méséglise, passe pour un homme d'élite dans la famille du narrateur. En apparence, c'est un esprit complet : ingénieur de métier, scientifique de formation, amoureux des arts et de littérature. Il n'y a qu'un seul sujet sur lequel il perde son calme. « Ah ! les aristocrates, la Terreur a été bien coupable de ne pas leur couper le cou à tous. Ce sont tous de sinistres crapules quand ce ne sont pas tout simplement de sombres idiots. » Qu'est-ce qui lui arrive, à ce monsieur posé ? Quand la conversation touche par hasard à la vie mondaine, il se lance dans des tirades enflammées et regrette bruyamment que la Révolution se soit arrêtée en chemin – pourtant, sa sœur est mariée avec un marquis de Cambremer. Le vociférateur est trahi par ses cris inutiles : ce républicain affiché est un réalité un snob honteux, un obsédé du grand monde. Jamais, par exemple, il n'acceptera de présenter ses amis bourgeois de Combray à sa sœur si bien mariée. Le père du narrateur n'en croit pas ses yeux, et le lecteur s'amuse : leur jeu de cache-cache est franchement comique, et Legrandin fait une anguille splendide et tenace. On le retrouve à Paris. Il s'est faufilé dans les salons et dans les matinées et... il a réussi. Il est reçu dans

La guerre venue, Legrandin se grandit (discrètement, pense-t-il) en Legrandin de Méséglise, et puis deux ans plus tard se raccourcit pour rester seulement Méséglise.

Extrait

« Et si je demandais : "Connaissez-vous les Guermantes ?", Legrandin le causeur répondait : "Non, je n'ai jamais voulu les connaître." Malheureusement il ne le répondait qu'en second, car un autre Legrandin qu'il cachait soigneusement au fond de lui, qu'il ne montrait pas, parce que ce Legrandin-là savait sur le nôtre, sur son snobisme, des histoires compromettantes, un autre Legrandin avait déjà répondu par la blessure du regard, par le rictus de la bouche, par la gravité excessive du ton de la réponse, par les mille flèches dont notre Legrandin s'était trouvé en un instant lardé et alangui, comme un saint Sébastien du snobisme : "Hélas ! que vous me faites mal, non je ne connais pas les Guermantes, ne réveillez pas la grande douleur de ma vie." Et comme ce Legrandin enfant terrible, ce Legrandin maître chanteur, s'il n'avait pas le joli langage de l'autre, avait le verbe infiniment plus prompt, composé de ce qu'on appelle "réflexes", quand Legrandin le causeur voulait lui imposer silence, l'autre avait déjà parlé et notre ami avait beau se désoler de la mauvaise impression que les révélations de son alter ego avaient dû produire, il ne pouvait qu'entreprendre de la pallier. »

Du côté de chez Swann

le monde. Mais que de couleuvres à avaler sur le chemin ! À chaque degré franchi, derrière chaque porte de salon, un serpent (ou une duchesse) prêt à mordre se dresse. Il est reçu chez Mme de Villeparisis – est-ce le début du succès ? Non, Oriane de Guermantes passe par là et lui règle son compte : il n'a pour lui, siffle-t-elle, qu'une « humilité de descente de lit » et « des ressources de bibliothèque tournante ». Voilà pour sa flagornerie, voilà pour les apprêts inutiles de son langage. La guerre venue, Legrandin se grandit (discrètement, pense-t-il) en Legrandin de Méséglise, et puis deux ans plus tard se raccourcit pour rester seulement Méséglise. Les Guermantes sont furieux et le persiflent, mais le monde a la mémoire courte, et il reste comte. On pense à Balzac quand on le voit anobli, fréquentant le grand monde. Son triomphe, c'est de voir son nom sur le faire-part du mariage de son neveu, Léonor de Cambremer, avec Mlle d'Oloron, à côté de celui de Charlus et de tous les autres. On rit : s'il savait que Mlle d'Oloron était la nièce de Jupien, giletier et souteneur de son état… mais à quoi bon rire ? Le saurait-il (et il doit le savoir) qu'il ne renoncerait pas à voir son nom sur ce carton.

Mais l'amour du monde et des particules n'est pas le vrai secret de Legrandin. Il en a un autre, plus honteux, mieux gardé. Comme Charlus, il est de Sodome. Et la protection qu'il offre au petit Théodore, l'enfant de chœur de Combray, est tout sauf innocente, les lieux qu'il fréquente à Paris sont ceux que fréquente aussi Charlus. Il sera jaloux de ce secret-là jusqu'à sa mort. ● **Mathilde Brézet**



***Portrait de Camille Barrère au palais Farnèse* (1906), par son ami Albert Besnard, futur directeur de la Villa Médicis, à Rome.**

CAROLE RABOURDIN/PETIT PALAIS/ROGER-VIOLLET

Les idées reçues de Norpois

Ami de la famille, ce diplomate féru de littérature demeure immuable dans son insignifiance.

Comme M. Homais est *le* petit bourgeois voltairien et scientiste dans *Madame Bovary,* le marquis de Norpois est le parangon de l'assurance conservatrice dans la *Recherche*. La pensée de cet ex-diplomate, qui a connu « les hommes les plus éminents de l'Europe », s'est figée en opinions surannées, typiques d'une carrière et d'une classe. Ami du père du narrateur, il a su le convaincre de laisser son fils tenter sa chance en littérature, alors qu'il le rêve en ambassadeur. Mais ni les entrées de Norpois à l'Académie ni son influence à la *Revue des Deux Mondes* ne vont s'avérer décisives, pour le fils comme pour le père, qui rêve lui-même de l'Institut : sous le vernis de ses certitudes, Norpois est sans conviction. Il est prêt à prendre pour un écrivain un jeune homme ayant pondu une étude portant « sur le fusil à répétition dans l'armée ●●●

●●● bulgare », et n'hésite pas à juger des œuvres en fonction de la personnalité de leur auteur – le plus sûr moyen de se tromper, pour le narrateur. Ce protecteur déclaré fera preuve pour finir d'une constante malveillance.

Mais Norpois ne peut se réduire à cette caricature. Ayant représenté plusieurs fois la France dans des missions extraordinaires avant la guerre grâce à ses compétences financières, ce ministre plénipotentiaire a pu rendre d'importants services à des cabinets radicaux qu'un simple bourgeois droitier se fût refusé à servir. Il a montré aussi une belle intelligence dans l'art du chiffre diplomatique, si utile pour se rendre incompréhensible à l'ennemi. Mais la littérature repose sur un codage autrement complexe. Elle exige une sincérité, une fraîcheur et une originalité qui sont hors de portée d'un ambassadeur dont la science est d'abord alimentée par l'air du temps et dont l'intelligence se résume à la ruse. Norpois se révèle bien plus doué pour recommander des opérations boursières au père du narrateur : de là à se croire un authentique *artiste* de la finance… ● **Claude Arnaud**

La science du marquis de Norpois est d'abord alimentée par l'air du temps et son intelligence se résume à la ruse.

Extrait

« Mon père […] consulta M. de Norpois sur un certain nombre de placements. Il conseilla des titres à faible rendement qu'il jugeait particulièrement solides, notamment les Consolidés Anglais et le 4 % Russe. “Avec ces valeurs de tout premier ordre, dit M. de Norpois, si le revenu n'est pas très élevé, vous êtes du moins assuré de ne jamais voir fléchir le capital.” Pour le reste, mon père lui dit en gros ce qu'il avait acheté. M. de Norpois eut un imperceptible sourire de félicitations : comme tous les capitalistes, il estimait la fortune une chose enviable, mais trouvait plus délicat de ne complimenter que par un signe d'intelligence à peine avoué, au sujet de celle qu'on possédait ; d'autre part, comme il était lui-même colossalement riche, il trouvait de bon goût d'avoir l'air de juger considérables les revenus moindres d'autrui, avec pourtant un retour joyeux et confortable sur la supériorité des siens. En revanche il n'hésita pas à féliciter mon père de la “composition” de son portefeuille “d'un goût très sûr, très délicat, très fin”. On aurait dit qu'il attribuait aux relations des valeurs de bourse entre elles, et même aux valeurs de bourse en elles-mêmes, quelque chose comme un mérite esthétique. D'une, assez nouvelle et ignorée, dont mon père lui parla, M. de Norpois, pareil à ces gens qui ont lu des livres que vous vous croyez seul à connaître, lui dit : “Mais si, je me suis amusé pendant quelque temps à la suivre dans la Cote, elle était intéressante”, avec le sourire rétrospectivement captivé d'un abonné qui a lu le dernier roman d'une revue, par tranches, en feuilleton. […] Pour certaines valeurs anciennes au contraire, mon père ne se rappelant plus exactement les noms, faciles à confondre avec ceux d'actions similaires, ouvrit un tiroir et montra les titres eux-mêmes à l'Ambassadeur. Leur vue me charma ; ils étaient enjolivés de flèches de cathédrales et de figures allégoriques comme certaines vieilles publications romantiques que j'avais feuilletées autrefois. […] Les artistes qui illustrent les poèmes d'une époque sont les mêmes que font travailler pour elles les Sociétés financières. »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs



Camille Barrère (1851-1940), ambassadeur de France à Rome de 1897 à 1924 (à g.).

ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET

Albert Bloch l'arriviste

Il a fait découvrir au narrateur les livres de Bergotte et les bordels, mais apparaît en définitive comme un faux frère.

Albert Bloch est un mondain médiocre, lettré, arriviste et bêtement snob. Il s'est pourtant persuadé que son insolence pourrait racheter sa veulerie, et il met son point d'honneur à saluer les ducs d'une voix qui, d'après lui, ne dissimulera pas le mépris où il les tient. En général, Bloch exhibe sa culture en couvrant les destinataires de ses cartes postales des compliments qu'Homère réserve à ses héros. Pécuchet du dandysme, il n'hésite pas à dénoncer les manières des gens du monde tant qu'elles ne lui sont pas adressées. Bloch est surtout un lâche. Ainsi, parce qu'il croit que c'est élégant, il fait mine de ne pas savoir le temps qu'il fait (« Je vis si résolument en dehors des contingences physiques que mes sens ne prennent pas la peine de me les notifier ») et parce qu'il trouve ça beau, il feint de pleurer quand la grand-mère du narrateur (qu'il connaît à peine) lui dit qu'elle est un peu souffrante.

De même qu'il boit volontiers le champagne que les autres commandent, Bloch excelle à repérer autour de lui les vices qui sont les siens : les reproches qu'il formule composent toujours son autoportrait…

Avec ce personnage qui tient pour un signe de « pudeur sacrée » l'inaptitude à dire du bien des gens qu'il aime et qui, à tant d'égards, ne mérite pas l'amitié du narrateur, se pose la question de savoir comment on peut rester proche d'un individu qui jure en pleurant n'aimer que vous alors qu'on sait, d'expérience, qu'il vous trahit à la première occasion. Bloch passe son temps, même adulte, à emprunter les idées du narrateur en affirmant qu'il les a eues avant lui ; se fait appeler « cher maître » par son camarade à l'âge où l'on croit encore qu'« on crée ce qu'on nomme »… Est-ce la raison pour laquelle l'écrivain lui-même fait à Bloch le cadeau de le présenter toujours comme une victime ? Le fait est que, bizarrement, s'il fait rire à ses dépens, ce n'est pas d'être ridicule, mais d'être juif. Bloch est un sale type, mais ses détracteurs sont pires que lui et l'antisémitisme le sauve, sauf quand il s'y adonne lui-même. Rappelons, à cet égard, qu'à la fin de la *Recherche* Bloch aura changé de nom en devenant Jacques du Rozier (comme la rue des « Rosiers », ce quartier juif dont il désirait pourtant effacer toute trace en lui)… ● **Jean-Paul Enthoven**

Extrait

« Bloch était mal élevé, névropathe, snob, et, appartenant à une famille peu estimée, supportait comme au fond des mers les incalculables pressions que faisaient peser sur lui, non seulement les chrétiens de la surface, mais les couches superposées des castes juives supérieures à la sienne, chacune accablant de son mépris celle qui lui était immédiatement inférieure. Percer jusqu'à l'air libre en s'élevant de famille juive en famille juive eût demandé à Bloch plusieurs milliers d'années. Il valait mieux chercher à se frayer une issue d'un autre côté.

Quand Bloch me parla de la crise de snobisme que je devais traverser et me demanda de lui avouer que j'étais snob, j'aurais pu lui répondre : "Si je l'étais, je ne te fréquenterais pas." Je lui dis seulement qu'il était peu aimable. Alors il voulut s'excuser mais selon le mode qui est justement celui de l'homme mal élevé, lequel est trop heureux en revenant sur ses paroles de trouver une occasion de les aggraver. "Pardonne-moi, me disait-il maintenant chaque fois qu'il me rencontrait, je t'ai chagriné, torturé, j'ai été méchant à plaisir. Et pourtant – l'homme en général et ton ami en particulier est un si singulier animal – tu ne peux imaginer, moi qui te taquine si cruellement, la tendresse que j'ai pour toi. Elle va souvent, quand je pense à toi, jusqu'aux larmes." Et il fit entendre un sanglot. »

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Marcel Proust sur la terrasse, surplombant le Grand Canal, de l'Hôtel de l'Europe, à Venise, en 1900. L'écrivain associe la cité des Doges au Zohar et à la mystique juive.

On savait que Hannah Arendt faisait du roman de Proust l'ouvrage majeur témoignant de l'histoire des juifs au tournant du XIX[e] et du XX[e] siècle. Mais savait-on que Proust s'était initié à la mystique juive ?

Proust et les juifs

PAR PATRICK MIMOUNI



Le 21 juin 1919, il y a cent ans, paraissait *Du côté de chez Swann* dans sa version finale. Ce n'était pas la première fois qu'un auteur français introduisait dans un roman un juif comme Swann, un homme du monde fréquentant la plus haute société, une sorte de Rothschild.

Depuis les années 1830, les banquiers juifs investissaient en force la littérature française, à commencer par Nucingen chez Balzac, à continuer par Gundermann chez Zola et par leurs innombrables avatars. Jusqu'alors les Rothschild n'étaient jamais apparus que sous une forme monstrueuse dans la littérature française. « Les banquiers-rois, les maîtres de la Bourse et du monde », selon Zola. Personne, avant Proust, n'avait songé à faire d'un juif rothschildien un personnage plutôt sympathique, et encore moins le héros d'une espèce d'éducation sentimentale.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs, le deuxième tome d'*À la recherche du temps perdu*, obtenait le prix Goncourt en décembre 1919. La gloire de Proust débutait. Il mourut en 1922. Et il fallut attendre jusqu'en 1927 pour que paraisse *Le Temps retrouvé*, le septième et dernier tome de la *Recherche*.

Homosexualité et judéité

Le public découvrait un roman qui se déroulait durant près d'un demi-siècle, à une époque charnière, celle de l'affaire Dreyfus, de la montée de l'antisémitisme et de la fondation du sionisme moderne.

Les juifs occupent une place considérable chez Proust. On n'avait jamais vu autant d'« israélites » dans un roman français – on n'y avait jamais vu non plus autant d'antisémites –, si bien que Hannah Arendt, dans *Les Origines du totalitarisme*, faisait d'*À la recherche du temps perdu* l'ouvrage majeur qui témoigne de l'histoire des juifs au tournant du XIXe et du XXe siècle. Des déterminations « cachées sous la surface des événements », qui échappaient à l'attention des historiens classiques, surgissaient grâce à Proust, selon Arendt.

Mise sur le même plan que l'homosexualité, la judéité sortait du domaine théologique pour passer dans le domaine médical chez Proust. Israël s'assimilait désormais à une « maladie incurable », à une infection, à une espèce de cancer épouvantable, que l'on peut envisager d'éradiquer totalement, selon une procédure que Proust laissait déjà entrevoir. « Si nous avions un gouvernement plus énergique, tout ça devrait être dans un camp de concentration. Et ●●●


AKG-IMAGES/ERICH LESSING

Portrait d'Adolphe Crémieux (1796-1880), de Lecomte du Nouÿ en 1878. Oncle de Mme Proust, il fut notamment président du Consistoire israélite de France.

••• allez donc ! » songe Mme Verdurin, le modèle à sa manière des dictateurs modernes dans la *Recherche*.

Mais cette dimension du roman, compressée dans ses profondeurs, ne se révélait qu'au milieu des années 1930, sous la pression des nazis en Allemagne ou des soviétiques en Russie.

Ce n'est pas tout. Quelque chose d'autre se révélait. Albert Cohen fut le premier à remarquer, dès 1923, les coïncidences entre la phrase proustienne et la phrase talmudique. Deux ans plus tard, Denis Saurat, un universitaire directeur de l'Institut français de Londres, publiait « Le judaïsme de Proust », un article où il mettait notamment en jeu la présence du Talmud et de la Cabale dans la *Recherche* : « Qui ne voit que le style de Proust a été inventé, vers l'ère chrétienne, par les juifs de Babylone et de Jérusalem, pour commenter les livres sacrés ? » Saurat ne suggérait pas pour autant que Proust adhérait à la religion juive, mais qu'il s'intéressait de près à la littérature juive.

On n'avait jamais vu autant d'« israélites » dans un roman français – ni autant d'antisémites.

Il formulait une hypothèse qui ne se vérifia qu'en 1976, quand la maison Gallimard publia les carnets où Proust a esquissé le plan général de son roman. On peut y lire une note où il écrivait : « Voir Zohar. » Qu'est-ce que ça veut dire, Zohar ? La « Splendeur », l'un des trois livres saints du judaïsme, avec la Bible et le Talmud, l'ouvrage phare du mysticisme juif, compilé au XIII^e siècle par des cabalistes espagnols. Mais comment Proust avait-il pu lire un tel ouvrage ? Ça ne cadrait pas du tout avec l'image de sa famille, du moins telle qu'elle apparaissait dans les documents que conservait son héritière, Suzy Mante, sa nièce, et encore moins avec ce qu'elle en disait elle-même.

Les biographes, les experts, les critiques qui analysaient les papiers détenus par Mme Mante étaient persuadés que les Weil, la famille maternelle de Proust, n'avaient pratiquement plus rien de juif.

Ils ne se doutaient pas qu'Adolphe Crémieux, un oncle de Mme Proust, son témoin de mariage, avait présidé le Consistoire israélite de France avant de fonder l'Alliance israélite universelle. Ils ne se doutaient pas qu'un autre oncle, Godchaux Weil, alias Ben Lévi, comptait parmi les plus grands talmudistes de langue française et qu'il avait publié des ouvrages célèbres dans toute la diaspora juive. Ils ne se doutaient pas qu'un autre oncle encore, Benoît Cohen, directeur de l'hôpital Rothschild, présidait le Comité de bienfaisance israélite.

Proust est né au sein d'une famille qui joua un rôle considérable dans l'histoire des juifs de France, et bien au-delà de la France. Mme Mante se gardait bien d'en parler. Elle avait fait disparaître le moindre souvenir lié à la judéité de sa famille. Mais, enfin, elle n'avait tout de même pas détruit le carnet où se trouvait l'allusion au Zohar, alors qu'elle aurait pu le faire.

« Voir Zohar. » Qu'est-ce que ça prouvait ? Pas grand-chose. Ça prouvait seulement que Proust avait entendu parler du Zohar. Et alors ? Il aurait pu le mentionner sans l'avoir lu. Néanmoins, en bas de page, les éditeurs des carnets signalaient que Proust avait fait une autre allusion au Zohar, dans le Cahier 5 du manuscrit de la *Recherche*, folio 53, verso. Fallait-il encore pouvoir accéder au manuscrit pour •••

Page de titre de la première édition du Zohar, imprimée à Mantoue en 1558. Rédigé en araméen médiéval, le « livre de la Splendeur » est l'œuvre maîtresse de la Cabale.



LIBRARY OF CONGRESS

●●● consulter ce texte. Et qui y accédait alors ? Seul un tout petit nombre d'experts.
Cependant, dans les années 2010, la Bibliothèque nationale entreprenait de numériser le manuscrit de Proust afin de l'éditer en ligne. Depuis 2017, le Cahier 5 est consultable sur le site de la BNF. « Zohar », écrivait Proust. « Ce nom est resté pris entre mes espérances d'alors, il recrée autour de lui l'atmosphère où je vivais alors, le vent ensoleillé qu'il faisait, l'idée que je me faisais de Ruskin et de l'Italie. L'Italie contient moins de mon rêve d'alors que le nom qui y a vécu... » Il concluait :
« Voici pourquoi Zohar est devenu quelque chose d'analogue à la pensée que j'avais avant de le lire, en regardant le ciel tourmenté, en pensant que j'allais voir Venise. »
On ne peut plus douter qu'en janvier 1900, quand il projetait de partir pour Venise, Proust commençait à lire le Zohar et à s'initier à sa mystique.
Les sentiments qu'il éprouvait alors, et jusqu'au climat dans lequel il les éprouvait, sous le « ciel tourmenté » de Paris en hiver, ces sentiments, le Zohar les a absorbés, fixés, retenus en soi, avec le pouvoir de les lui restituer, si bien que neuf ans plus tard, en décembre 1908 – lorsque Proust se lançait dans un roman qu'il appelait encore *Contre Sainte-Beuve* et qui deviendrait *À la recherche du temps perdu* –, ces sentiments, il les retrouvait, issus du passé, mais conservés et toujours à sa disposition dans le Zohar qu'il relisait. Une expérience déterminante pour Proust, celle qui commande l'illumination du temps retrouvé à la fin de son roman.

En janvier 1900, quand il projetait de partir pour Venise, Proust commençait à lire le Zohar et à s'initier à sa mystique.

Le texte sur le Zohar constitue un document d'une importance capitale pour qui veut comprendre une œuvre aussi extraordinaire que celle de Proust.
Un groupe d'experts officiels, appointés par l'État, s'est formé depuis plus de cinquante ans. C'est ce qu'on appelle « l'équipe Proust » (autrement dit le groupe de recherche chargé par le CNRS d'étudier scientifiquement le manuscrit de Proust). Des experts qui passent au peigne fin les cahiers conservés à la Bibliothèque nationale. Et, durant plus de cinquante ans, aucun d'eux n'a jamais fait paraître ce texte.

Depuis bien plus longtemps encore, d'autres chercheurs remarquaient que la littérature juive, dans sa veine mystique en particulier, avait exercé une influence déterminante sur Proust. « L'équipe Proust » ne pouvait pas l'ignorer. Elle détenait l'élément qui permettait de corroborer cette thèse. Pourquoi s'est-elle refusée à le communiquer durant plus d'un demi-siècle ?

Pourquoi ? Parce qu'elle se comporte comme Mme Mante, en obéissant à la loi psychologique que Proust met précisément en jeu durant l'épisode des fiançailles de Gilberte Swann, alias Gilberte de Forcheville, car elle renie alors le nom de son père, pour pouvoir épouser le marquis de Saint-Loup, le neveu de la duchesse de Guermantes.

« Vous ne la connaissez certainement



James de Rothschild (1792-1868) vers 1860. Il inspira le banquier Gundermann, dans *L'Argent*, de Zola.

AKG-IMAGES


AKG-IMAGES/INTERFOTO/SAMMLUNG RAUCH

Alfred Dreyfus en 1894. L'Affaire (1894-1906) occupe une grande place dans la *Recherche*. Proust fut dreyfusard : en 1898, juste après le « J'accuse… ! » de Zola, il signa le « Manifeste des cent quatre » demandant la révision du procès Dreyfus.

pas, elle s'appelle lady Rufus Israël », dit la duchesse à Gilberte. La duchesse sait parfaitement pourtant que lady Israël est la tante de Gilberte. Seulement voilà : on ne prononce pas le nom d'Israël chez les Guermantes. La duchesse tient à le faire savoir à sa future nièce.

« Gilberte rougit vivement : "Je ne la connais pas, dit-elle (ce qui était d'autant plus faux que lady Israël s'était, deux ans avant la mort de Swann, réconciliée avec lui et qu'elle appelait Gilberte par son prénom), mais je sais très bien, par d'autres, qui est la personne que vous voulez dire." »

Gilberte *s'avilissait pour se rehausser*, concluait Proust. Il prévoyait déjà que ses héritiers, dans la vie, se comporteraient comme les héritiers de Swann dans le roman.

Proust et Maïmonide

Proust est mort au moment même où il remaniait l'épisode de Venise pour en tirer sa version finale. Que comptait-il faire du passage sur le Zohar ? On ne le sait pas. Mais il y songeait forcément, puisque la lecture de ce livre l'avait profondément influencé, de son propre aveu. Or l'épisode de Venise se raccordait justement à l'épisode des fiançailles de Gilberte, selon le plan qu'il avait en tête.

Question : Proust *s'avilissait-il* lui-même *pour se rehausser* en dissimulant le rôle déterminant qu'avait joué la littérature juive dans la formation de sa propre littérature ? Pour répondre à la question, faut-il encore savoir ce que c'est que la littérature juive.

Proust remarque dans le fameux carnet où il esquissait son roman : « Seul mérite d'être exprimé ce qui est apparu dans les profondeurs. Et habituellement, sauf l'illumination d'un éclair, ou par des temps exceptionnellement clairs, enivrants, ces profondeurs sont obscures. »

Il se référait au *Guide des égarés*, un ouvrage de Moïse Maïmonide, un rabbin du XII[e] siècle, l'un des auteurs qui incarnent le mieux la littérature juive : « La vérité, tantôt nous apparaît de manière à nous sembler claire comme le jour, tantôt elle est cachée par les choses matérielles et usuelles, de sorte que nous retombons dans la nuit profonde à peu près comme nous étions auparavant, et nous sommes alors comme l'homme qui, se trouvant dans une nuit profondément obscure, y voit parfois briller un éclair », écrivait Maïmonide.

De toute évidence, à commencer par leur titre, *Le Guide des égarés* et *À la recherche du temps perdu* sont conçus selon le même art intellectuel.

Proust concevait son roman en deux périodes, en deux parties comme les deux volets d'un diptyque : d'une part « Le Temps perdu » (la période où son narrateur s'égare) ; d'autre part « Le Temps retrouvé » (la période où son narrateur se retrouve).

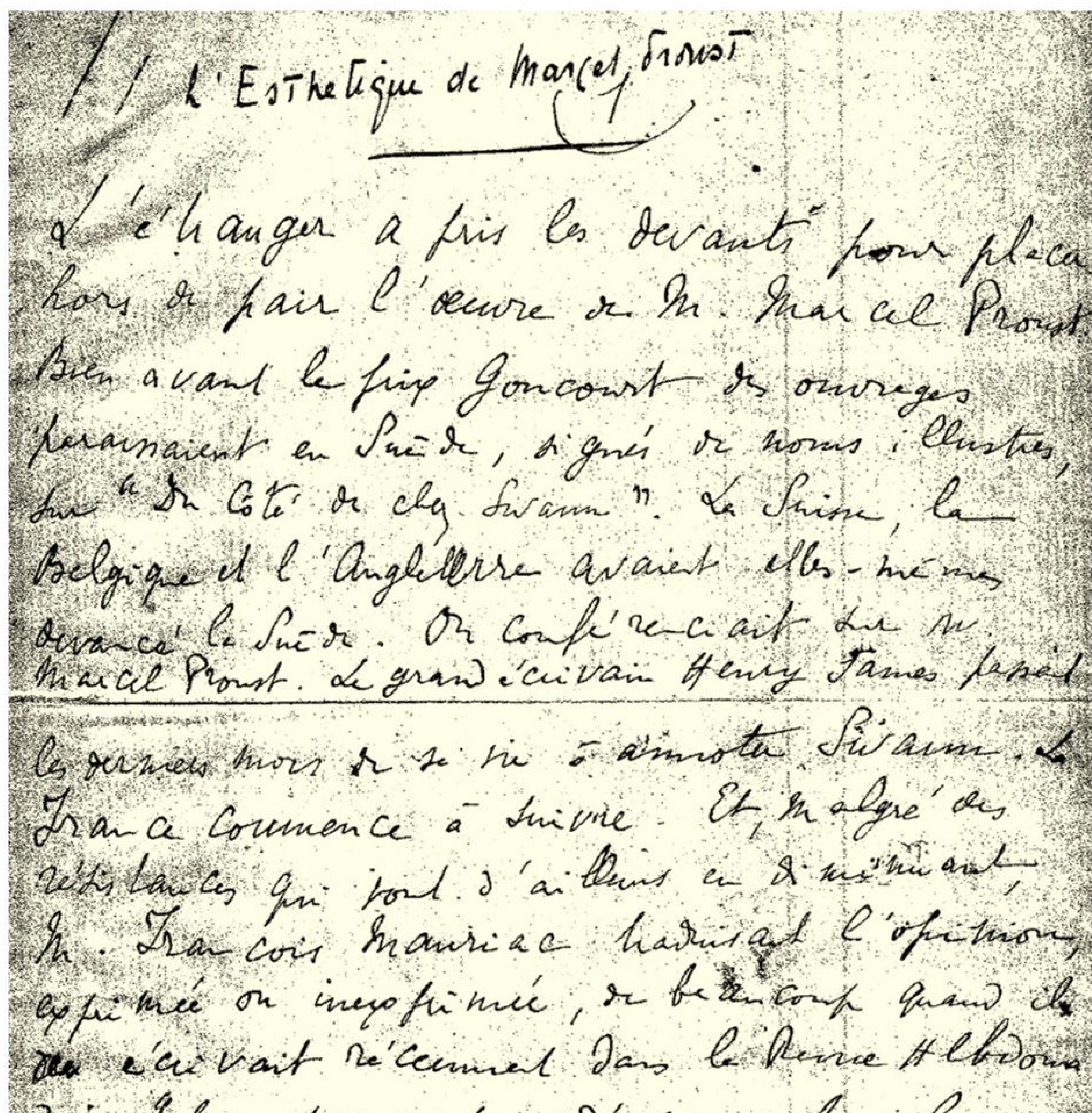
Rien n'est plus stupéfiant que la remontée en mémoire d'un souvenir qui semblait à jamais perdu. Or la judéité, c'est justement cela, pour Proust : quelque chose d'absolument révolu jusqu'à ce que sa présence, au moment où l'on s'y attend le moins, ressuscite en soi.

Voilà comment on se retrouve dans *Le Temps retrouvé*. Si une chose n'est pas cachée, elle ne peut produire une réminiscence, pas plus qu'elle ne peut produire *À la recherche du temps perdu*. « Mon but est de faire en sorte que *les vérités soient entrevues et qu'ensuite elles se dérobent* », annonçait Maïmonide. Une leçon que Proust a retenue mieux que personne.

Il ne s'agit pas de tenir un discours, encore moins de lancer un mot d'ordre. Il s'agit d'émettre des signes afin qu'un lecteur puisse les déchiffrer, les questionner et les commenter. Il s'agit de *former* un lecteur. Ce en quoi consiste la littérature juive selon Maïmonide, aussi bien que la littérature qu'inventait Proust, sans croyance, mais pas sans espérance. ●

Un texte exceptionnel de Marcel Proust où celui-ci raconte, à la troisième personne, comment, et pourquoi, il écrivit la *Recherche.*

Exclusif : quand Proust se lançait des fleurs


L'Esthétique de Marcel Proust (1)

L'étranger a pris les devants pour placer
hors de pair l'œuvre de M. Marcel Proust.
Bien avant le prix Goncourt des ouvrages
paraissaient en Suède, signés de noms illustres,
sur « Du Côté de chez Swann ». La Suisse, la
Belgique et l'Angleterre avaient elles-mêmes
devancé la Suède. On conférenciait sur M.
Marcel Proust. Le grand écrivain Henry James passait
les derniers mois de sa vie à annoter Swann. La
France commence à suivre. Et, malgré des
résistances qui vont d'ailleurs en diminuant,
M. François Mauriac traduisait l'opinion,
exprimée ou inexprimée, de beaucoup quand il
écrivait récemment dans la Revue Hebdomadaire

AVEC L'AIMABLE OBLIGEANCE DE MADAME SYLVIE MELCHIOR-BONNET

Parmi les 38 729 phrases que comporte la *Recherche*, la plus courte est celle-ci : « Long à écrire. » En effet, il fut long à écrire, le roman de Proust, commencé en 1906, après le décès de sa mère, laissé inachevé à sa mort, en 1922, et publié de 1913 à 1927 en sept tomes, dont les trois derniers parurent après la disparition de Proust. Sentant sa fin approcher, l'écrivain entreprit d'écrire une sorte d'analyse de son roman et d'exposé de ses techniques narratives. C'est ce texte, resté longtemps inédit, qui fut publié pour la première fois en 2014 par moi-même dans mon livre *L'Auteur, l'autre* (Gallimard), et dont nous reproduisons ci-contre, en exclusivité, le fac-similé, que Proust lui-même intitula « L'esthétique de Marcel Proust » et qui est une sorte d'exposé de la méthode d'écriture de la *Recherche*, que nous vous offrons aujourd'hui.

L'histoire de ce document, un manuscrit perdu et retrouvé, est en elle-même tout à fait romanesque. Le 18 mars 1921, en effet, Proust envoie un article à Thiébault-Sisson fils, comme il l'appelle, un jeune homme qu'il a rencontré, et lui demande de le faire paraître sous son nom dans la *Revue critique des idées & des livres*. Un article où il explique ce qu'il a voulu faire dans *À la recherche du temps perdu*. Il précise que ce texte est le « seul document valable » sur son roman.

Écrit d'un seul jet et sans ratures, hormis quelques rares hésitations sur le choix des mots, le texte couvre huit pages recto numérotées d'un papier à lettres jaune. Le bas de la huitième page est découpé. Il est possible que Proust ait machinalement signé son article et que, s'en apercevant, il ait supprimé une signature qu'il ne souhaitait pas voir apparaître. Les lignes de cette dernière page sont plus espacées.

C'est une sorte de « Proust par lui-même », où sont évoqués les rapports incertains et illusoires entre le nom des auteurs et leurs œuvres, où l'on entend cette voix d'outre-livre qui tout au long de la *Recherche* se demande : qui écrit ce que j'écris ? Écrire ou signer, écrire et signer, c'était déjà tout l'enjeu des *Pastiches et Mélanges* (1919). Celui qui écrit est-il le même que celui qui vit dans la vie sociale ? C'est le thème de *Contre Sainte-Beuve*, repris jusqu'à la fin, notamment dans « À propos du "style" de Flaubert », en 1920.

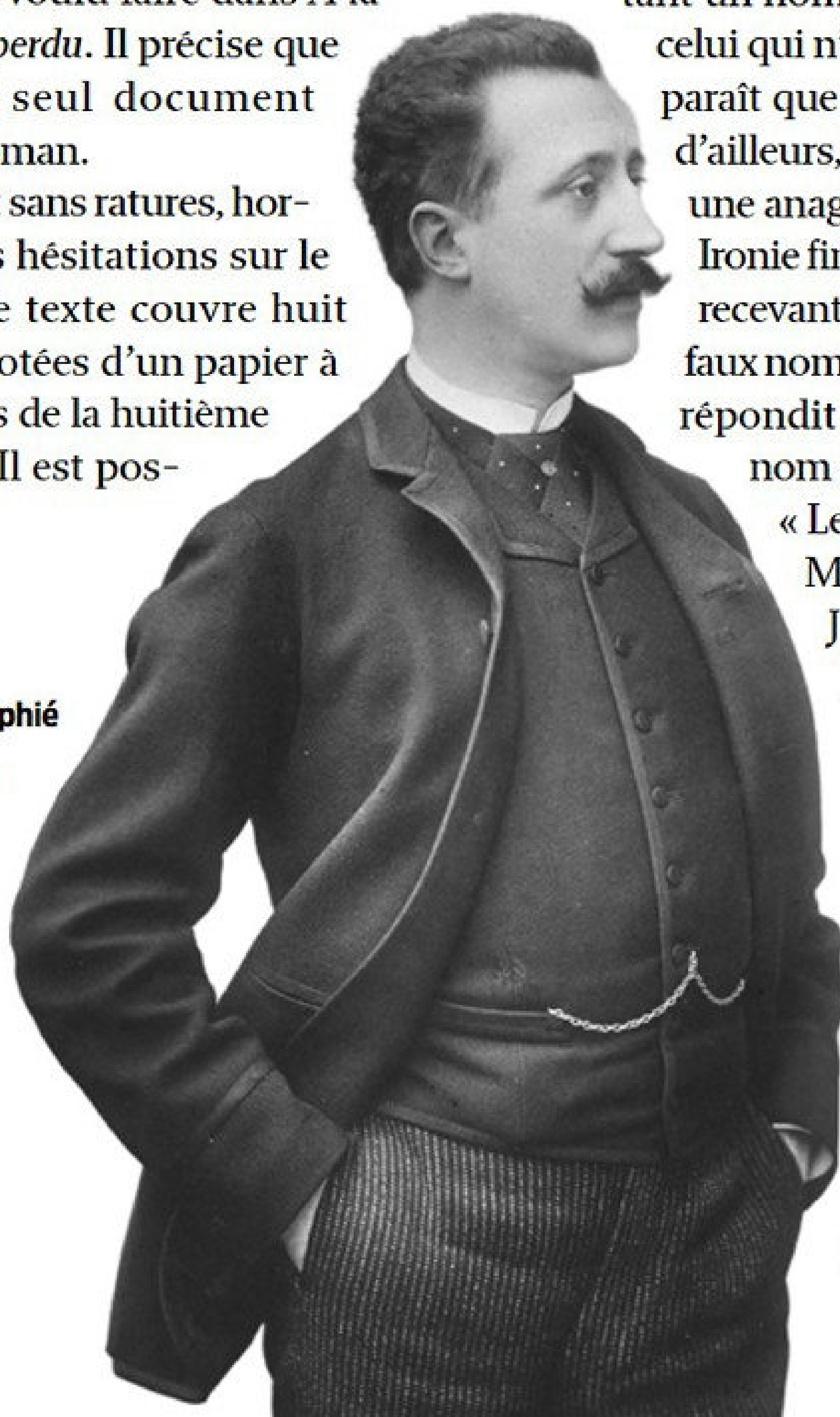
L'auteur, celui qui n'existe pas dans la vie ordinaire et n'apparaît que dans ses livres, c'est toujours l'autre.

Les deux interrogations sont liées par la question du nom. Du nom propre et du nom d'auteur, toujours impropre, que l'écrit soit anonyme, pseudonyme ou d'un auteur connu (l'adjectif anonyme n'a pas d'antonyme, peut-être parce qu'il va de soi que l'auteur est bien celui qui signe, sauf désir de se masquer comme sans nom ou d'emprunter un autre nom). Le « il » du pastiche ou l'écriture du « je » se fondent sur l'idée d'une « écriture impropre » et d'un auteur, certes masqué ou distinct de la personne, mais portant un nom propre. La leçon de Proust ? L'auteur, celui qui n'existe pas dans la vie ordinaire et n'apparaît que dans ses livres, c'est toujours l'autre – d'ailleurs, à une lettre près, les deux mots forment une anagramme.

Ironie finale de l'histoire, après la mort de Proust, recevant ce texte où il est question de noms et de faux noms, Jacques Rivière, le directeur de la NRF, répondit à celui qui servait à Proust de prête-nom :

« Le 7 avril 1922
Monsieur,
J'ai lu avec intérêt votre étude sur Marcel Proust. Elle contient certaines appréciations intéressantes sur l'auteur du *Temps perdu*, mais n'embrasse pas d'une façon assez ample, à mon avis, le problème posé par son œuvre. Je regrette beaucoup de ne pouvoir l'insérer. »

On n'est jamais si bien desservi que par soi-même. ● **Michel Schneider**



NADAR/PIERRE JAHAN/ROGER-VIOLLET

Marcel Proust photographié par Nadar (1820-1910), au tournant du XXe siècle.

Page de gauche, le fac-similé de « L'esthétique de Marcel Proust ».

« L'ESTHÉTIQUE DE MARCEL PROUST »

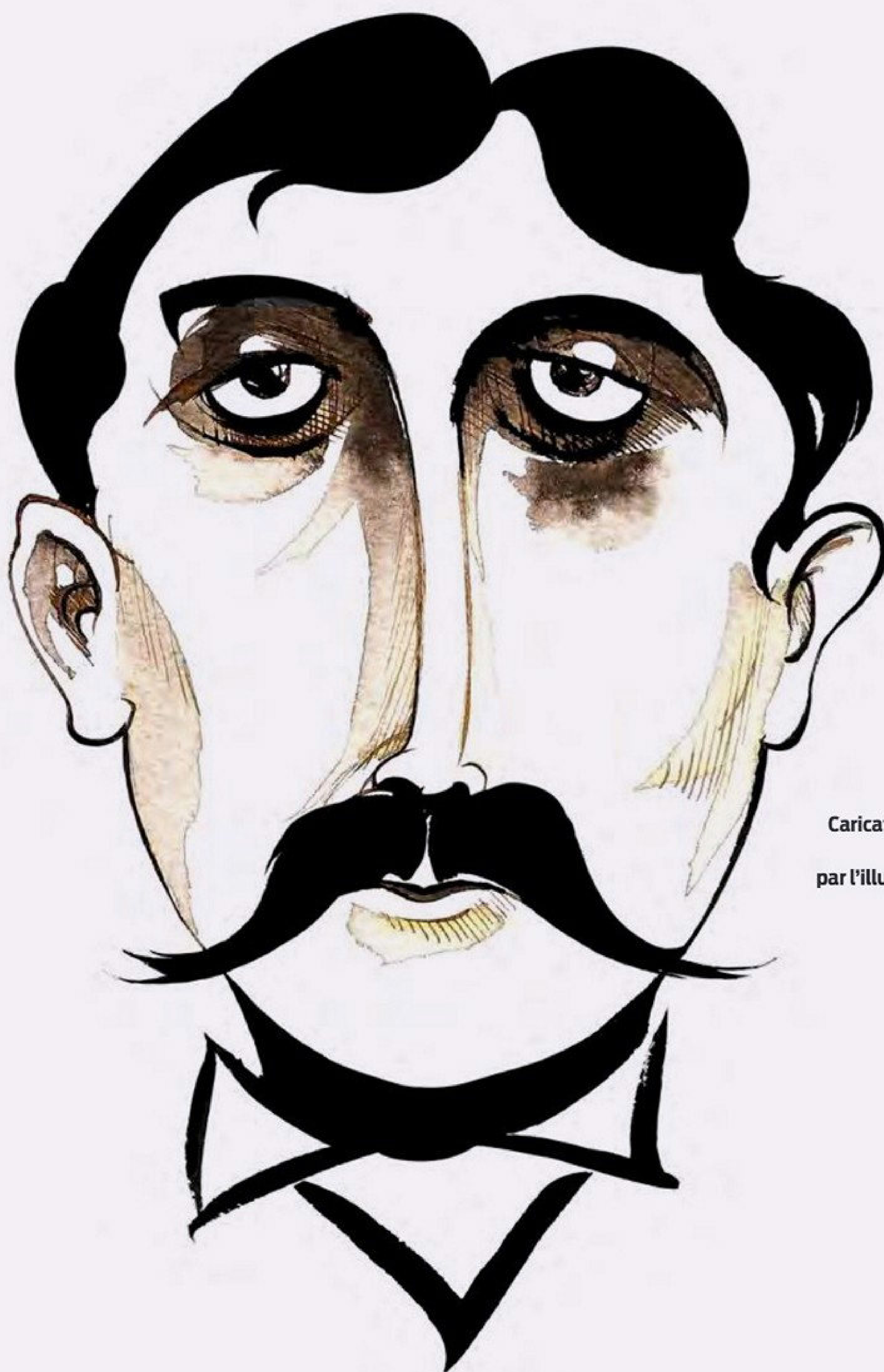
« L'étranger a pris les devants pour placer hors de pair l'œuvre de M. Marcel Proust. Bien avant le prix Goncourt des ouvrages paraissaient en Suède, signés de noms illustres, sur *Du côté de chez Swann*. La Suisse, la Belgique et l'Angleterre avaient elles-mêmes devancé la Suède. On conférenciait sur M. Marcel Proust. Le grand écrivain Henry James passait les derniers mois de sa vie à annoter *Swann*. La France commence à suivre. Et, malgré des résistances qui vont d'ailleurs en diminuant, M. François Mauriac traduisait l'opinion, exprimée ou inexprimée, de beaucoup quand il écrivait récemment dans *la Revue Hebdomadaire* "Nous sommes persuadés que de tous les ouvrages contemporains, ceux de M. Marcel Proust possèdent les chances les plus grandes de survie." Nous voudrions ici nous borner à [défi] préciser l'esthétique de M. Proust. Ce n'est pas chose facile si comme diverses revues se sont accordées dernièrement pour le dire il est le "Rénovateur" du Roman. Qui dit rénovation dit par là même chose qu'il n'est pas aisé de découvrir du 1[er] coup, tout imprégné qu'on est des formes anciennes. Et la difficulté est ici d'autant plus grande qu'il s'agit d'une immense "décoration" dont tout au plus une moitié des maquettes a encore été exposée aux yeux du public. Cette moitié suffit selon nous, si nous savons la comprendre, et en nous aidant çà et là des opinions même de M. Proust, redites par l'un ou par l'autre, à nous faire une juste idée de l'ensemble. Car il y a un ensemble. Le malheur de M. Proust (pour autant qu'on puisse appeler malheur un malentendu entre lui et ses lecteurs, malentendu qu'il a mis une fierté exagérée selon nous, à ne pas vouloir dissiper) tient à des causes bien menues. Son livre était fait du commencement à la fin (il se termine nous croyons pouvoir le dire sans indiscrétion par le mot Temps), la dernière phrase était écrite, quand il crut devoir partout appeler "Je" le narrateur. Aussitôt les personnes qui ne prirent point la peine de lire ces énormes volumes conclurent d'abord à une œuvre subjective, ensuite à un livre de souvenirs, de mémoires, alors qu'il s'agissait d'une vaste construction aux sextuples porches. La comparaison que nous faisons ici ne nous semble pas inexacte. La solidarité des parties de l'édifice est telle qu'on nous a conté le fait suivant. Un grand écrivain très fervent admirateur de *Du côté de chez Swann* qui avait seul paru alors, fut si choqué par une scène entre Mlle Vinteuil et son amie, qu'il supplia M. Marcel Proust de la supprimer. Cette scène était courte, M. Proust ne l'aimait guère, *Swann* "tenait" sans elle. Il voulut la retrancher pour faire plaisir à son Maître. Mais alors il s'aperçut que cette scène, nullement indispensable dans le premier volume, soutenait entièrement le sixième et le septième, lesquels se fussent effondrés sans ce pilier. La scène en elle-même insignifiante, grande par les conséquences sentimentales, morbides et tragiques que sa brusque réminiscence déchaînera un jour, cette scène resta. Les volumes qu'elle étaya ne sont pas encore parus. Ils feront comprendre sa nécessité architectonique.

« Son livre était fait du commencement à la fin, la dernière phrase était écrite, quand il crut devoir partout appeler "Je" le narrateur. »

Revenons au lecteur, ou plutôt au critique car beaucoup de lecteurs furent "pris" quand certains critiques résistaient encore. Si l'œuvre (toute objective au contraire) est considérée comme subjective (toujours le malentendu du "je") sa longueur fait croire que l'auteur analyse indéfiniment des minuties, alors qu'il cherche au contraire à dégager de grandes lois. À un critique fort remarquable qui le félicitait de la finesse de son microscope "C'est plutôt d'un télescope que

« Sa longueur fait croire que l'auteur analyse indéfiniment des minuties, alors qu'il cherche au contraire à dégager de grandes lois. »

je me sers" répondit M. Proust. Nous ne voulons pas dire autre chose. [L'ordre de cette archi] Pour revenir à ce qui est notre rôle de critique d'art, les lois de cette architecture commencent seulement à être discernables car [cette] l'[composé] œuvre est composée inflexiblement mais à large ouverture de compas. On peut du reste dire si l'ouvrage était abstrait que la fin serait le commencement et vice versa. Mais dans l'œuvre de M. Proust, comme dans la vie, les êtres ne dévoilent que peu à peu ce qu'ils sont. L'auteur – et c'est une grande nouveauté – ne pose pas dès le début ce que sont en réalité, Morel, Mme de Villeparisis, Mme de Guermantes, Albertine, M. de Charlus etc. et lui-même l'auteur dont la vocation artistique n'est découverte qu'à la fin. A la fin où assez de temps ayant passé l'auteur aura accompli une révolution autour des autres en même temps qu'une autour de lui-même. Nous ne faisons sur cette œuvre qu'une seule réserve, elle concerne le style, et aussi la subjectivité apparente de certains traits. La cause de ces deux fautes [est] selon nous la même. Encore en disant faute, émettons-nous un avis que tous ne partagent pas. Le plus grand écrivain de ce temps [probablement Francis Jammes] a dit que M. Proust lui semblait offrir le modèle d'une forme sans égale et qu'il ne saurait apparenter qu'à Tacite. Notre avis à cet égard est beaucoup moins favorable. Il est hors de doute que M. Proust naquit doué pour le style. Il écrivit au collège un volume de proses, réunies plus tard sous ce titre : *Les Plaisirs et les Jours* (pour lesquels M. Anatole France écrivit une délicieuse préface) et que les plus grands écrivains d'alors égalèrent aux *Caractères* de Labruyère [*sic*]. Mais paresseux, dédaigneux de la gloire, trop porté au plaisir, M. Proust n'écrivit plus une ligne depuis l'âge de dix-sept ans. Ce n'est que quand la maladie le força de renoncer à une existence brillante et de vivre chez lui, que comme Montluc, ou comme Montaigne, à qui on le compare souvent, il voulut se remettre à écrire. Mais la maladie elle-même en le poussant à écrire, l'en empêchait. Et puis après une trop longue période d'inaction, toute virtuosité était perdue pour lui. Il était comme Fromentin (sa bête noire) qui n'écrivait pas bien, étant surtout peintre, et pourtant écrivait encore trop pour bien peindre. Qu'on compare ces brillants tableaux de *La Fin de la jalousie* dans *Les Plaisirs et les Jours*, avec la prose sans couleur qui peint, plus profondément certes, une jalousie analogue dans "Un amour de Swann" (*Du côté de chez Swann*). Ainsi peignait en noir et en blanc Franz [*sic*] Hals au sortir de l'Hôpital des fous, lui qui lui avait jadis fait chatoyer plus harmonieusement que quiconque les brillantes couleurs de la vie. C'est pour la même raison, par un mélange d'épuisement physique, de souffrance et de paresse, du moins nous le croyons, que M. Proust prête au personnage qui dit "je" par exemple, des particularités de lui-même, dans les moments où pourtant ce je est le moins lui, par paresse d'inventer, par dégoût, sans souci des erreurs que ces inexactes exactitudes feront faire plus tard à la critique littéraire. Avouons le ce personnage qui dit "je" est bien pâle, il est certes la lumière de la lanterne. Mais les vives peintures, c'est sur la muraille qu'il faut les voir. Qu'il semble mollement tracé ce personnage qui dit je à côté de ces [Cha] Norpois, de ces Charlus, de ces Guermantes, même de ces Verdurin, d'un dessin si ferme et si hardi. Un homme qui avait bien du goût, Jules Lemaitre, disait en lisant Swann : "Ce Proust dans les moments où il est mauvais, c'est tout de même aussi bien que Dickens. Et dans les moments où il est bon c'est tellement mieux !" » ●



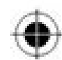
Caricature de l'écrivain Marcel Proust, par l'illustrateur anglais Neale Osborne (né en 1970).

NEALE OSBORNE/LEBRECHT/RUE DES ARCHIVES

Les 50 questions qui suivent permettront d'évaluer le niveau de proustisme de celui ou de celle qui y répondra.

Le quiz proustien

PAR JEAN-PAUL ET RAPHAËL ENTHOVEN


1 Quel est le prénom de M. de Norpois ?
2 Où Robert de Saint-Loup a-t-il perdu sa croix de guerre ?
3 Qui est « la Charité » ?
4 De quel « parricide » Proust a-t-il pris la défense ?
5 Quel est le nom de famille d'Albertine ?
6 Qu'est-ce qu'un « laïft » ?
7 Quel est le nom de l'amie de Mlle Vinteuil ?
8 Où le narrateur rencontre-t-il la femme de chambre de la baronne Putbus ?
9 Comment se nomme la filleule du baron de Charlus ?
10 Quel fut le dernier mot écrit par Proust ?
11 Quelle est la « sœur indécente » d'Odette ?
12 Qui est Babal ?
13 Quel est le seul nom de roi dont le narrateur fait un adverbe ?
14 Faut-il écrire « petite madeleine » ou « Petite Madeleine » ?
15 Proust a-t-il été élu à l'Académie française ?
16 Dans quelle rue est-il né ?
17 Et dans quelle rue est-il mort ?
18 Qui, dans la *Recherche*, aimerait plutôt « se faire casser le… » ?
19 Contre qui Proust a-t-il obtenu le prix Goncourt ?
20 Quel était le premier métier de Jupien ?
21 Quel est le titre du seul livre que Mme Verdurin offre au baron de Charlus ?
22 À qui est dédié *Du côté de chez Swann* ?
23 À quelle fleur le baron de Charlus compare-t-il les yeux de la duchesse de Guermantes ?
24 Qui sont « Miss Sacripant » et « la dame en rose » ?
25 Quel est « l'hymne national » de l'amour de Swann ?
26 Qui devient l'époux de Mme Verdurin après la mort de son mari ?
27 Qu'est-ce qu'un « salaïste » ?

Chaque bonne réponse – elles figurent, (presque) toutes, dans cet ouvrage* – rapporte 1 point.
Avec 10 points, on obtient le grade respectable de *proustien amateur* ; le club des *proustiens cum laude* accueillera volontiers ceux qui atteignent un total de **20 points ;** on devient *proustien de compétition* avec **30 points ;** à **40 points,** on mérite le grade, envié entre tous, de *proustien hors-concours*. Quant aux élus susceptibles de dépasser ce seuil des 40 points, nous les renvoyons au *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust** de Jean-Paul et Raphaël Enthoven, où 50 autres questions les attendent avant de rejoindre le ciel marcellien où ils vivront heureux et en paix.

** Plon/Grasset, 2013*

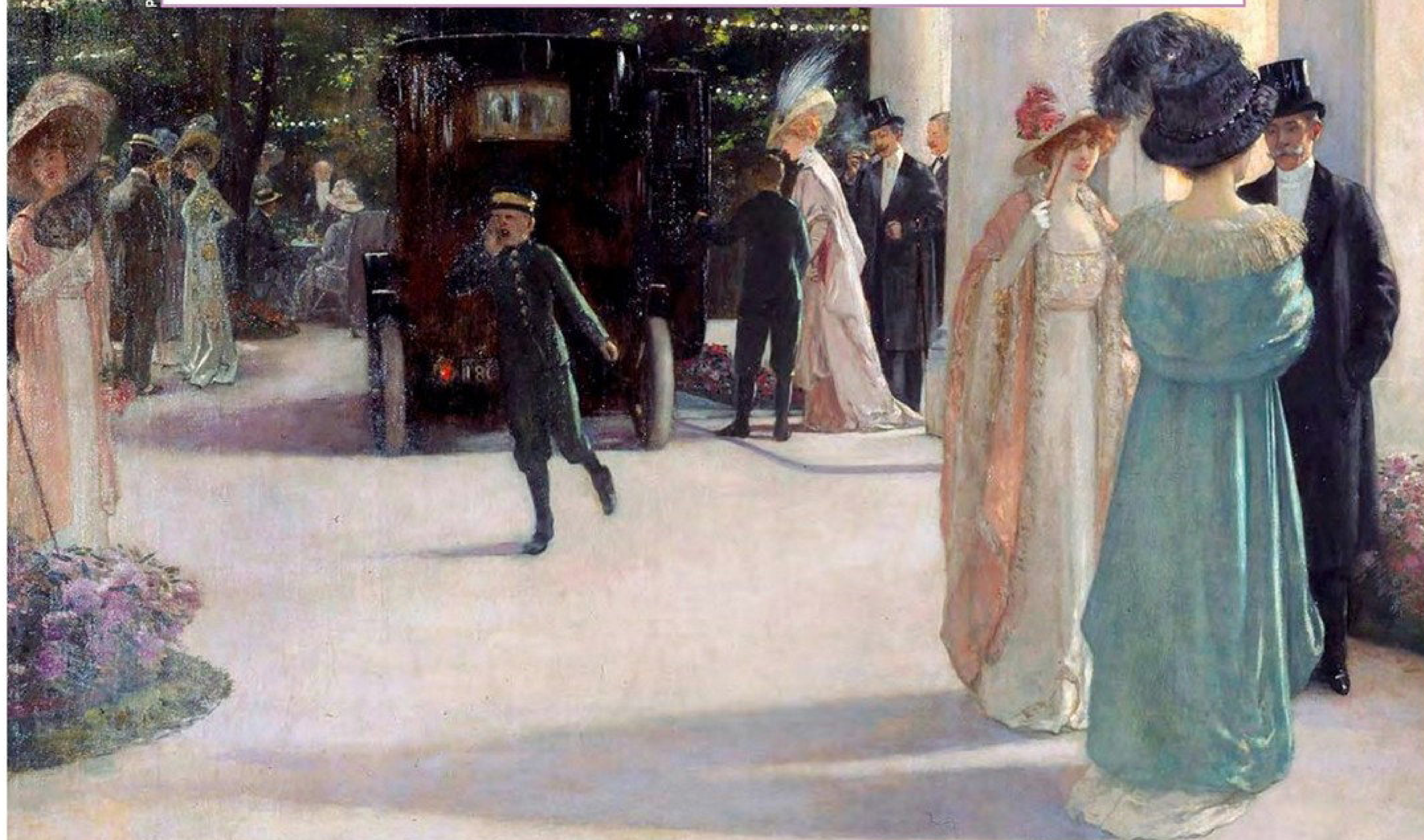
28 Qui sont les « courrières » du Grand Hôtel de Balbec ?
29 Qui sont les deux auteurs de prédilection de la grand-mère du narrateur ?
30 Quel rapport y a-t-il entre Marcel Proust et l'Olympia (la salle de concert) ?
31 Où se trouve Charles Haas dans le tableau de James Tissot ?
32 Quelles sont les trois œuvres favorites de Mme Verdurin (peinture, musique et sculpture) ?
33 À quoi Céleste compare-t-elle les poèmes de Saint-John Perse ?
34 Qui nommait Marcel « mon petit saxe psychologique » ?
35 De quoi meurt Bergotte ?
36 Qu'avait-il mangé avant d'aller contempler la *Vue de Delft* ?
37 Comment se prénomme l'héroïne de François le Champi ?
38 Combien de volumes compte la *Recherche* ?
39 Quel est le titre nobiliaire de M. de Norpois ?
40 Combien de « l » à paperol(l)e ?
41 Qui traitait Proust de « Proustaillon » ?
42 Quelle est, selon Marcel, la dernière trace de l'amour ?
43 Qui est, en réalité, le (pourtant bien réel) « Antonio de La Gandara » de *Jean Santeuil* ?
44 Proust était-il dreyfusard ? Antidreyfusard ?
45 Quel est le prénom de Mme Verdurin ?
46 Qui épousa finalement Inès de Bourgoing, veuve Fortoul, que les Baignères voulurent d'abord marier à Proust ?
47 Qui est le grand amour de M. de Norpois ?
48 De quel tableau proviennent la couleur et les motifs du « manteau de Fortuny » d'Albertine ?
49 Quels sont les derniers mots adressés par Albertine au narrateur ?
50 Quelle lettre est gravée au fond du chapeau du baron de Charlus ?

HS - Proust - Quiz [HS].indd 117 21/06/2019 16:59

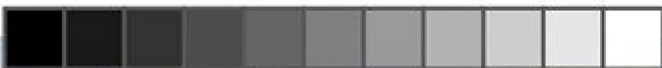
Réponses

1- Nul ne le sait.
2- Dans le claque de Jupien.
3- C'est ainsi que Swann, en hommage à Giotto, désigne une servante de Combray.
4- Henri van Blarenberghe.
5- Simonet.
6- Un « lift » mal prononcé par Bloch.
7- Elle n'est jamais nommée.
8- Il ne la rencontre jamais – sinon dans ses rêves.
9- Mlle d'Oléron.
10- Forcheville.
11- Une orchidée.
12- Hannibal de Bréauté-Consalvi, ami des Guermantes.
13- Louis-Philippe (qui donne : « Louisphilippement »).
14- Au choix. Les vrais idolâtres choisiront les majuscules pour y retrouver les initiales de leur saint patron.
15- Non, bien qu'il y ait songé.
16- Rue La Fontaine, à Auteuil.
17- Rue Hamelin.
18- Albertine.
19- Roland Dorgelès.
20- Giletier.
21- *Parmi les hommes*, de Roujon.
22- À Gaston Calmette, directeur bientôt trucidé du *Figaro*.
23- À des myosotis qui disent « ne m'oubliez pas ».
24- Odette de Crécy.
25- La sonate de Vinteuil.
26- Le duc de Duras (qui mourra peu après son mariage, ce qui permettra à « la Patronne » d'épouser le prince de Guermantes en troisièmes noces).
27- Un inverti.
28- Céleste Albaret et Marie Gineste.
29- Mme de Sévigné et Mme de Beausergent. La seconde est fictive.
30- Bruno Coquatrix fut maire de Cabourg.
31- À droite, au bord du cadre.
32- *La Ronde de nuit* (« le plus grand chef-d'œuvre de l'Univers »), la « Neuvième symphonie » et « la Samothrace ».
33- À des « devinettes ».
34- Laure Hayman.
35- D'une crise d'urémie, suivie d'une indigestion.
36- Des pommes de terre.
37- Madeleine.
38- Sept.
39- Marquis.
40- Un seul « l ».
41- Charles Ephrussi, l'un des modèles de Swann.
42- Un « reste de crainte ».
43- Jacques-Émile Blanche.
44- Dreyfusard.
45- Sidonie.
46- Hubert Lyautey, futur maréchal de France.
47- La marquise de Villeparisis.
48- Du *Patriarche di Grado exorcisant un possédé*, de Carpaccio.
49- « Adieu, petit, adieu, petit. »
50- Un « G » (puisque c'est un Guermantes).

PHOTO JOSSE/LEEMAGE



HS - Proust - Quiz [HS].indd 118 21/06/2019 16:59





Une soirée au Pré Catelan (1909), d'Henri Gervex (1852-1929).

HS - Proust - Quiz [HS].indd 119



21/06/2018 17:00

Marcel Proust, une vie

1871 Marcel Proust naît à Auteuil le 10 juillet.
1873 La famille Proust emménage au 9, boulevard Malesherbes.
1881 Première crise d'asthme aux Champs-Élysées.
1882 Entre en cinquième au lycée Condorcet.
1886 Répond à un questionnaire sur ses goûts, qui deviendra le « Questionnaire de Proust ».
1889 Reçu au baccalauréat en juillet. Service militaire d'un an à Orléans.
1890 Mort de sa grand-mère maternelle, Adèle Weil. Études de droit et de sciences politiques. Fréquente le salon de Mme Straus, veuve du compositeur Georges Bizet, et mère de son camarade de Condorcet Jacques Bizet.
1891 Rencontre Oscar Wilde et Maurice Barrès.
1892 Rencontre, dans le salon de Mme de Caillavet, Anatole France et la princesse Mathilde. Le peintre Jacques-Émile Blanche fait son portrait.
1893 Rencontre Robert de Montesquiou dans le salon de la peintre Madeleine Lemaire.
1894 Début de l'affaire Dreyfus. Marcel Proust est dreyfusard. Rencontre, chez Madeleine Lemaire, le compositeur et pianiste Reynaldo Hahn.
1896 *Les Plaisirs et les Jours* (Calmann-Lévy). Se lie avec le fils cadet d'Alphonse Daudet, Lucien.
1897 Le 6 février, il se bat en duel avec l'écrivain Jean Lorrain, qui l'avait insulté dans un article.
1898 Zola publie « J'accuse… ! » dans *L'Aurore* du 13 janvier. Proust signe le « Manifeste des cent quatre » pour la révision du procès Dreyfus. En octobre, voit l'exposition Rembrandt à Amsterdam.
1900 Deux voyages à Venise, dont un en compagnie de sa mère. La famille Proust emménage au 45, rue de Courcelles.
1901 Se lie avec le prince roumain Antoine Bibesco et avec Bertrand de Fénelon.
1902 Voyage à Bruges, Amsterdam et La Haye, où il admire la *Vue de Delft*, de Vermeer.
1903 Se lie avec le duc de Guiche, le prince Radziwill, le marquis d'Albufera. Mort de son père, Adrien Proust, le 26 novembre.
1904 Publie *La Bible d'Amiens*, traduit de John Ruskin (Mercure de France).
1905 Visite l'exposition Whistler. Mort de sa mère, Jeanne Weil, le 26 septembre.
1906 Publie *Sésame et les Lys*, traduit de John Ruskin (Mercure de France). En décembre, il s'installe au 102, boulevard Haussmann.
1907 A Cabourg, il fait la connaissance du chauffeur de taxi Alfred Agostinelli.
1908 Commence ce qui deviendra *Contre Sainte-Beuve*, à la fois essai et récit.
1909 Entreprend la rédaction d'un roman qui deviendra *Du côté de chez Swann*.
1911 Au théâtrophone, il écoute *Les Maîtres chanteurs* de Wagner et *Pelléas et Mélisande* de Debussy. Il s'abonne à *La Nouvelle Revue française*.
1913 Publie *Du côté de chez Swann* à compte d'auteur, chez Grasset. Alfred Agostinelli et sa compagne logent chez Proust. Céleste Albaret, femme du chauffeur Odilon, travaille à son service.
1914 Alfred Agostinelli se tue aux commandes d'un avion. Céleste Albaret s'installe auprès de Proust, qu'elle ne quittera plus, à la fois gouvernante, secrétaire et confidente.
1915 Rédige en partie ce qui deviendra *Sodome et Gomorrhe*, *La Prisonnière* et *Albertine disparue*.
1916 Rompt avec Grasset. Reçoit les visites de Paul Morand. Fréquente l'hôtel Marigny, le « claque » pour hommes d'Albert Le Cuziat.
1917 Convie le quatuor Poulet à jouer à son domicile.
1918 Publie *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (Gallimard). Fait la connaissance de François Mauriac. Prend Henri Rochat pour secrétaire.
1919 *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* reçoit le prix Goncourt le 10 décembre. Publie *Pastiches et Mélanges* (Gallimard). Il quitte le boulevard Haussmann pour le 44, rue Hamelin.
1920 Publie *Le Côté de Guermantes I* (Gallimard).
1921 Publie *Le Côté de Guermantes II* et *Sodome et Gomorrhe I* (Gallimard). Revoie la *Vue de Delft*, de Vermeer, au Jeu de paume.
1922 Publie *Sodome et Gomorrhe II* (Gallimard). Mort de Marcel Proust le 18 novembre.
1923-1927 Éditions posthumes de *La Prisonnière*, d'*Albertine disparue* et du *Temps retrouvé* chez Gallimard.
1952-1954 Bernard de Fallois édite *Jean Santeuil* (1895-1899) et *Contre Sainte-Beuve* (1908-1909). ●

Petite bibliothèque proustienne

Principales œuvres de Marcel Proust

À la recherche du temps perdu (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade», 4 vol., 1987-1989, sous la direction de J.-Y. Tadié).
À la recherche du temps perdu (Robert Laffont, «Bouquins», 3 vol., 1987, éd. de B. Raffalli et A.-A. Morello, avec le *Quid de Marcel Proust* de P. Michel-Thiriet).
À la recherche du temps perdu (Gallimard, « Quarto »).
Jean Santeuil (Gallimard, « Quarto »).
Contre Sainte-Beuve (Gallimard, « Folio essais »).
Essais et articles (Gallimard, « Folio essais »).
Les Plaisirs et les Jours, suivi de *L'Indifférent* (Gallimard, « Folio classique »).
Pastiches et Mélanges (Gallimard, « L'Imaginaire »).
Journées de lecture (Gallimard, « Folio 2 € »).
Sur la lecture (Actes Sud).
Correspondance générale (Plon, 1970-1993, 21 volumes, édition de Philip Kolb).
Correspondance (Flammarion, « GF »).
Lettres (1879-1922) (Plon, 2004, éd. de F. Leriche).
Carnets (Gallimard, 2002, éd. établie par F. Callu et A. Compagnon).
Écrits sur l'art (Flammarion, « GF »).
Marcel Proust et John Ruskin, *La Bible d'Amiens, Sésame et les Lys* et autres textes (Robert Laffont, «Bouquins», 2015, éd. établie par J. Bastianelli).

Nouveautés 2019

Claude Arnaud, *Proust contre Cocteau* (Arléa-poche).
Pierre Assouline, *Proust par lui-même* (Tallandier, « Texto »).
Jérôme Bastianelli, *La Vraie Vie de Vinteuil* (Grasset).
Évelyne Bloch-Dano, *Une jeunesse de Marcel Proust* (Le Livre de poche).
François de Combret, *Le Bréviaire de « La Recherche du temps perdu »* (Droz).
Bernard de Fallois, *Sept conférences sur Marcel Proust* (Éditions de Fallois).
Thierry Laget, *Proust, Prix Goncourt. Une émeute littéraire* (Gallimard).
Christian Péchenard, *Proust et les autres* (La Table ronde, « La Petite Vermillon »).

Grandes biographies

Céleste Albaret, *Monsieur Proust. Souvenirs recueillis par Georges Belmont* (Robert Laffont, 1973).
George D. Painter, *Marcel Proust. 1871-1922* (Mercure de France, 1959-1965 ; Tallandier, « Texto »).
Jérôme Picon, *Marcel Proust. Une vie à s'écrire* (Flammarion, 2016).
Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust* (Gallimard, 1996, « Folio »).

L'univers de la *Recherche*

Collectif (sous la direction d'A. Bouillaguet et B. G. Rogers), *Dictionnaire Marcel Proust* (Honoré Champion, 2004).
Jean-Paul et Raphaël Enthoven, *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust* (Plon/Grasset, 2013).
Michel Erman, *Bottins proustiens. Personnages et lieux dans « À la recherche du temps perdu »* (La Table ronde, « La Petite Vermillon », 2016).
Bernard de Fallois, *Introduction à « La recherche du temps perdu »* (Éd. de Fallois, 2018).
Eric Karpeles, *Le Musée imaginaire de Marcel Proust. Tous les tableaux de « À la recherche du temps perdu »* (Thames & Hudson, 2009).
Patrick Mimouni, *Les Mémoires maudites. Juifs et homosexuels dans l'œuvre et la vie de Marcel Proust* (Grasset, 2018).
Henri Raczymow, *Le Paris retrouvé de Marcel Proust* (Parigramme, 2005).
Michel Schneider, *Maman* (Gallimard, 1999 ; « Folio »). *L'Auteur, l'autre. Proust et son double* (Gallimard, 2014).
Jean-Yves Tadié, *Proust. La cathédrale du temps* (Gallimard, « Découvertes », 1999).
Olivier Wickers, *Chambres de Proust* (Flammarion, 2013).

Films

Céleste (1981), de Percy Adlon.
Un amour de Swann (1984), de Volker Schlöndorff.
Le Temps retrouvé (1999), de Raoul Ruiz.
La Captive (2000), de Chantal Akerman.
À la recherche du temps perdu (téléfilm, 2011), de Nina Companeez. ●

Les contributeurs

Claude Arnaud
Écrivain, biographe. Prix Femina de l'essai 2004, il est notamment l'auteur de *Proust contre Cocteau* (Grasset, 2013).
Jérôme Bastianelli
Musicologue et biographe. Président de la Société des amis de Marcel Proust. Il vient de publier un premier roman remarqué, *La Vraie Vie de Vinteuil* (Grasset, 2019).
Karol Beffa
Compositeur et pianiste. Il a notamment publié, avec le mathématicien Cédric Villani, *Les Coulisses de la création* (Flammarion, 2015).
Mathilde Brézet
Professeure agrégée de lettres classiques, elle collabore notamment à la *Revue des Deux Mondes*, au *Figaro Hors-série*, au *Point Pop* et prépare un essai sur les personnages de Proust, à paraître chez Grasset fin 2019.
Jean-Paul Enthoven
Écrivain et éditeur, il est notamment le coauteur, avec son fils Raphaël, du *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust* (Plon/Grasset, 2013, prix Femina de l'essai).
Raphaël Enthoven
Écrivain, professeur de philosophie et producteur d'émissions culturelles de radio et de télévision, il est notamment le coauteur, avec son père, Jean-Paul, du *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust* (Plon/Grasset, 2013, prix Femina de l'essai).
Patrick Mimouni
Cinéaste et écrivain, il est notamment l'auteur de l'essai *Les Mémoires maudites. Juifs et homosexuels dans l'œuvre et la vie de Marcel Proust* (Grasset, 2018).
Eugène Nicole
Écrivain, auteur notamment de la saga *L'Œuvre des mers* (1988-2011, prix Joseph-Kessel). Il a participé à l'édition d'*À la recherche du temps perdu* dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (1987-1989).
Michel Schneider
Écrivain et psychanalyste. Prix Interallié 2006, il est notamment l'auteur de *Maman* (Gallimard, 1999) et de *L'Auteur, l'autre. Proust et son double* (Gallimard, 2014).
Jean-Yves Tadié
Éditeur, écrivain, biographe. Il a dirigé l'édition d'*À la recherche du temps perdu* dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (1987-1989) et écrit *Marcel Proust, biographie* (Gallimard, 1996).
Olivier Wickers
Écrivain, il est notamment l'auteur de *Chambres de Proust* (Flammarion, 2013).

Édition utilisée pour les citations

L'œuvre de Marcel Proust est aujourd'hui dans le domaine public. Les extraits de ce hors-série accompagnant les portraits de personnages sont repris de l'édition numérisée libre de droits par la Bibliothèque électronique du Québec (beq.ebooksgratuits.com), qui reprend le texte de l'édition Gallimard en 15 volumes (1946-1947).

Le Point Références Hors-série
n° 3, juillet-août 2019
1, bd Victor – 75015 Paris
Tél. : 01 44 10 10 10

Directeur de la publication Étienne Gernelle
Hors-série dirigé par Christophe Ono-dit-Biot

« LE GRAND MONDE DE PROUST »

Édition Bruno Quéniart
Direction artistique Marion Beauvais
Iconographie Sylvie Suzuki
Révision Xavier Collet
Photogravure José Marin
Diffusion Dominique Dirand, ddirand@lepoint.fr
Ventes Jean Girault tél. : 01 44 10 11 86
Publicité Le Point Communication tél. : 01 44 10 13 64

Le Point Références est édité par la Société d'exploitation de l'hebdomadaire *Le Point* - Sebdo. Société anonyme au capital de 10 100 160 euros
1, bd Victor – 75015 Paris
R.C.S. Paris B 312 408 784
Associé principal : ARTEMIS S.A.
Président-directeur général : Étienne Gernelle
Vice-Président, directeur général délégué : Renaud Grand-Clément
Vice-Président opérations, directeur général délégué : François Claverie

Dépôt légal à parution – n° ISSN : 2109-2753
n° de commission paritaire : 1015K 90554
ISBN : 978-2-85083-004-4
Impression Maury
Distribution MLP
Origine géographique du papier : Espagne. Taux de fibres recyclées : 0%. Certification des fibres : PEFC. Eutrophisation Ptot : 0,02kg/T.

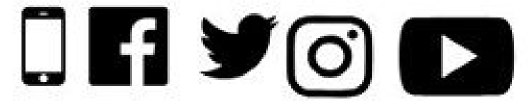




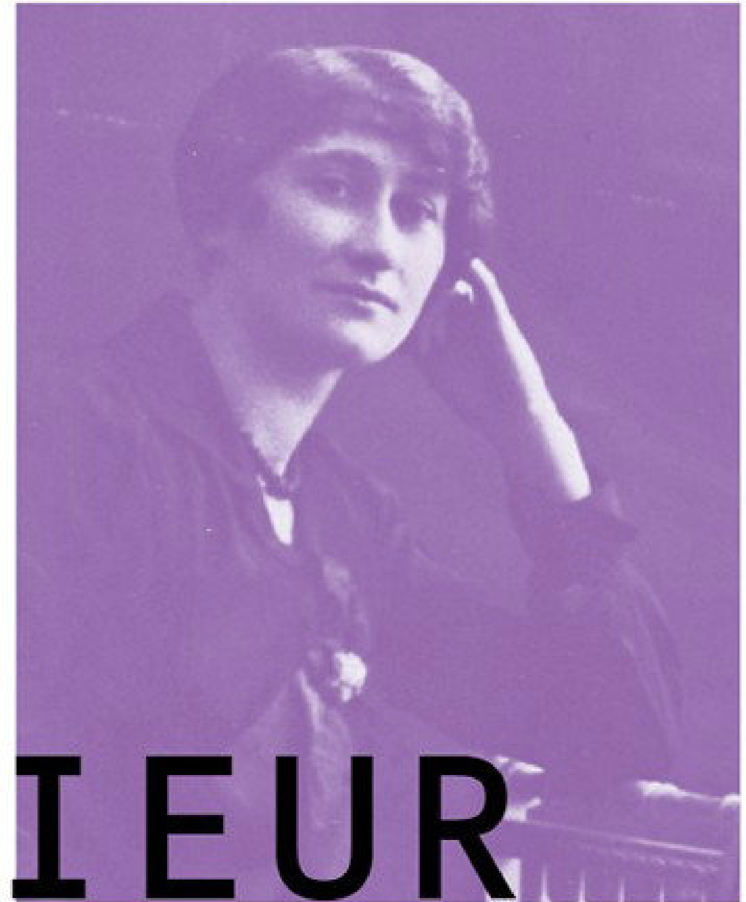
Le Point Références contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Il suit les recommandations du Bureau de vérification de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à : ARPP – 23, rue Auguste-Vacquerie – 75116 Paris Cedex



Toute reproduction est subordonnée à l'autorisation expresse de la direction du *Point Références*.



franceculture.fr/
@Franceculture



CÉLESTE ALBARET CHEZ MONSIEUR PROUST

Dans l'intimité
de l'écrivain

Du 29 juillet
au 2 août

9H06 – 11H
REDIFFUSION 22H10

Philippe
Garbit

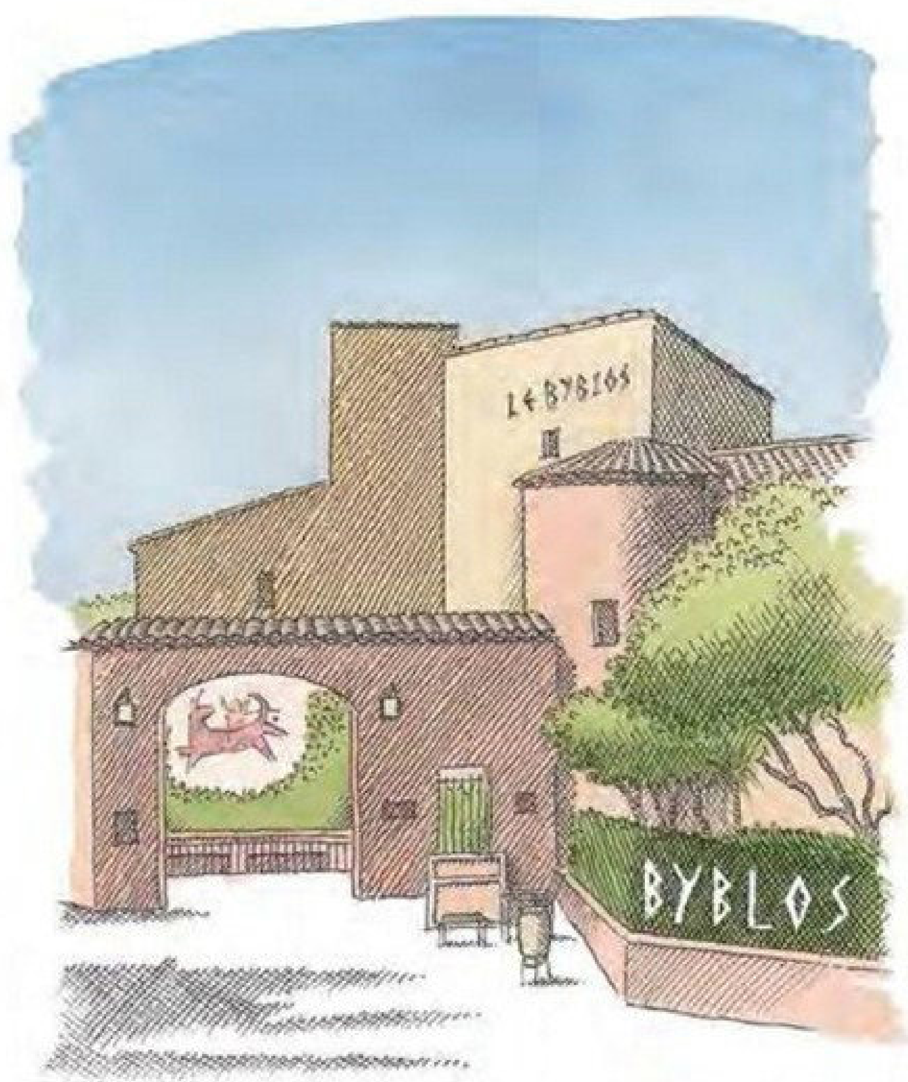
En
partenariat
avec

Le Point
Références



L'esprit
d'ouver-
ture.

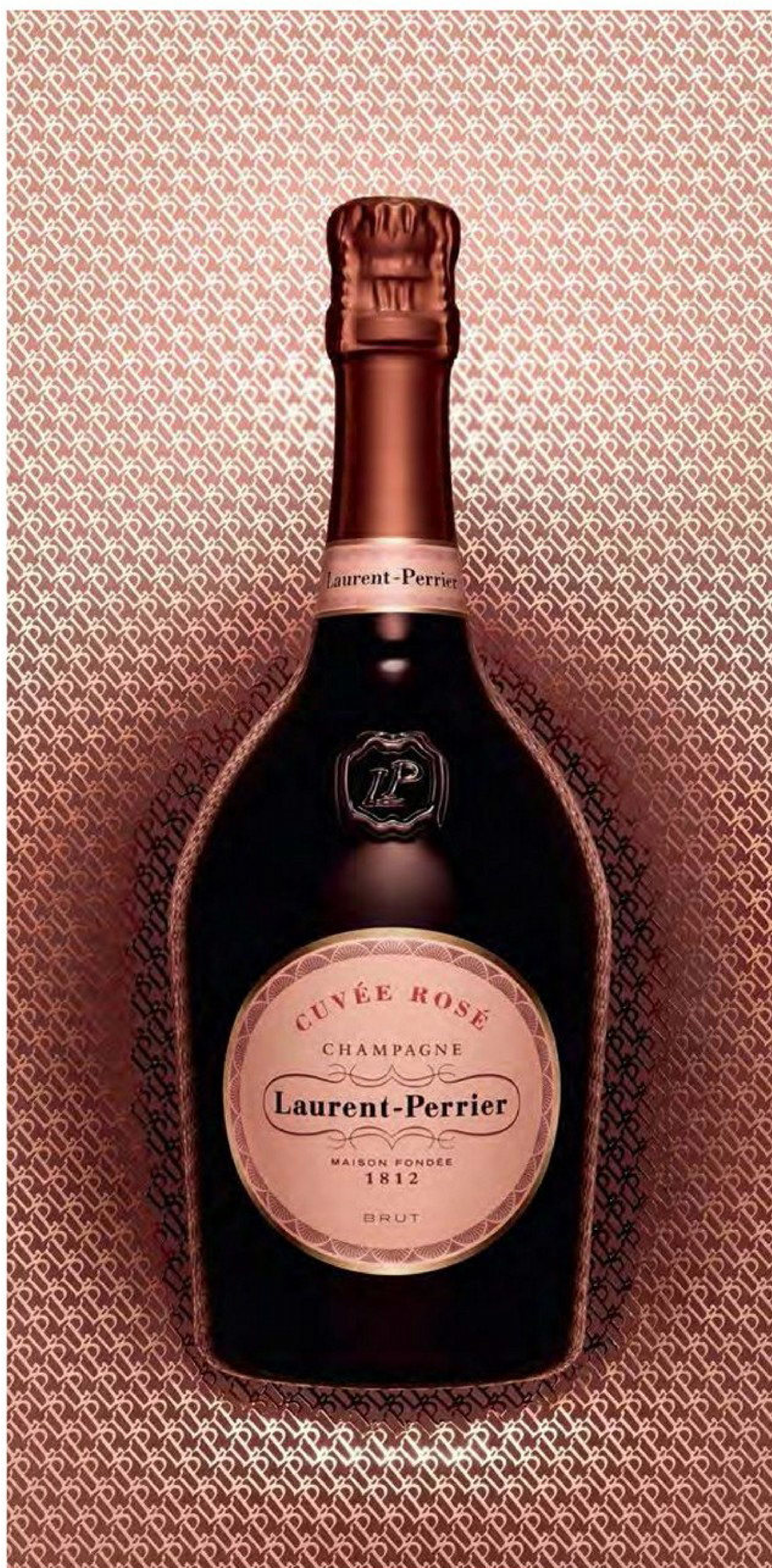
© Photo extraite du livre de Céleste Albaret «Monsieur Proust» Editions Robert Laffont



Le Byblos
Saint-Tropez

Laurent-Perrier

Cuvée Rosé, choisie par les meilleurs.





MAISON FAMILIALE INDÉPENDANTE

laurentperrierrose www.cuveerose.com Photographe : Iris Velghe / Illustration : Pierre Le-Tan

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.